NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

HERAUSGEGEBEN VOM NEUPHILOLOGISCHEN VEREIN IN HELSINKI

REDAKTION

A. LÅNGFORS
Professor der romanischen Philologie

P. KATARA
ao. Professor der deutschen Philologie

Jährlich acht Nummern. Jahrespreis Fmk. 35, bei der Redaktion Fmk. 30 (nur für Finnland). Die Mitglieder des Vereins erhalten die Zeitschrift unentgeltlich. — Beiträge, sowie Bücher und Zeitschriften bittet man an Prof. A. LÅNGFORS (Rahapajankatu 3 B), den Abonnementsbetrag und Bestellungen früherer Jahrgänge an den Schriftführer der Redaktion, mag. phil. ÅKE FURUHJELM (Yrjönkatu 10 B 9) einzusenden.

XLI. JAHRGANG 1940

Joseph Bédier

Vous m'avez fait l'honneur de renouveler, une fois de plus, mon mandat comme votre président,[1] et une fois de plus cet honneur me vaut le douloureux devoir d'évoquer devant vous la figure d'un de mes maîtres disparus. Naguère c'étaient Pio Rajna et Werner Söderhjelm. Aujourd'hui c'est Joseph Bédier, membre de l'Académie Française, administrateur honoraire du Collège de France, mort au Grand-Serre (Drôme) le 29 août 1938.

Le 3 février 1904, Bédier prit publiquement possession de la chaire de littérature française du moyen âge au Collège de France en prononçant l'éloge de son maître et prédécesseur Gaston Paris. J'étais là, et depuis, pendant vingt ans, j'assistai, par intermittence il est vrai, à son cours dont devaient sortir quelques-uns de ses livres appelés à un retentissement extraordinaire.

---

[1] Cette notice est un extrait du discours présidentiel lu par M. Mario Roques, membre de l'Institut, à l'assemblée générale de la Société des anciens textes français, à Paris, en mai 1939.

Tous les journaux et toutes les revues de France et de l'étranger ont récemment rappelé l'activité de Joseph Bédier, car ce médiéviste est mort célèbre et comblé d'honneurs. Vos mémoires sont trop attentives au souvenir de notre confrère et de ses travaux, pour que j'aie à vous redire longuement, à vous qui l'avez connu intimement, ce que vous savez tous. Mais il convient que notre Bulletin le rappelle à ceux qui le consulteront après nous, qu'il leur apprenne, ne serait-ce que succinctement, et en restant dans le cadre de notre sphère d'intérêts, quelle fut la vie de cet homme génial.

Joseph Bédier avait passé son enfance à l'île Bourbon, où sa famille, de souche bretonne, avait émigré au XVIII[e] siècle. Le hasard d'un voyage de ses parents l'avait fait naître à Paris, en 1864, et c'est à Paris qu'il vint faire ses études, d'abord au lycée Louis-le-Grand, puis à l'École Normale, où il eut pour maître, entre autres, Ferdinand Brunetière. Il fréquenta en même temps les cours de Gaston Paris au Collège de France et fut admis, tout jeune, à ses célèbres conférences du dimanche. C'est l'enseignement et la personnalité de Gaston Paris qui déterminèrent son orientation vers l'étude du moyen âge. Ensuite on le trouve à Halle, auprès d'Hermann Suchier, puis comme professeur à l'Université de Fribourg en Suisse, où paraît (1890) sa première édition du *Lai de l'Ombre*, qu'il devait reprendre plus tard. Il fait un court stage comme maître de conférences à la Faculté des Lettres de Caen, pour être appelé bientôt, dans la même qualité, à cette même École Normale dont il avait été élève quelques années auparavant.

Je ne sais quelle est la part de son maître Gaston Paris dans les premiers choix de sujets de Joseph Bédier. Le fait est que de bonne heure se manifestent les deux traits dominants de sa personnalité: il va droit au chef-d'œuvre et les problèmes qu'il aborde, il tient à les reprendre dès le commencement, à les faire passer, sans aucune prévention, par la scrupuleuse critique de sa propre intelligence, pour en prendre enfin la contre-partie, car cette critique des idées reçues aboutit chez lui plus d'une fois à une fin de non recevoir. Si, dans la manière de traiter ses

premiers sujets, le *Lai de l'Ombre* et les *Chansons de Colin Muset* (1893), il suit encore le sentier battu, ils lui permettent de reconnaître immédiatement deux poètes d'une originalite indéniable: il découvrira dans l'auteur du *Lai de l'Ombre* une des personnalités marquantes de la vie littéraire de la première moitié du XIII[e] siècle, et il se rendra compte que Colin Muset est une figure unique de la poésie lyrique de la même époque. Mais Bédier ira beaucoup plus loin dans sa thèse principale, soutenue en 1893 et consacrée aux *Fabliaux.*

Dans ce livre il était nécessairement amené à se prononcer aussi sur la question des »origines» des contes. La théorie dite »orientaliste» domina alors en souveraine. Le nuageux système »mythologique» des frères Grimm, de Max Müller et d'autres, avait en effet fait place, vers les années cinquante, au système de la transmission des contes, par voie d'emprunts, de peuple en peuple, dont la théorie, formulée surtout par l'orientaliste allemand Benfey, peut se résumer ainsi: tous les contes populaires aujourd'hui connus en Europe y sont venus de l'Inde par voie de communication directe et historique; en suivant chaque type de contes d'âge en âge, de peuple en peuple, et cheminant ainsi de proche en proche, on arrive toujours, selon cette théorie, au même centre, à l'Inde, non pas à l'Inde des temps fabuleux, mais à l'Inde historique. Voilà ce que trouvait devant lui celui qui voulait reprendre, depuis les bases, la question des »origines» des fabliaux. A Bédier cette doctrine parut singulière, et le voilà qui ironise avec esprit: »Le système était assuré, semblait-il. Il n'y avait plus qu'à refaire, après tant de savants, le prestigieux voyage d'Orient: passer, avec chaque fabliau, d'une taverne de Provins ou d'Arras, où un jongleur l'avait rimé, à Grenade, où quelque Juif espagnol l'avait traduit de l'hébreu en latin; remonter avec lui jusqu'à la cour des kalifes contemporains de Charlemagne; puis, plus haut encore, en Perse, auprès des princesses sassanides, pour s'arrêter enfin sur les bords du Gange où un religieux mendiant, prêchant les quatre vérités sublimes, le contait à la foule.» Il lui répugnait sans doute, à lui qui n'a jamais manqué une occasion d'exalter le génie créateur

de la France — et le génie créateur de l'individu — d'admettre que l'Europe n'a rien inventé, que l'esprit des peuples occidentaux et notamment celui de la France n'aurait été qu'une pâle imitation. Il s'est toujours senti peu d'affinité avec »ces gens singuliers qui s'appellent folkloristes,» comme il me le disait naguère au cours d'un entretien familier, folkloristes qui opèrent surtout avec la tradition orale dont les données sont peu susceptibles d'être datées et vérifiées. Cette attitude vis-à-vis du folklore, je la retrouve dans les paroles si pleines d'affectueuse sympathie, qu'il prononça, en sa qualité de notre président, aux obsèques du regretté Gédéon Huet: . . . »mais surtout nous nous querellions, car nous appartenions à deux écoles ennemies et plusieurs de ses publications ont eu pour objet de contrecarrer les miennes, et réciproquement; mais chacune de nos querelles renforçait notre amitié.»

Si la théorie orientaliste n'est pas viable, comment faut-il donc expliquer la similitude indéniable existant entre les contes des différents peuples, orientaux aussi bien qu'occidentaux? Si l'on se rapporte à la Conclusion de son livre, on n'y trouve, se référant directement à la question posée, que ces deux phrases: »Les jongleurs n'ont qu'à cueillir les récits qui, depuis le haut moyen âge, végètent obscurément dans la tradition orale . . . Le grand torrent des contes populaires continue de couler à travers les siècles . . .» Bédier veut-il dire polygenèse? Je ne sais. L'essentiel est qu'il n'a jamais voulu nier la pénétration en Europe des contes orientaux de différente nature. Dès le début de son livre il l'admet: »L'Inde a produit de grandes collections de contes. Par voie lettrée où par voie orale, elle a contribué à en propager un grand nombre.» Ce nombre, il appartient aux études futures de chercher à le préciser, comme y ont déjà contribué diverses monographies parues après la thèse de Bédier. Celle-ci a été surtout une réaction salutaire contre un principe poussé à l'extrême. Elle a une valeur durable aussi grâce à la documentation, toujours impeccable chez Bédier, résultant d'une conscience et d'une patience admirables. Malgré les contradicteurs, Bédier réimprima par deux fois son livre sans y

apporter aucun changement essentiel. Il y laissa même l'appendice contenant l'étude linguistique sur les auteurs de fabliaux. Au moment où il écrit son livre, »il croit encore qu'on est en état de déterminer, à vingt ans près, selon les formes grammaticales, la date d'un texte, ou sa patrie, à vingt lieues près, selon les formes dialectales. Je le lui ai entendu proclamer à sa soutenance de thèse, raconte M. Ferdinand Lot,[1] au grand ahurissement du doyen Himly, la tête la moins philologique sans doute qui fut jamais. Bientôt Bédier volera de ses propres ailes.»

Les pages que l'auteur a mises à la fin de son livre en guise de conclusion, si elles ne s'occupent pas longuement de l'origine des fabliaux, sont intéressantes à un autre point de vue, caractéristiques aussi des préoccupations de Bédier qui aime à ouvrir à ses lecteurs de larges horizons dans une puissante synthèse. Il y signale qu'à l'époque où meurent les fabliaux — dans le premier tiers du XIV^{e} siècle — en même temps meurent ou se transforment tous les genres littéraires du siècle précédent. Une période distincte de l'histoire littéraire de la France est révolue. C'est la fin de la période transitoire, au cours de laquelle la poésie, de »spontanée» qu'elle était, devient »réfléchie». Époque semi-primitive, où la poésie n'est plus populaire et n'est pas encore individuelle, où l'art se substitue peu à peu à l'instinct... Le tableau que brosse Bédier de cette époque »spontanée» est intéressant, sauf par lui-même, aussi du fait qu'elle deviendra, près d'un demi-siècle plus tard, comme le second volet d'un diptyque dont le premier représentera la naissance de cette époque »spontanée».

Une conférence faite à l'Université Harvard (car Bédier a été grand voyageur, malgré ses goûts qui semblaient casaniers il n'hésita pas à aller porter l'enseignement français hors de France) a été imprimée dans la *Revue des deux mondes* de 1936. Traitant de *la Poésie en France aux jours de la première croisade*, il y a

---

[1] Ferdinand Lot, *Joseph Bédier, 1864—1938*, Paris, 1939, p. 18—19.

donné en quelque sorte la synthèse de sa théorie des origines des chansons de geste. Elles sont nées aux alentours de 1100. »Les premiers chanteurs de geste ne furent pas des illettrés, mais des clercs formés dans les écoles ecclésiastiques où l'on enseignait les Sept Arts, où l'on lisait l'Énéïde, la *Pharsale*, l'*Ilias latina* . . . Maintes fois au cours du XI^e^ siècle, la chevalerie de France, excitée par la Papauté et guidée par Cluny, a franchi les Pyrénées pour soutenir contre les Musulmans des guerres qui furent des guerres saintes . . . Il y a identité entre l'esprit de la *Chanson de Roland* et l'esprit des croisades.» L'éclosion de tous les genres littéraires se fait simultanément. »Si l'on regarde l'ensemble des œuvres du XII^e^ siècle, ce qui frappe, c'est le double fait de la diversité et de la quasi-simultanéité de ses créations . . . si l'on remonte des œuvres les plus tardives vers les plus anciennes . . . on se heurte toujours à la même barrière, la première Croisade.» Le premier siècle des lettres françaises s'ouvre vers 1075. Il faut, selon Bédier, se représenter une concentration de toutes les initiatives poétiques dans une période étroitement limitée, précédée d'une période relativement courte de préparation secrète, d'élaboration souterraine, qui occupe surtout la première moitié du XI^e^ siècle.

Le tableau du déclin, au début du XIV^e^ siècle, des genres ayant dominé les siècles précédents, et représentant la littérature »spontanée» (comme Bédier la nomme vers les années 90, mais qu'il ne désigne plus ainsi en 1936), ne fait-il pas pendant à cet autre tableau, brossé de main de maître, de »l'éclosion, l'explosion» de cette même littérature?

Bédier avait commencé son enseignement au Collège de France par un sujet modeste: la petite chanson de geste du *Charroi de Nîmes*, du cycle de Guillaume d'Orange, dont il devait classer les manuscrits et établir le texte devant ses auditeurs. A vrai dire, son texte était d'ores et déjà établi, il me l'a montré. Lorsque quelque temps après, je voulus savoir quand paraîtrait cette édition, il me répondit: »jamais», et jamais en effet elle n'a vu le jour. C'est qu'entre temps il avait changé d'idées du tout au tout, non seulement sur la manière de publier

les anciens textes, mais aussi ses vues sur la nature des chansons de geste avaient changé. En marquant sur la carte les lieux nommés dans la geste de Guillaume et diverses autres épopées, il s'était rendu compte que, si l'on les réunissait, ces localités, par une ligne, le tracé ainsi formé coincidait avec les grandes routes de pèlerinage conduisant aux sanctuaires les plus fréquentés par les *romieux* du XII^e^ siècle. Le fait certain qu'il existe entre ces sanctuaires et les chansons de geste des rapports étroits avait déjà été signalé, avec plus ou moins de précision, par de nombreux savants: Jeanroy, Baist, Tavernier, Philipp-August Becker, Camille Jullian, peut-être d'autres encore. Bédier a le mérite d'avoir soumis cette question, si importante pour l'histoire littéraire du moyen âge, à un examen serré. Des faits constatés il tirait des conclusions qui allaient loin. A son avis, ces rapports sont à l'origine même des chansons de geste: celles-ci seraient nées de la collaboration des jongleurs accompagnant les périples de pèlerins et apprenant des moines des sanctuaires le peu d'éléments historiques qui apparaissent dans leurs poèmes. Ainsi les poètes attiraient et retenaient dans les couvents où se trouvaient les reliques des héros qu'ils célébraient, les pèlerins en route pour les terres lointaines. »Rétablir la liaison entre le monde des clercs et l'autre, montrer que l'Église fut le berceau des chansons de geste aussi bien que des mystères, c'est à quoi je me suis efforcé», écrit Bédier. Ainsi il n'y aurait plus, comme l'avaient cru Gaston Paris et d'autres, de lien direct entre les événements de l'époque carolingienne, voire mérovingienne, et les chansons du XI^e^ et du XII^e^ siècle, ni de »cantilènes» ni d'autres traditions qui auraient perpétué à travers les siècles l'écho des événements même et, portés de barde en barde, se seraient peu à peu élargies et transformées.

Est-il besoin de dire que la nouvelle théorie ne fut pas acceptée unanimement? La mention, dans les chansons de geste, de divers détails d'un intérêt très spécial mais d'une précision impressionnante constituait tout d'abord un élément troublant. Bédier lui-même n'avait-il pas été obligé d'admettre la possibilité de »légendes locales» antérieures aux chansons?

D'autre part, en rappelant, dans l'article précité de la *Revue des deux mondes*, que ceux qui avaient, selon lui, contribué à l'élaboration des chansons de geste avaient fréquenté les écoles et connu les chefs-d'œuvre de la littérature latine, ne fait-il pas par là une concession à ceux qui, se refusant à admettre une solution de continuité entre la littérature latine et les premières œuvres poétiques en langue française, voient à l'origine des chansons de geste un faisceau de faits complexes? En bref, le débat n'est pas clos et aucune des théories antérieures à celle de Bédier n'a cessé d'avoir des partisans. Mais ce qui est incontestable, c'est que ses *Légendes épiques*, par la foule de connaissances qu'elles apportent, par les vues grandioses et originales qu'elles ouvrent, sont appelées à survivre aux préoccupations du moment et à insuffler aux chercheurs futurs le même esprit de vérité qui animait notre regretté confrère.

Une suite naturelle de sa longue familiarité avec la matière épique fut l'édition critique de la *Chanson de Roland*, qui ne parut pas chez nous, probablement parce que, avec sa longue introduction qui remplit à elle seule un gros volume, elle n'est pas tout à fait conforme à l'économie de nos éditions, et que, donnant en regard du texte une traduction intégrale, elle s'adressait à un public plus nombreux que celui qu'atteignent, en règle générale, nos publications. Bédier y met en pratique ses idées sur les devoirs de l'éditeur. Il professe une admiration sans réserve pour le *Roland* d'Oxford, et c'est pour ainsi dire uniquement sur ce texte qu'est établie son édition critique. Il s'inscrit en faux contre la doctrine généralement acceptée relativement à la valeur des témoignages d'ordre linguistique que les critiques avaient l'habitude de tirer de l'étude minutieuse de l'ensemble de la tradition manuscrite. Il souligne ce que, à propos d'une autre édition, il avait préconisé relativement au système appliqué, depuis le *Saint-Alexis* de Gaston Paris, au classement des manuscrits.

Plusieurs années auparavant, Bédier avait en effet repris un travail de jeunesse, l'édition du *Lai de l'Ombre*, pour la refaire du tout au tout sur d'autres bases. C'est peut-être peu

après avoir constitué le texte critique du *Charroi de Nîmes* qu'il s'était mis à douter du bien fondé du système de classement des manuscrits élaboré par Lachmann et universellement adopté dans notre domaine depuis qu'il avait été appliqué par Gaston Paris à la *Vie de saint Alexis*. Les différences que présentent les transcriptions d'un seul et même texte sont dues à des »fautes», c'est-à-dire à des leçons qui ne sont pas l'œuvre de l'auteur mais se sont introduites dans les transcriptions ultérieures, aboutissement d'un nombre incalculable d'intermédiaires. (Toutefois il est utile de ne pas perdre de vue que l'auteur lui-même a pu mettre en circulation, d'une seule et même composition, deux ou plusieurs rédactions). Les copies parvenues présentent toutes, nécessairement, plus ou moins de fautes. Lorsque deux ou plusieurs copies présentent les mêmes fautes, il est légitime de conclure que ces copies proviennent d'un modèle commun qui contenait déjà les mêmes fautes (à moins qu'il ne s'agisse de fautes que deux ou plusieurs copistes ont pu commettre indépendamment l'un de l'autre). L'ensemble des manuscrits présentant des fautes communes compte pour un seul témoignage, c'est l'évidence même. En classant les manuscrits sur la base des fautes qu'ils contiennent, on obtient un »arbre généalogique» dont la cime représente le texte qui, par comparaison des autres, offre le nombre le plus réduit de fautes, en d'autres termes, est le plus rapproché de l'original perdu. Quel est l'usage qu'il convient de faire de ce classement? Il ne vient plus à l'idée de personne de vouloir reconstituer l'original perdu. »Ce qui est perdu est perdu», aimait à répéter Bédier, et il avait raison. Tout le monde est aujourd'hui d'accord pour déclarer que toute intervention de l'éditeur doit être fortement motivée et que dans le doute il vaut mieux s'abstenir. Les principes d'édition sont trop complexes pour être examinés ici même brièvement. Je me permets cependant de signaler ici une constatation de Bédier et la conclusion qu'il en tire: »Toute entreprise de classement, passée ou future, des manuscrits d'un texte a conduit ou conduira presque fatalement l'opérateur à les répartir en deux amilles seulement.» Et il en conclut: »Elle signifie que l'on est

en présence, non point de faits réels de l'histoire de la transmission des textes, mais à l'ordinaire de phénomènes qui se passent dans l'esprit des éditeurs de textes: auquel cas un nombre indéterminé, mais peut-être considérable, d'éditions de nos anciens textes sont fondées sur des classements erronés en partie et illusoires.»[1]

Pour moi, l'explication du phénomène signalé est plus simple. Les manuscrits qui se placent par le classement tout au bas de l'arbre généalogique sont ceux où il a été le plus facile de trouver des fautes communes. Plus on monte, c'est-à-dire, plus on approche du sommet *O*, plus les fautes communes deviennent rares et, surtout, plus il faut être rigoureux avant d'admettre qu'une faute soit probante. En d'autres termes, plus les textes sont corrects, plus il est difficile de les classer, de se prononcer sur leurs relations mutuelles. Puisqu'il est difficile de les classer, il serait injustifié de demander qu'on pût les répartir en un grand nombre de familles. Étant donné que la très grande majorité des textes du moyen âge se sont conservés dans un nombre très restreint de manuscrits, il est tout à fait naturel qu'en dernière analyse, près de la cime, ils se répartissent en deux branches seulement. Il existe, dira-t-on, des textes conservés dans cinquante, voire cent manuscrits. Certes, mais combien y en a-t-il dont les manuscrits ont déjà été rigoureusement classés? Avant de conclure à la faillite du système de Lachmann et de Gaston Paris, n'est-il pas plus sage de rester dans l'expectative? Je crois que l'ancien système est toujours valable, c'est l'abus qu'on en a fait qu'il faut condamner. La fonction de l'arbre généalogique est, non pas d'être un mécanisme aveugle qui réduit le rôle de l'éditeur au minimum et lui impose l'obligation d'accepter sans critique la leçon offerte par la majorité des »familles» de manuscrits. Son devoir est plutôt, et l'arbre généalogique est là pour le lui rappeler constamment, de prêter une attention constante aux conditions infiniment

[1] *Le Lai de l'Ombre* (éd. de 1913), p. xxv—xxvi. Dans deux longs articles de la *Romania* de 1928, Bédier a repris cette question.

variées où se présentent les différentes leçons entre lesquelles il doit faire son choix. C'est sans doute à la vue des abus incontestables qu'on a commis au nom de ce système que Bédier a été amené à le condamner en bloc et à le remplacer par un autre qui, basé sur le principe du respect qu'on doit aux manuscrits du moyen âge, est celui-ci: au lieu de faire un »texte composite», mieux vaut se baser sur un seul manuscrit, le meilleur qui nous ait été conservé, et ne le corriger que dans la dernière nécessité. Appliqué par Bédier lui-même, ce principe a donné des résultats admirables dans la nouvelle édition du *Lai de l'Ombre* aussi bien que dans son édition de la *Chanson de Roland*, où il préconise la souveraineté absolue du manuscrit d'Oxford. Les deux systèmes se complètent, les deux laissent place au goût et à l'intelligence de l'éditeur, aucun n'est une invitation au laisser-aller et à l'obéissance aveugle, aucun ne jette pardessus bord l'élément le plus précieux de l'intelligence humaine, le discernement.

Je n'ai rien dit encore des deux volumes, texte et introduction, du *Roman de Tristan*, par Thomas, qu'il publia chez nous (1902, 1905), ni de la *Folie de Tristan* qui le complète (1907), ni de la magnifique reconstitution de ce roman, destinée à un public plus nombreux et qui lui procura une immense popularité. De crainte d'abuser de vos instants je me bornerai à dire que dans son étude critique Bédier se montrait enclin à réduire à rien ou à peu près l'élément celtique de la légende. Il a contribué efficacement à l'élucidation du sujet. Mais le problème reste toujours soumis à des controverses. N'a-t-on pas récemment mis en avant même un modèle oriental? Tous les grands sujets attiraient Bédier. Sa préface à l'adaptation moderne d'*Aucassin et Nicolette*, par Gustave Michaut, est un chef-d'œuvre de grâce souriante. Ses articles de la *Revue des deux mondes* font connaître au public de tous les pays où on lit le français les plus belles choses de la littérature française du moyen âge, les lais bretons, les chansons de mai, etc.

Bédier était entré à la Société des anciens textes en 1894, quatre ans plus tard il était membre de notre conseil d'adminis-

tration. Il s'acquittait toujours consciencieusement des tâches qu'on lui imposait, soit qu'il fût revêtu des fonctions de commissaire responsable, soit qu'il fût notre président, ce qui lui arriva par deux fois, en 1904 et en 1921. Ses discours décèlent le grand écrivain qu'il était. Sa disparition est, dans tous les sens du terme, une perte cruelle pour nous . . .

Pour terminer, je tiens à citer une phrase des paroles d'adieux adressées à Joseph Bédier par son collègue et ami M. Paul Hazard, puisque cette phrase résume admirablement notre tâche en même temps que, dans un saisissant raccourci, elle trace le modèle que nous voudrions proposer aux jeunes qui viennent à nous: »Ressusciter dans sa gloire un passé encore méconnu; faire éclater la force d'une raison ennemie du préjugé et de l'erreur; former les esprits aux plus austères disciplines, tout en leur inculquant le culte du beau; ne viser qu'au parfait; pour vivre dans les hautes sphères de l'esprit, ne pas se croire exempt de la pratique du devoir quotidien; ne pas s'enivrer de sa gloire et rester humain, sensible et bon: ce furent les tâches, les vertus et les exemples de ce maître très aimé, noble chevalier de France.»

Arthur Långfors

Personnages historiques figurant dans la poésie lyrique française des XII[e] et XIII[e] siècles

VII [1]

»La dame jolie de Fouencamp»

La maison seigneuriale de Fouencamps a-t-elle comme tant d'autres de ses pareilles pris une part active aux exercices littéraires à la mode dans la haute société du moyen âge? On ne sait. Toujours est-il qu'une dame de Fouencamps - laquelle?

[1] Pour les articles précédents, voir *Neuphilologische Mitteilungen*, t. XXXVI (1935), p. 1 et 65, et XXXVII (1936), p. 257.

le but du présent article est de chercher à y répondre – a été désignée comme juge d'un jeu-parti. Et quelque vingt ans plus tard une demoiselle de Fouencamps entrera, à sa manière, dans l'histoire littéraire: en épousant celui qui a rendu illustre le nom de Beaumanoir.

Dans le n:o CVII du *Recueil général des jeux-partis français* (tome II, p. 29; Raynaud 1671) Gamart de Vilers — sans doute poète improvisé, car son nom n'apparaît pas ailleurs (mais nous aurons à revenir à lui) — adresse à son partenaire Cuvelier cette question dilemmatique, qui n'est pas plus singulière que tant d'autres: J'aime la femme d'un chevalier qui est mon ami et je suis payé de retour. Dois-je, vu l'amitié que j'ai pour le mari, la prendre pour maîtresse ou non? Tandis que son partenaire prend comme juge un certain Gillart, dont il semble impossible de percer le quasi anonymat, Gamart de Vilers désigne le sien en ces termes:

> Cuvelier, de ma partie
> Je preng la dame jolie
> De Fouencamp sans targier,
> S'en voelle le droit trïer,
> S'ert no tençons apaisie.

Des quatre personnages de ce jeu-parti le seul immédiatement reconnaissable est Cuvelier, et les dates de sa carrière nous aideront à déterminer, approximativement tout au moins, celle du poème.

Jehan le Cuvelier d'Arras, appelé *sire Jehan Cuvelier* dans le jeu-parti (v. 38), apparaît comme partenaire de Jehan Bretel dans les jeux-partis R. 1042, 155, 909, 1821, 928, 8 et 1025, comme celui de Jehan de Grieviler dans R. 1042 et 692, de Lambert Ferri dans R. 1042 et 155, et du Trésorier d'Aire dans R. 155. Il est le juge de Jehan Bretel dans les jeux-partis R. 1637, 1071 et 1505, celui de sire Audefroi dans R. 1850, de Jehan de Grieviler dans R. 1925, de Lambert Ferri dans R.1310, et d'Adam de la Halle dans R. 1798. De plus il est l'auteur des chansons R. 214, 484, 509, 566, 1455, ainsi que de R. 2108 qu'il

envoie à Wagon Wion, membre d'une famille de financiers d'Arras, échevin de cette ville en 1265 et mort en décembre 1272 ou le mois suivant.[1] Deux actes, datés respectivement d'avril et de mai 1258, mentionnent un Johannes Cuvellarius, burgensis de Bapalmis,[2] qui tenait en bail des terres sises tout près d'Arras.[3] On est tenté d'identifier ce personnage avec notre poète, d'autant plus que, comme nous allons le voir, un examen de l'époque où vivaient les personnages avec lesquels nous l'avons vu en relations d'amitié nous permet de conclure que Cuvelier, le poète, a dû être actif précisément vers la date indiquée par les actes précités. Ajoutons que Gamart de Vilers, en qualifiant de *sire* son interlocuteur, semble bien indiquer chez lui un rang social assez élevé ou au moins une certaine aisance, qualités que possède, semble-t-il, le fieffé de Bapaume. — Regardons maintenant les dates fournies par les amis de Cuvelier que nous venons d'énumérer: Jehan Bretel, nommé dans divers actes depuis 1256, était mort en 1272; Jehan de Grieviler se trouve documenté dans un titre de 1253; Lambert Ferri envoie, avant 1265, une chanson (R. 1110) à Maheut de Brabant, femme de Robert I[er], comte d'Artois; sire Audefroi, c'est-à-dire Audefroi Louchart, un des plus riches financiers d'Arras de son temps, est attesté comme banquier avant 1244, comme échevin en 1253 et signalé comme mort vers septembre 1273; Adam de la Halle, mentionné pour la première fois dans les *Congés* de Baude Fastoul, datant de 1272, était mort avant février 1289.[4] Ces détails chronologiques puisés dans le milieu où vivait Cuvelier nous permettent de fixer approximativement son activité littéraire à une époque postérieure à 1250 à peu près.

---

[1] Voir notre *Onomastique des trouvères*, Helsinki, 1934, p. 78—79 et 150—151.

[2] Bapaume, Pas-de-Calais, arr. Arras, ch.-l. cant., à 22 kilom. d'Arras.

[3] Voir le *Recueil général des jeux-partis français*, tome I, *Introduction*, p. XXXI.

[4] Voir pour toutes ces indications le *Rec. gén. des jeux-partis*, *Introd.*, p. XXX—XXXII et XLII.

Ayant obtenu ainsi une première date tant soit peu précise pour la composition de notre jeu-parti, nous sommes mieux préparé pour continuer l'examen des personnes mentionnées. Laissons de côté pour le moment la question de savoir s'il est possible d'avoir des renseignements sur Gamart de Vilers et regardons d'abord de plus près le nom du juge que s'est choisi celui-ci: *la dame jolie de Fouencamp.*

Robert I^er^ de Fouencamps

Fouencamps[1], aujourd'hui petit village situé dans le plus proche voisinage de Boves[2], à 12 kilom. d'Amiens, au sein des prairies qui bordent le confluent de l'Avre et de la Noye, était autrefois le siège d'une seigneurie qui, au XIII^e^ siècle, fut l'un des apanages des cadets de la maison de Boves. C'est en effet en connexion avec cette illustre famille que pour la première fois le nom de Fouencamps a trouvé mention dans les documents du moyen âge. Le premier seigneur de Fouencamps dont on ait connaissance[3] est Robert de Boves, chevalier, second fils de Robert I^er^, seigneur de Boves de 1136 à 1190, et de Béatrix de Saint-Pol, fille de Hugues III comte de Saint-Pol et de Béatrix sa femme.[4] Il était seigneur de Fouencamps depuis 1190[5] jusqu'à sa mort en 1224 et l'était devenu selon toute vraisemblance du chef de sa femme Marie de Fouencamps, qui a dû lui apporter cette seigneurie dont elle semble avoir été héritière

[1] Fouencamps, Somme, arr. Amiens, cant. Boves.

[2] Boves, Somme, arr. Amiens, ch.-l. de canton.

[3] Les renseignements sur les seigneurs de Fouencamps que nous donnerons dans la suite ont pour source principale le livre de A. Janvier, *Boves et ses seigneurs, étude historique sur la commune de Boves*, Amiens, 1877, p. 427 et ss. (*Éclaircissements et pièces justificatives, B*).

[4] Voir Mas Latrie, *Trésor de chronologie*, col. 1570 et 1675.

[5] Voir *Dictionnaire historique et archéologique de la Picardie. I, Arrondissement d'Amiens. Cantons d'Amiens, Boves et Conty*, Paris, 1909, p. 208.

unique. De même que la seigneurie de Boves elle-même, Fouencamps était un fief du comté de Corbie dont le suzerain était le comte-abbé, mais relevant en même temps de la châtellenie de Boves. C'est ce qui ressort du passage suivant tiré du *Rôle des feudataires de Corbie* datant d'environ 1200[1]: Robertus de Bova homo noster (c'est-à-dire celui d'Enguerran II de Boves, son frère) est sicut feodus; quando haeres ejus ad terram venit LX solidos pro relevamine debit domino abbati et nobis debit exercitum et equitatum, et fidelitatem facit domino abbati, et quando novus abbas fit Corbeie, iterum hominium et fidelitatem facit domino abbati. Outre Fouencamps, Robert de Boves tenait dès 1201, en fief de l'abbaye de Corbie, comme avouerie, les biens de cette abbaye sis à Caix[2] et à Cayeux.[3] Il était de plus chargé de l'avouerie de l'église de Saint-Quentin[4], mais seulement jusqu'en 1202, époque où il dut y renoncer, ayant été condamné, par suite de graves abus, à se désister de sa charge. Au mois de mars de l'an 1204, il reconnaît tenir en fief et avouerie de Gaucher de Châtillon, comte de Saint-Pol, et d'Élisabeth, son épouse, tout ce qu'il possédait à Sailly-le-Vert, promettant de le défendre contre tous autres que l'abbé de Corbie. Aux termes d'un titre de 1217, l'abbaye de Corbie lui avait affermé à vie la terre de Dampierre en Normandie avec toutes ses dépendances, moyennant 20 livres de rente seulement; il avait reconnu que toutes les améliorations et acquisitions par lui faites pour augmenter ce domaine appartiendraient après sa mort à l'abbaye, ce que sa femme et ses enfants promirent d'exécuter. A. Janvier cite plusieurs autres actes qui font mention de ce Robert de Boves, seigneur de Fouencamps. Il figure, en 1190, dans quelques titres de

[1] Voir Bouthors, *Coutumes locales*, t. I, p. 317, ouvrage cité par A. Janvier, *o. c.*, p. 428.

[2] Caix, Somme, arr. Montdidier, cant. Rosières.

[3] Cayeux, Somme, arr. Montdidier, cant. Moreuil.

[4] Sans doute Saint-Quentin-en-Tourmont, voir p. 17, note 7.

Saint-Fuscien.[1] Des actes de 1191, rendus par Thibault, évêque d'Amiens, attestent que les dîmes de Renneville[2] et Moyenneville[3] étaient tenues de lui. En 1194 il renonce au procès qu'il avait intenté contre l'abbaye de Saint-Riquier[4] pour le travers des voitures qui passaient sur son domaine, à la condition que les religieux diront une messe tous les jours du mois de mars pour lui et les âmes de Robert, son père,[5] et de ses prédécesseurs, accord ratifié par les lettres de Thibault, évêque d'Amiens, auxquelles assiste comme témoin Everard de Fouilloy.[6] En 1196 et en 1198, il paraît à la fondation de Notre-Dame des Champs à Boves, en 1200 dans une fondation à Saint-Fuscien. Il donne, en 1201, à l'abbaye de Corbie, du consentement de Marie son épouse, de Robert, de Thomas et de Hellin ses fils, le tiers des dîmes de Fouencamps, se réservant celles de la Couture et de Gaisdonville qu'il tenait de son frère Enguerran. De la même année est daté le don en perpétuelle aumône d'un demi muids de froment à prendre chaque année sur son moulin de Cayeux, pour faire les hosties nécessaires aux messes de l'église de Corbie. Enfin il ressort d'un titre de l'an 1217 que l'abbaye de Corbie jouissait de la dîme d'un champ appelé Saint-Rekier, près de Saint-Quentin-en-Tourmont,[7] don de ce même Robert.

Ce sont là des faits se rapportant pour ainsi dire à la vie civile de Robert de Boves, Robert I^er^ comme seigneur de Fouencamps.

---

[1] Saint-Fuscien, Somme, arr. Amiens, cant. Boves, autrefois siège d'une abbaye bénédictine.

[2] Rainneville, Somme, arr. Amiens, cant. Villers-Bocage.

[3] Moyenneville, Somme, arr. Abbeville, ch.-l. cant.

[4] Saint-Riquier, Somme, arr. Abbeville, cant. Ailly-le-Haut-Clocher.

[5] A. Janvier imprime par mégarde: de Thomas, son père; Thomas est le nom du père de Robert I^er^, seigneur de Boves. Vu que celui-ci est mort en 1190, le Robert qui a rendu notre acte ne peut pas être lui.

[6] Fouilloy, Somme, arr. Amiens, cant. Corbie.

[7] Saint-Quentin-en-Tourmont, Somme, arr. Abbeville, cant. Rue (cf. ci-dessus, p. 16, note 4).

Reste à rendre compte de ce qu'on sait de son activité guerrière. A l'instar de son père, parti avec Philippe-Auguste pour la troisième croisade, et de ses frères, notre Robert était un chevalier vaillant, célèbre de son temps. En réponse à l'appel de participer à la troisième croisade, Robert, de même que ses trois frères, Enguerran II, seigneur de Boves, Thomas et Hugues, se mit en route. Après la prise de Zara, lorsqu'il s'agissait d'envoyer une députation à Rome pour obtenir le pardon d'Innocent III qui, mécontent d'une expédition dirigée contre le roi de Hongrie, lui-même un croisé, avait frappé de son excommunication tous ceux qui y avaient participé, les barons choisirent comme députés deux laïques, savoir Robert de Boves et Jehan de Friaise, chevalier, et deux clercs, Nivelon, évêque de Soissons, et Jehan de Noyon, chancelier du comte de Flandres. La mission acquittée, Robert, qui comme les autres avait fait serment de revenir ensuite à l'armée, ne tint pas sa promesse, profitant de l'occasion de rejoindre ceux des croisés qui, n'ayant pas approuvé la digression qui devait plus tard aboutir à la conquête de Constantinople, s'étaient résolument rendu en Palestine. De retour en France dès le mois de mars 1204[1], il y resta jusqu'en 1208. A cette date on le trouve de nouveau comme croisé, cette fois à Byzance, combattant dans les rangs de l'empereur Henri, frère et successeur de Baudouin de Flandres, premier empereur latin de Constantinople. Henri de Valenciennes célèbre dans sa chronique particulièrement la bravoure dont Robert fit preuve en défendant contre les Grecs le passage du pont de l'Arse. On ne sait pas combien de temps il séjourna à l'étranger, en tout cas nous le retrouvons en France dès 1217.

Robert II de Fouencamps

Robert de Boves, le premier seigneur de Fouencamps, est mort en 1224, selon l'indication du cartulaire de Saint-Fuscien.

---

[1] Mas Latrie, en traitant, dans son *Trésor de chronologie*, de la famille de Boves (col. 1570), fait mention de notre Robert de Boves en ces termes: *Robert, qui resta en Terre-Sainte.* Nous voyons qu'ici le savant historien n'a pas été bien renseigné.

De sa femme Marie de Fouencamps il eut quatre enfants: Robert qui fut son successeur dans la seigneurie de Fouencamps, Thomas de Boves, le jeune, prévôt du chapitre de la cathédrale d'Amiens, qui vivait encore en 1241, Hellin de Boves, mentionné dans un acte de 1201, et enfin Béatrix de Boves figurant dans un titre de l'année suivante.

Robert II, chevalier, seigneur de Fouencamps, ne semble pas s'être signalé par des exploits guerriers. On trouve »Robert de Boves, chevalier, fils aîné du seigneur Robert de Boves,» dans un titre du mois de janvier 1224 où il exempt du droit de travers toutes les choses appartenant à l'abbaye de Corbie. Ce même titre présente son sceau, portant l'écu vairé, chargé de trois fasces. Par un acte daté du dimanche d'octobre avant la fête de la Toussaint l'an 1231, il concède en perpétuelle aumône à l'église de la bienheureuse Marie du Paraclet[1], pour le repos de son âme et de celles de ses père et mère, de ses ancêtres et du seigneur Pierre de Corbie, chevalier, 100 livres parisis à prendre annuellement par ladite église sur son péage de Fouilloy près Corbie, savoir: 100 sols au jour du bienheureux saint Remy et les autres 100 sols le lendemain de la Résurrection du Seigneur, afin d'établir une chapellenie perpétuelle dans l'église du Paraclet, desservie à l'autel élevé dans cette église en l'honneur des bienheureux apôtres saint Jean l'Évangéliste et saint Jacques son frère. En outre il accorde au couvent de cette maison 20 sols parisis à prendre chaque année à la Saint-Remi avec les 100 autres sols dont il vient d'être question et sur le même péage, pour faire une pitance aussi longtemps qu'il vivra, au jour du bienheureux saint Jacques apôtre et saint Christophe, et après son décès au jour de son anniversaire. Cette libéralité fut ratifiée le même jour par Robert II, seigneur de Boves, son cousin germain, duquel il reconnaissait tenir en fief le péage de Fouilloy. En 1232, Robert vend à la même abbaye, du consentement de Marie son épouse, et moyennant 600 livres parisis,

[1] Le Paraclet, Somme, arr. Amiens, cant. Boves, comm. Cottenchy.

20 bouviers de terre situés entre la ville de Beaufort[1] et celle de Vally, vente ratifiée par Robert, seigneur de Boves, son feudataire. Au mois d'octobre 1237 il assigne du consentement et de la volonté de Robert II, seigneur de Boves, et à prendre sur le travers de Fouilloy, 4 livres parisis de rente qu'il devait à l'abbaye de Corbie, à cause du bois de Sailly-Lorette (S a i l l i a c o a q u a t i c o)[2]; à la même époque, il reconnaît tenir à cens, de cette abbaye, dix journaux de marais entre le bois de Thanes et la ville de Castel[3] moyennant 10 sols parisis annuellement payables à la Saint-Remi. Il paraît avec Marie, sa femme, dans un titre de Saint-Fuscien de 1239, puis seul dans un autre de 1244; au mois de mars 1246 il fonda son obit perpétuel à Saint-Fuscien moyennant la donation du bois de Chaumont. Enfin, au mois de mars 1247, Robert nomme pour ses exécuteurs testamentaires: Jehan de Laucourt[4], Manessier de Demuin[5], Jean dit Havernas[6], Hector de Vers[7], chevaliers, et Raoul de Linieres[8] neveu, leur donnant notamment plein pouvoir de vendre, aliéner ou échanger *tout l'aulnoi(e) et le marais appartenant jadis à Enguerran de Boves.* Il est mort cette même année.

Enguerran I^er^ de Fouencamps

Jusqu'ici nous avons pu nous servir sans méfiance de tous les renseignements sur la famille de Fouencamps fournis par A. Janvier, et il a toujours raison en donnant comme fils de Robert II et de sa femme Marie, Enguerran, seigneur de Fouencamps après la mort de son père, mais il s'est trompé en lui donnant pour sœur Mabille de Boves, femme de Philippe de Remi,

---

[1] Beaufort, Somme, arr. Montdidier, cant. Rosières.
[2] Sailly-Laurette, Somme, arr. Péronne, cant. Bray.
[3] Castel, Somme, arr. Montdidier, cant. Ailly-sur-Noye.
[4] Laucourt, Somme, arr. Montdidier, cant. Roye.
[5] Démuin, Somme, arr. Montdidier, cant. Moreuil.
[6] Havernas, Somme, arr. Doullens, cant. Domart.
[7] Vers, Somme, arr. Amiens, cant. Boves.
[8] Lignières, Somme, arr. et cant. Montdidier.

seigneur de Beaumanoir, le célèbre jurisconsulte. C'est ce que démontrera l'examen des faits qui nous sont connus, se rapportant à Mabille et à son mari. La vie privée de Philippe de Beaumanoir, qui nous a laissé ses *Coutumes de Beauvaisis*, ses poésies lyriques, les romans versifiés de la *Manekine* et de *Jehan et Blonde*, et d'autres œuvres poétiques, ne nous est que très peu connue. Voici les dates qui nous intéressent: né vers 1250, documenté comme seigneur de Beaumanoir pour la première fois en 1280, il est mort le 7 janvier 1296. On sait qu'il s'était marié deux fois, mais on ignore les dates de ces mariages et même le nom de sa première femme, de laquelle il eut au moins deux, probablement trois fils.[1] Sa seconde femme était Mabille de Boves, et on peut conjecturer que le seigneur de Beaumanoir ne s'était remarié qu'après 1275, puisqu'il avait eu le temps d'avoir plusieurs enfants dans sa première union. Quoi qu'il en soit, il faut aller jusqu'à l'an 1291 pour trouver la confirmation formelle de cette union: dans une charte du mois d'avril de cette année Mabille est appelée dame de Beaumanoir.[2] C'est là d'ailleurs la plus ancienne mention qu'on possède de Mabille de Boves. Mais déjà l'année suivante, en 1292, elle apparaît de nouveau, dans un titre dont M. V. Leblond donne le résumé suivant[3]: »Dame Mabille de Boves, damoiselle de Fouencans, vend aux religieux de Saint-Lucien[4] sa terre et son manoir de Héricourt[5], qu'elle tenait de son père Enguerran de Boves chevalier. La vente est confirmée par ledit Enguerran, son père, et par Enguerran, son frère.». Par ce titre important nous ap-

---

[1] Voir Hermann Suchier, *Œuvres poétiques de Philippe de Remi, sire de Beaumanoir*, t. I, Paris, 1884, *Introduction*, p. XIV.

[2] Voir H. Suchier, *o. c.*, p. XIII.

[3] *Notes pour le nobiliaire du Beauvaisis d'après un manuscrit inédit du XVII^e siècle et autres documents originaux*, Beauvais, 1910—1913, p. 110.

[4] Saint-Lucien, Oise, arr. et cant. Beauvais, comm. Notre-Dame-du-Thil.

[5] Héricourt, Oise, arr. Beauvais, cant. Le Coudray-Saint-Germer, comm. La Chapelle-aux-Pots.

prenons le vrai nom du père de Mabille, seconde femme du seigneur de Beaumanoir: ce n'était pas, comme le croyait A. Janvier, Robert II, mais son fils Enguerran de Boves, qualifié de seigneur de Fouencamps dès 1247, lors d'une vente faite à l'abbaye du Paraclet. Son frère, c'est ce que nous dit encore le titre en question, s'appelait Enguerran lui aussi, et voilà pourquoi A. Janvier a pu facilement confondre ces deux personnages et n'y voir qu'un seul. En y réfléchissant, on croit d'ailleurs voir assez clairement que Mabille n'aurait guère pu être la sœur de cet Enguerran aîné qui était majeur déjà en 1247: dans ce cas elle aurait certainement été trop âgée pour épouser un personnage né seulement vers 1250.

Mabille survécut à son mari. On la retrouve dans un compte de la Chambre des comptes de Paris, de 1296, qualifiée Mabilia de Bova, uxor quondam domini Philippi de Bello Manerio,[1] ainsi que dans un compte du Trésor, commençant au 1er janvier 1297 et finissant au dernier décembre 1301, où elle est appelée Mabilia de Bova, relicta de Philippo de Bello Manerio.[2] Morte en 1304, date donnée par son épitaphe, elle fut inhumée à côté de son mari dans l'église des Jacobins de Compiègne.[3] Elle n'a pas laissé d'enfants. H. Bordier a publié[4] un sceau de Mabille qui

---

[1] Voir V. Leblond, *o. c.*, p. 855.

[2] Voir A. Janvier, *o. c.*, p. 433.

[3] Voir H. Suchier, *o. c.*, p. XIII.

[4] *Mémoires de la Société académique de l'Oise*, t. VII, p. 142. — H. Bordier, de même que H. Suchier qui s'appuie sur l'exposé de celui-ci, n'a pas une idée exacte des relations familiales de Mabille de Fouencamps. Quoiqu'il la dise fille d'Enguerran de Boves et qu'il sache qu'elle est une demoiselle de Fouencamps, il la suppose la dernière héritière directe de la race des seigneurs de Boves, branche cadette de la maison des comtes d'Amiens (Bordier dit par distraction »des comtes d'Artois»). Or on sait (voir Mas Latrie, *Trésor de chronologie*, col. 1570) que Robert III, seigneur de Boves de 1249 à 1253, fils de Robert II, seigneur de Boves, et mort sans enfants, était le dernier rejeton mâle des seigneurs de Boves et qu'après lui sa sœur Isabelle, seule héritière de la

porte: *S. Mabille de Bove d. mesiele de Foenqan* (c'est-à-dire: demoiselle de Fouencamps).

Nous connaissons donc maintenant le père de Mabille de Boves, demoiselle de Fouencamps. Qui était sa mère? Cette question aura sa réponse en même temps que l'autre que voici: comment se faisait-il que le manoir de Héricourt était tombé entre les mains de la famille de Fouencamps? Nous venons de voir que ce fief, qu'elle tenait de son père, Mabille l'avait vendu du consentement de celui-ci et de son frère. Or, parmi les actes communiqués par M.V. Leblond sous le vocable *Fouencamps*,[1] il s'en trouve un qui intéresse la seigneurie de Héricourt. Catherine de Boves, dame de Héricourt, — c'est ce qu'on lit dans cet acte daté de 1276 —, achète une maison sise in vico sancti Sepulchri à Beauvais. Elle était mariée dans la famille de Fouencamps au moins dès 1266, puisque nous savons par un autre acte[2] daté de cette année que »Philippe *pié d'argent* cède à noble dame Catherine de Boves une maison sise en la rue Saint-Thomas, à Beauvais, moyennant 60 s. p. de cens.» Il est clair, nous semble-t-il, que Catherine de Boves, dame de Héricourt, est la mère de Mabille de Boves, par conséquent la femme d'Enguerran I[er] de Boves, seigneur de Fouencamps, et c'est donc du chef de sa femme que le fief de Héricourt est devenu la possession d'Enguerran, qui l'a cédé ensuite à sa fille.

---

seigneurie et femme de Nicolas de Rumigny, apporta la terre de Boves dans la maison de Rumigny en Tiérarche. Il est évident que H. Bordier confond Mabille de Fouencamps avec cette Isabelle de Boves, et c'est ce qui explique pourquoi il parle même une fois (voir son ouvrage *Philippe Remi sire de Beaumanoir, jurisconsulte et poète national du Beauvaisis*, 1[ère] partie, Paris, 1869, p. 61) de Mabille comme étant la fille unique de Robert III (il veut dire: de Robert II), sire de Boves, contradiction qu'a bien remarquée H. Suchier (*o. c.*, p. XIII) sans cependant avoir été à même de se l'expliquer.

[1] *O. c.*, p. 110.

[2] V. Leblond, *o. c.*, p. 854—55.

Enguerran I[er], attesté, ainsi que nous l'avons dit, comme seigneur de Fouencamps dès 1247, paraît en 1253 dans un titre par lequel Gille, chevalier, seigneur de Mailly,[1] reconnaît lui devoir seize setiers de blé. En 1258, il vend à l'abbaye du Paraclet 30 sols de cens qu'elle lui devait, ainsi que la rivière du pont des Moisneaux jusques à Cottenchy,[2] le tout pour le prix de 68 livres parisis. Il figure en 1270 dans un titre du cartulaire d'Encre,[3] dans un autre du chapitre de Saint-Quentin, de 1280, par lequel il vend le moulin banal de Cayeux qu'il tenait en fief de ce chapitre. En 1286, il transporte l'avouerie du fief de Bayonvillers.[4] Nous apprenons par la charte où il est question de la vente de Héricourt (p. 21) qu'Enguerran I[er] était encore en vie en 1292, mais on ignore la date de sa mort. Nous croyons légitime de supposer qu'il était mort peu de temps après.

Enguerran II de Fouencamps

Enguerran II était chevalier en 1278 et a dû jouir dès lors d'une certaine réputation, Sarrasin, l'auteur du *Roman du Hem*, le nomme[5] en effet parmi les chevaliers-jouteurs s'étant distingués au tournoi qui eut lieu cette même année dans le proche voisinage du château du Hem.[6] Sarrasin, qui avait été chargé par les organisateurs de la fête d'en faire la relation,

---

[1] Probablement Mailly-Raineval, Somme, arr. Montdidier, cant. Ailly-sur-Noye.

[2] Cottenchy, Somme, arr. Amiens, cant. Boves.

[3] Encre, actuellement Albert, Somme, arr. Péronne, ch.-l. cant. (voir N.-M. Bouillet, *Dictionnaire d'histoire et de géographie*, s. v. *Ancre*).

[4] Bayonvillers, Somme, arr. Montdidier, cant. Rosières.

[5] Voir Albert Henry, *Sarrasin, Le roman du Hem*, dans *Travaux de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Bruxelles*, t. IX, Paris, 1938, p. LXXX. — M. Henry se trompe en faisant de cet Enguerran de Boves le fils de Robert II: nous le savons en effet fils d'Enguerran I[er].

[6] Le Hem, actuellement Hem-Monacu, Somme, arr. Péronne, cant. Combles.

fait passer en revue dans son roman versifié, qui a la valeur d'un document historique, la fleur de la noblesse surtout des provinces du Nord, mais aussi des chevaliers normands, français, champenois et auvergnats. L'adversaire d'Enguerran »de Bove» est un chevalier Adam de Blemus [1] dont deux dates sont connues: on a tout lieu de croire que s'est lui qui, en 1272, prit part à l'expédition contre le comte de Foix, Roger-Bernard III, soulevé contre Philippe le Hardi, et en 1285 il participa à la guerre d'Aragon. Ces dates nous fournissent la preuve qu'il s'agit ici d'Enguerran II (et non pas d'Enguerran I^er^), car, étant donné que deux adversaires de joute doivent être à peu près de même âge, le camarade d'Adam de Blemus a dû être justement Enguerran II à l'exclusion de son père, beaucoup plus âgé. C'est encore d'Enguerran II qu'il s'agit dans un titre de 1298 par lequel il fonda, conformément aux dernières volontés de sa sœur Mabille,[2] une chapelle à Fouencamps, avec la permission de l'abbaye de Corbie, à qui il en confère la collation; chaque chapelain devait en entrant en charge payer à l'abbé et au couvent de Corbie cinq sols parisis de reconnaissance et chanter la messe chaque jour ou tout au moins trois fois par semaine. D'après le *Dictionnaire historique et archéologique de la Picardie*, cité plus haut, Enguerran serait mort en cette même année. Il avait épousé Jeanne dont on ignore la famille. On ne leur connaît pas de descendance. Ainsi ont dû s'éteindre les seigneurs de Fouencamps, branche de la maison de Boves. Afin de rendre plus clair l'exposé qu'on vient de lire, nous avons établi le tableau suivant.

---

[1] Voir A. Henry, *o. c.*, p. LXXII. — Blemus est Blémur, Seine-et-Oise, arr. Pontoise, cant. Écouen, comm. Piscop.

[2] Serait-ce à cause de la mention ici des »dernières volontés» de Mabille que A. Janvier l'a cru morte dès 1298? Rien n'est en effet plus naturel qu'elle eût voulu avant sa mort voir se réaliser un plan dont elle avait stipulé, pour plus de sûreté, dans son testament.

Table généalogique des seigneurs de Fouencamps issus de la maison de Boves

Robert Ier de Boves (mort devant Acre en 1190)
ép. Béatrix de Saint-Pol

I	leur second fils Robert de Boves (1190—1224) ép. Marie de Fouencamps			
II	1. Robert II. seign. de Fouencamps (1224—1247) ép. Marie	2. Thomas de Boves	3. Hellin de Boves	4. Béatrix de Boves
III	Enguerran Ier, seign. de Fouencamps de 1247 à 1292 tout au moins; ép. Catherine, dame de Héricourt			
IV	1. Enguerran II, seign. de Fouencamps, successeur de son père, mort sans enfants en 1298 ép. Jeanne	2. Mabille de Boves, morte sans enfants en 1304 ép. Philippe de Remi, seign. de Beaumanoir, mort en 1296		

Les dames de Fouencamps

Il y a donc eu quatre dames de Fouencamps, parmi lesquelles il faudra désigner celle qui est le juge nommé par Gamart de Vilers. On voit immédiatement qu'il ne pourrait s'agir de la première, la femme de Robert de Boves, vu l'époque trop reculée où elle vivait. Quant aux trois autres, la décision n'est pas facile. On se rappelle que Cuvelier, l'un des partenaires du jeu-parti, a été actif comme poète après 1250 très probablement. Or Robert II de Fouencamps n'est mort qu'en 1247, et si sa femme a vécu aussi longtemps que lui-même, rien n'empêcherait de supposer que c'est à elle que s'adresse Gamart de Vilers, partenaire de Cuvelier. Cependant cette solution est très peu probable. D'abord il semble que Marie, paraissant pour la dernière fois dans une charte de 1239, et n'étant donc pas nommée dans le document de 1247 où son mari désigne les exécuteurs de son testament, soit morte avant son mari.

Ainsi on s'éloignerait peut-être trop de l'époque où, avec la plus grande vraisemblance, Cuvelier exerçait son activité poétique. D'autre part, vers 1247 l'épithète dame *jolie*, c'est-à-dire joyeuse, appliquée à une femme de l'âge de l'épouse de Robert II, aurait sans doute été déplacée. Nous nous croyons donc autorisé à éliminer Marie, femme de Robert II de Fouencamps. Quant aux deux qui restent, nous devons sans doute écarter aussi Jeanne qui n'est devenue dame de Fouencamps qu'après 1292. Celle que nous cherchons est donc Catherine de Boves, dame de Héricourt et, par son mariage avec Enguerran I^er^, dame de Fouencamps.

Gamart de Vilers

Ce premier problème résolu, reste à voir s'il y a moyen d'identifier Gamart de Vilers, le second partenaire de notre jeu-parti, celui qui rend hommage à la dame »jolie» de Fouencamps. Qu'il la choisit *sans targier* (v. 57) implique, nous semble-t-il, une certaine intimité, une impression qui n'est que corroborée par l'emploi de l'épithète de »jolie» dont il a jugé à propos de se servir. En d'autres termes, toute la manière de s'exprimer de Gamart de Vilers dénote une certaine familiarité qui ne serait guère admissible que dans le cas où celui-ci et la noble dame appartiennent à la même classe sociale. Nous croyons donc pouvoir supposer que Gamart était lui-même un noble, ce qui est corroboré par le fait que Cuvelier l'appelle *sire* au v. 10 du jeu-parti.[1] Des nombreuses localités appelées Villers nous n'avons donc à prendre en considération que celles dont on sait qu'elles ont été le siège d'un fief noble, et encore on peut se limiter à celles qui sont situées dans un voisinage assez proche de Fouencamps ou de Héricourt, les deux pays de la dame. Or, parmi les familles

[1] Nous préférons en effet lire à cet endroit, avec les manuscrits *E, Z* et *c: Sire, se par son otroi,* au lieu de *Gamart, se par,* etc., leçon qui ne se trouve que dans le seul manuscrit *b*, mais admise dans le texte critique.

nobles portant le nom de Villers il y en a une qui s'est trouvée anciennement liée avec les seigneurs de Boves-Fouencamps. Nous avons relaté les exploits de Robert de Boves, premier seigneur de Fouencamps, lorsqu'il s'agissait de défendre le passage du pont de l'Arse (voir ci-dessus, p. 18). L'empereur avait envoyé pour garder ce pont avec Robert de Boves, Guillaume de Sains, Guillaume de Belines, Gossiaus le moine, Gauthier de la Rivière et *Ernous de Vilers*. Il est évident que cette petite troupe de six chevaliers n'a pas été composée par hasard: l'empereur les aura choisis d'abord parce qu'il les savait vaillants guerriers et encore, sans doute, parce qu'ils formaient un petit groupe qui s'était déjà distingué. Quoi qu'il en soit, nous avons là une preuve que Robert de Boves, seigneur de Fouencamps, et Ernoul de Villers étaient des compagnons d'armes, qu'ils étaient par conséquent des amis plus ou moins intimes. Or, parmi les familles nobles qualifiées de Vilers dont les fiefs étaient situés dans les contrées que nous venons de délimiter, nous n'avons trouvé qu'une seule où figure un membre nommé Ernoul. Elle possédait la seigneurie de Vilers dans la commune actuelle de Villers-sur-Auchy.[1] Dans une charte citée par V. Leblond,[2] H u g o d e V i l l a r i b u s, m i l e s, prend certaines mesures, approuvées par Helvidis sa femme et par ses fils Guido, Johannes, *Arnulfus* et sa fille Bietrix. Cette charte datant d'avril 1239, il n'est pas nécessaire ni même probable que l'Arnulfus nommé ici soit identique au guerrier de 1208, mais étant donné la rareté du nom d'Ernoul — pour s'en rendre compte on n'a qu'à parcourir les tables des noms de personnes des divers recueils de titres du moyen âge —, seule la présence du nom dans cette famille permet de supposer que les deux Ernoul appartenaient à la même famille.

En trouvant dans le jeu-parti une seconde fois rapprochées la famille de Fouencamps et une famille de Vilers, on est autorisé à identifier celle-ci à celle dont nous venons de parler. Ainsi des liens d'une amitié traditionnelle auraient uni les

[1] Villers-sur-Auchy, Oise, arr. Beauvais, cant. Songeons.
[2] *O. c.*, p. 811.

deux familles. Il est vrai que nous n'avons pas trouvé dans la famille de Villers-sur-Auchy le nom de Gamart, mais comme on n'en possède que des indications éparses et incomplètes, l'argument ex silentio n'est pas concluant. Ajoutons que Villers-sur-Auchy, qui n'est pas trop éloigné de Fouencamps, se trouve plus près encore de Héricourt: on se représente Gamart de Villers ami d'enfance de Catherine de Héricourt en même temps que compagnon d'Enguerran I[er] de Fouencamps.

Si nous avons réussi à localiser Gamart de Vilers d'une manière suffisamment probante, et si nous avons eu raison de voir en lui un gentilhomme, il s'ensuivrait que Cuvelier, qui avec des amis tels que Jehan Bretel, Adam de la Halle, etc., appartient au milieu le plus étroitement arrageois, a eu aussi des relations avec un tout autre milieu, aristocratique celui-là.

Holger Petersen Dyggve

Französisch pavois, engl. pavis (pavise) deutsch »auf den Schild erheben».

Das französische Wort *pavois* 'eine Art Schild' wird heute fast nur noch in der Redensart *élever sur le pavois* gebraucht, z. B. von Ernest Renan, Lettre à un ami d'Allemagne: »Tour à tour la fortune *élève sur le pavois* une nation, une dynastie» (= la fortune met en grand honneur...). Dieser Redensart entspricht im Spanischen *alzar* (oder *levantar*) *sobre el pavés* und im Deutschen »auf den Schild erheben»; das Deutsche gebraucht jedoch ein allgemeines Wort für »Schild», wie es im Französischen *bouclier* wäre — nicht eines, das, wie *pavois*, sonst nicht mehr gebräuchlich ist. Die Redensart geht auf die Sitte der alten Franken zurück, den gewählten König auf einen Schild zu erheben und dreimal im Kreise der Versammelten herumzutragen. So erzählt Gregor von Tours (Historia

Francorum II 40), wie Chlodwig durch die Kölnischen Franken zum König ausgerufen wird: »At illi ista audientes, plaudentes tam parmis (andere Lesart *palmis*) quam vocibus, eum *clypeo* evectum super se regem constituunt». (Vgl. Tacitus, Germania 11; J. Grimm, Rechtsalterthümer, 234).

Im Deutschen ist die Wendung »einen auf den Schild erheben» durch Gelehrte in die neuere Sprache eingeführt worden; das Grimmsche Wörterbuch (unter 'Schild', IX 115 f, 1894) gibt ein Beispiel aus Platen:

> auf prangendem Schild ihn tragend empor,
> den Beherrscher des Worts in der Dichtkunst.

Im Französischen usw. macht nun *pavois*, da es fast nur in der Wendung *élever sur le pavois* gebräuchlich ist, den Eindruck eines merovingischen Wortes. In Wahrheit ist es jedoch erst seit dem 14. Jh. belegt und stammt offenbar aus dem Italienischen. Italienisch *pavese* (daher auch spanisch *pavés*, altprovenzalisch *paves* und mittellateinisch *pavensis*, *pavense*, bei Du Cange schon 1299 belegt) ist ursprünglich ein Adjektiv mit der Bedeutung »aus Pavia». Man glaubt daher, diese grossen Schilde seien zuerst in Pavia fabriziert worden (s. Littré, Dict. Général), doch ist das nicht bewiesen (O. Bloch-v. Wartburg).

Demnach ist *pavois* »un mot pseudo-mérovingien», und unter diesem Titel ist es in einem schönen Aufsatz von G. Gougenheim (*Vox Romanica* III, 237 ff.) behandelt worden. Gougenheim zeigt u. a., dass *pavois* noch im 16. Jh. ziemlich häufig war und dass die fränkische Sitte der Schilderhebung schon seit dieser Zeit von den Historikern mit *pavois* ausgedrückt wurde. Freilich sagten sie nicht *élever sur le pavois*, sondern »élever (mettre, porter) sur *un* pavois» (Du Haillan, Claude Fauchet, Dupleix, Mézeray, Académie 1694), und das ist vielleicht sinngemässer, da »élever sur *le* pavois» besagen würde, dass die Franken den neugewählten König auf seinen *eigenen* Schild erhoben hätten. Daneben findet sich »élever sur un

bouclier» (u. a. bei Chateaubriand, *Martyrs*, Buch VI). Aber Michelet sagt an der Stelle seiner *Histoire de France*, wo er den oben zitierten Satz aus Gregor von Tours wiedergibt, *élever sur le pavois* (statt: sur *un* pavois); er gebraucht also den Ausdruck als eine fertige Formel. Ebenso G. Kurth in seiner Uebersetzung (1896) sowie ein französisches Schulbuch (1928).

Von der deutschen Wendung spricht Gougenheim nicht; auch nicht von englisch *pavis*, und so seien uns einige Ergänzungen zu seinen Ausführungen verstattet.

Zunächst sei zu französisch *pavois* bemerkt, dass der älteste, im Dict. Général angeführte Beleg das Wort als Adjektiv zeigt (*vint escus pavaiz*); dieser Beleg ist schon von 1337 (und ein lateinischer Beleg bei Du Cange schon von 1299), während Gougenheim mit einem Beleg von 1365 beginnt und ausdrücklich sagt: »*Pavois* n'apparaît que dans la seconde moitié du XIV^{e} siècle». (Der Beleg von 1365 enthält das Wort ebenfalls in der Schreibung *pavays*.)

Das englische Lehnwort *pavis* ist im Oxford-Wörterbuch seit 1390 belegt und zwar in zahlreichen Schreibungen. Es ist im lebendigen Gebrauch seit dem 17. Jh. veraltet und hat keine feste Orthographie. Das *e* der Nebenform *pavise* ist nicht etymologisch; es stammt vom Plural *pavises* oder von der veralteten Form *parvice*.

Das französische Wort begegnet im 16. Jahrhundert auch in den Bibelübersetzungen, und zwar teils im eigentlichen, teils im übertragenen Sinne. So 1. (3.) Könige 10, 16: Le roy Salomon fit aussi deux cens *pavois* d'or estendu au marteau, baillant six cens pieces d'or pour chacun pavois; Et trois cens *boucliers* d'or estendu au marteau . . . (Vulgata: Fecit quoque rex Salomon ducenta *scuta* . . . Et trecenta *peltas* . . .). Ganz ähnlich 2. Chronika 9, 15: Le roy Salomon donc fit deux cens *pavois* d'or . . ., Aussi trois cens *boucliers* d'or . . . ; hier hat die Vulgata jedoch »ducentas *hastas* aureas — trecenta *scuta* aurea». Ferner ib. 11, 12: Roboam . . . mit . . . en chacune cité, des *pavois* & des lances (Vulgata: fecit armamentarium

scutorum et hastarum). *Pavois* findet sich an diesen Stellen schon 1535 in der ersten protestantischen Bibelübersetzung von Olivetan, aber noch nicht bei Lefèvre d'Etaples (1523—30).[1] Wir selbst haben die drei Stellen nach einer Uebersetzung von 1567 zitiert. An der ersten Stelle haben die *Quatre Livres des Rois*, wie zu erwarten, *pavois* noch nicht. Während die Vulgata zwischen *scuta* und *peltas* wechselt, wechselt der Uebersetzer des 12. Jh. zwischen *escuz* und *lances d'or* und vermerkt am Rande »Paralipomenon», d. h. er hat die Stelle nach der oben zitierten Vulgata-Stelle 2. Chron. 9, 15 geändert.

Durch die oben zitierten Stellen der protestantischen Uebersetzungen wird ein von Littré (*pavois*) und von Gougenheim (S. 244) zitierter Satz des Abbé Fleury, *Mœurs des Israélites* (17. Jh.) verständlich: »Toute sa vaisselle (de Salomon) et les meubles de sa maison du Liban étaient de pur or, sans compter deux cents *pavois* d'or . . .»

An Hand der verschiedenen Bibelübersetzungen könnte man das Veralten von *pavois* (d. h. seine Beschränkung auf die Wendung *élever sur le pavois*) genauer verfolgen. Am Ende des 17. Jahrhunderts gebraucht Lemaistre de Sacy das Wort nicht mehr. Nicht einmal an der zuerst zitierten Stelle, wo der Wechsel von *scuta* und *peltas* in der Vulgata (nach der Sacy übersetzt) es nahegelegt hätte, auch im Französischen mit dem Ausdruck zu wechseln. Sacy hat es vorgezogen, zu schreiben: »Le roi Salomon fit aussi deux cents boucliers d'un or très pur . . . Il fit aussi trois cents *autres* boucliers d'un or éprouvé *beaucoup plus massifs que les premiers* . . .» (Was hier kursiv gesetzt ist, ist schon bei ihm durch Kursivdruck als *Zusatz* gekennzeichnet). Durch diese Umschreibung wird der Sinn der Stelle freilich klarer als durch den Gebrauch von *pavois* — ein Wort, unter dem sich der Franzose nichts Bestimmtes mehr vorstellen kann. — Ostervald (18. Jh.) hat die gleiche Stelle

[1] Nach Horst Kunze, Die Bibelübersetzungen von Lefèvre d'Etaples und von P. R. Olivetan (Leipz. Rom. Studien I, 11, 1935), S. 151. - Im Wortregister (S. 233) hat Kunze irrtümlich *panois* gelesen und das Wort an der entsprechenden Stelle eingereiht.

dem Prinzip nach ähnlich übersetzt wie Sacy, aber dem Sinn nach fast entgegengesetzt: »Le roi Salomon fit aussi deux cents boucliers d'or . . . Et trois cents boucliers d'or *plus petits* . . .» (Kursivdruck im Original, ebenfalls einen Zusatz kennzeichnend). Die Uebersetzung von L. Segond (1910) hat sich damit begnügt, ohne weiteren Zusatz das Wort *autres* einzufügen (Le roi Salomon fit deux cents grands boucliers . . . et trois cents autres boucliers . . .).

Uebertragenen Gebrauch von *pavois* fanden wir bei Cl. Marot, in seiner Paraphrase des 33. Psalms (protestantischer Zählung; = Psalm 32 der Vulgata) sowie in den protestantischen Bibeln des 16. Jahrhunderts, Psalm 5, 13 und Weisheit 5, 20. Die Marot-Stelle lautet: »Il (l'Eternel) est nostre addresse (afrz. = voie, guide; Richtweg, der richtige Weg), Nostre forteresse. *Pavoys* et appuy.» (Auch bei Darmesteter-Hatzfeld, Seizième siècle, II 192.) In der »Bible de Calvin» entspricht (Psalm 33, 20): »il est nostre aide et nostre bouclier»; in der Uebertragung von 1567: il est nostre aide et nostre escusson. (Die Vulgata hat nur: »adiutor et *protector* noster est».)

Psalm 5, 13 lautet in der »Bible de Calvin» und ähnlich 1567: Car, Seigneur, tu beniras le juste, et le coronneras de bienveillance comme d'un *pavois*. Die Vulgata hat *scutum*; Cl. Marot *targe* (. . . Tout ainsy comme d'une targe, Espesse et large, wobei der Reim offensichtlich mitbestimmend war). — Weisheit 5, 20 lautet 1567: Il prendra saincteté pour *pavois* invincible (Vulgata: sumet *scutum* inexpugnabile aequitatem).

Im Englischen findet sich dieser übertragene Gebrauch bei Lydgate (etwa 1430): »Jhesus . . . Ageyn al enmyes sheeld, *pavys*, and diffence» (Oxford-Wörterbuch). Aber die englische Bibel von 1611 hat *pavis* weder an der Psalmenstelle (diese lautet: with favour wilt thou compass him as with a *shield*), noch (im eigentlichen Sinne) an der Stelle der Bücher der Könige usw.; sie wechselt vielmehr zwischen »two hundred *targets*» und »three hundred *shields*». - Sacy hat auch an den beiden erwähnten Stellen, wo übertragener Sinn vorliegt, nicht mehr *pavois*, sondern *bouclier*.

Die heutigen Franzosen und Engländer verbinden mit *pavois* bzw. *pavis* keine klare Vorstellung mehr. Ein Mitarbeiter der grossen *Histoire de France* von Lavisse scheint *pavois* für einen Teil des *bouclier* zu halten, da er von dem *pavois d'un bouclier* spricht. Zu diesem von Gougenheim (S. 251) beigebrachten Beleg bietet das englische Kompositum *pavis-shields*, das das Oxford-Wörterbuch aus einem Autor von 1894 zitiert, eine interessante Parallele (». . . their leather-covered wooden *pavis shields*»).

* * *

Lebendiger geblieben ist *pavois* in der Bedeutung »Behänge zur Dekoration eines Schiffes», wozu das Verbum *pavoiser* 'bewimpeln, beflaggen' gehört (zunächst in bezug auf Schiffe gebraucht, erst neuerdings in bezug auf Gebäude). Die beiden Bedeutungen von *pavois* hängen insofern zusammen, als man das Schiff zunächst mit Schilden (*pavois*) »garnierte», um sich einen Wall zu verschaffen, hinter dem man kämpfen konnte; später bezeichnete man mit *pavois* die »tenture dont on bordait un navire soit pour décoration, soit pour cacher ce qui se passait sur le pont pendant le combat» (Littré). Aus Stoff bestand der *pavois* des Schiffes schon im 17. Jh.: dies geht hervor aus einem Beleg von Seignelay, den Littré nach Jal zitiert (»J'ai donné ordre de faire faire cinq cents *aunes* de pavois pour les trois vaisseaux qui sont à Dunkerque»).

Die maritime Bedeutung hat auch das englische *pavis* gehabt (s. Oxford-Wörterbuch, *pavis* 1 b und 2), sie ist jedoch im Englischen veraltet.

Im Italienischen hat *pavese* ungefähr die Bedeutung »gala» erhalten: man sagt in der Marine (neben »Grande» und »Piccola *gala* di bandiere») auch »Gran (piccolo) *pavese*». In den meisten übrigen Verbindungen ist das maritime *pavese* auch im Italienischen veraltet.[1]

Eugen Lerch

[1] Vgl. G. Bertoni u. A., Dizionario di Marina medievale e moderno (Reale Accademia d'Italia), Rom 1937, s. vv. *gala* und *pavese*.

Zum spanischen Einfluss auf die deutsche Sprache

Den spanischen Einfluss auf die deutsche Sprache hat Paul Scheid [1] in einer Monographie behandelt, die — natürlich, so möchte man angesichts der Art der Aufgabe sagen — ergänzungs- und verbesserungsfähig ist.

Die folgenden Zeilen wollen einige Ergänzungen und Berichtigungen bieten, die sich bei der Lektüre der Scheidschen Arbeit ergaben.

Das Buch Scheids ist seinerseits auch geeignet zu zeigen, wie wenig tief der spanische Einfluss auf die deutsche Sprache dringt, wie sehr er an der Oberfläche haften bleibt — wenn er überhaupt haften bleibt. Die Liste der Entlehnungen, die Scheid bietet, umfasst allerdings ganze 250 Nummern. Aber auf diese hohe Zahl hat Scheid sein Verzeichnis nur dadurch gebracht, dass er u. a. Namen von Tänzen, Termini des Kartenspiels, Nomina propria, allerlei Requisiten der in spanischsprechendem Milieu spielenden Abenteuerromane und dgl. mitaufgenommen hat.

Der Schwerpunkt des Scheidschen Buches liegt in gewissem Sinne auf kulturgeschichtlichem Gebiet. Wertvoll sind die vielen von ihm gegebenen neuen Erstbelege spanischer Wörter in der deutschen Literatur. Weniger haben ihn rein lautliche Fragen gereizt. Die Tatsache, dass ein bedeutender Teil des spanischen Einflusses nach Deutschland durch fremde, hauptsächlich durch französische Vermittlung gelangt ist, kommt nicht zu ihrem vollen Recht. Z. B. deutsches *Kastagnette* stammt nicht direkt aus span. *castaneta* (so Scheid S. 98), sondern kommt über frz. *castagnette*; richtig ist dagegen, dass die im 17. Jh. belegte deutsche Form *Castañete* aus dem Span. stammt. Das deutsche Wort *Livree* darf nicht (mit Scheid S.

[1] Studien zum spanischen Sprachgut im Deutschen (Deutsches Werden. Greifswalder Forschungen zur deutschen Geistesgeschichte, hrsg. von L. Magon und W. Stammler. Heft 4). Greifswald, 1931.

105) auf span. *librea* zurückgeführt werden, sondern stammt aus frz. *livrée*. Und nicht einmal die ältere, bereits im Mhd. begegnende Form *liberei* braucht, wie oft behauptet wird, aus dem Span. zu stammen. Der Übergang von *-v(e)r-* > *-b(e)r-* ist im Deutschen gut möglich. Einen derartigen Fall haben wir u. a. in mhd. *liberen* 'liefern' < frz. *livrer*, wenn hier nicht Latein. *liberare* im Spiel ist. Die mhd. Form *liberei* 'Livree' lässt sich somit gut auf eine Grundform mit *-v-* zurückführen, wobei wir es entweder mit einfachem Übergang von *-vr-* in *-b(e)r-* oder mit dem Einfluss des Verbs *liberen* zu tun hätten. Aus wortgeographischen Gründen scheint es am nächsten zu liegen, mhd. *liberei* aus italien. *livrea* herzuleiten. Das deutsche *Kaste* ist nicht (mit Scheid S. 98) direkt auf span.-portug. *casta* zurückzuführen, sondern über das Frz., wo *caste* seit dem 18. Jh. Fuss fasst (vgl. Gamillscheg, Et. Wb. s. v. *caste*), ins Deutsche gedrungen (vgl. Kluge-Götze, Et. Wb. s. v.). Deutsches *Kanu* darf nicht mit span. *canoa* identifiziert werden (so Scheid S. 95), sondern kommt durch engl. Vermittlung, wo die entsprechende Form *canoe* lautet (im Deutschen ist auch *Kanoe* belegt und daneben auch die aus dem Frz. stammende Form *Canot*, die ebenfalls ins Schwedische gedrungen ist; vgl. Hellquist, Svensk etymologisk ordbok s.v. *kanot*); richtig ist aber, dass die seit dem 16. Jh. im Deutschen belegte Form *canoa* auf das gleichlautende span. *canoa* zurückgeht (vgl. Kluge-Götze, Et. Wb. s. v. *Kanu*). Auch *Tabak* darf nicht direkt aus dem span. *tabaco* hergeleitet werden (so Scheid S. 122), sondern kommt über das frz. *tabac* (vgl. Kluge-Götze, Et. Wb. s. v. *Tabak*; Scheid erwähnt selbst S. 19, dass die ersten Tabakpflanzen über Frankreich nach Deutschland kamen); die im 16. Jh. belegte Form *Tabacco* stammt allerdings wahrscheinlich direkt aus span. *tabaco*. Und das deutsche *Eskapade*, das Scheid (S. 78) auf span. *escapada* zurückführt, geht auf frz. *escapade* (im 16. Jh. < italien. *scappata*; vgl. Gamillscheg, Et. Wb. s. v. *escapade*) zurück; nur als Terminus der »Spanischen Schule» ist *Eskapade* 'Seitensprung eines Pferdes' vielleicht spanischer Herkunft.

Einige Wörter, die Scheid für Entlehnungen aus dem Spanischen hält, sind anders zu beurteilen und aus seiner Liste zu streichen. Es ist keineswegs meine Absicht, hier alles Anfechtbare zur Sprache zu bringen, und die Fälle, in denen Scheid selbst mehrere Möglichkeiten offen lässt, will ich diesmal nicht berühren. Wenn aber Scheid (S. 25 und 113) behauptet, dass westfälisches *Pute* 'säuisches Weibsbild', 'meretrix' »sicher» aus span. *puta* stamme, so ist eine Berichtigung am Platze. Das westfäl. Wort darf nicht von einem genau entsprechenden Wort getrennt werden, das im benachbarten Niederländischen seit mittelniederländischer Zeit gut belegt ist und mit dem das westfälische Wort offenbar zusammenhängt: mndl. *pute* 'meretrix' (vgl. Verwijs-Verdam, Mndl. Woordenboek IV 781 ff.). Dieses mndl. Wort, das im Westflämischen *poete* lautet und dem im Mittelniederdeutschen gleichbedeutendes *pute* entspricht (vgl. Schiller-Lübben, Mndd. Wb. III 392), scheint auf afrz. *pute* 'meretrix' zurückzugehen; einen Zusammenhang oder eine Berührung mit ndd. (auch anderswo) *pûte*; *putchen* 'Truthuhn'; 'Huhn' (wohl auf den Lockruf *put* zurückgehende Benennungen; vgl. Suolahti, Die deutschen Vogelnamen [1909] S. 235 p., 245) möchte ich nicht für ganz ausgeschlossen halten. - Dass die Benennung *Rotspon* aus dem Ausdruck *spanischer Rotwein* entstanden wäre (so Scheid S. 47), ist nicht anzunehmen (vgl. Kluge-Götze, Et. Wb. s. v. *Rotspohn*). — Das Wort *Lack* stammt nicht ausschliesslich aus dem Spanischen (so Scheid S. 102), sondern teilweise auch aus dem Italienischen (vgl. Kluge-Götze, Et. Wb. und Schulz-Basler, Deutsches Fremdwörterbuch s. v. *Lack*). — An den spanischen Ursprung von bair. *ramatten* 'zugrunde richten' (Scheid S. 111) und von bair. *Tantler* 'Krämer' sowie *tantln* (Scheid S. 123) fällt es mir schwer zu glauben. — Sonderbarerweise leitet Scheid (S. 92) das deutsche Verb *infantisi(e)ren* von span. *infant* (sic!) her. Das deutsche *infantisiren* bedeutet etwa 'verkindlichen', und das span. *infante* hat allerdings sowohl die Bedeutung 'Kind' als auch 'Infant', aber der ganze Zusammenhang und die Art des Beleges zeigen deutlich, dass latein. *infans*, *infantis* der

Ausgangspunkt dieser Bildung war: das Wort begegnet nämlich in der Farbenlehre Goethes, und zwar neben dem Verb *feminisiren* < latein. *femina*. Der ganze Passus (Goethes Naturwissenschaftliche Schriften IV [1894] S. 120) lautet: »Die Wissenschaft selbst kann durch eine solche Behandlung wohl nicht gewinnen, wie wir auch in neuerer Zeit durch das Feminisiren und Infantisiren so mancher höheren und profunderen Materie gesehen haben.»

Dann mögen einige bei Scheid fehlende Wörter aus den Gebiet der Seefahrt folgen. Bekanntlich hat Spanien auf diesem Gebiet besonders im Anfang der Neuzeit Bedeutendes geleistet, und so ist es auch kein Zufall, dass spanische Ausdrücke der Seefahrt in mehrere Sprachen, darunter auch ins Deutsche, gedrungen sind.

In seine »Seemannssprache» (1911) hat F. Kluge auch den aus dem Spanischen stammenden Fischnamen *Bonite* 'thynnus pelamys' < span. *bonito* (S. 115 ff.) aufgenommen; von den gegebenen Belegen stammt der älteste aus dem Jahre 1556. Derselben Quelle, aus der dieser Beleg stammt (Stade, Reise in Südamerika S. 102), entnehme ich noch folgende Wörter, die ebenfalls spanischen Ursprungs sind: *Albakore* < span. *albacora* 'junger Thunfisch (im Wassergebiet der Antillen)'; *Durado* < span. *dorado* 'Goldbrasse'. Die Art der Verwendung der Wörter in dieser Quelle deutet darauf hin, dass sie hier als fremde Wörter empfunden wurden. In Gottfriedt, Newe Welt aus dem Jahre 1631 (I 494) kommt *Corette* < span. *coreto* 'Tellerschnecke' vor. Bei Schultze, Ostind. Reise (S. 3 a) begegnet ebenfalls sowohl *Corette* als *Dorade*. — Diese Kostproben lassen schon ahnen, welche ungehobenen Fremdwortschätze (besonders italienische, aber auch spanische) in diesen Reiseberichten aus dem Anfang der Neuzeit liegen.

Den Schiffsnamen *Karuel*, *Kraveel* nebst Var. 'grosses Lastschiff', seit Ende des 15. Jh. im Deutschen belegt, führt Kluge (Seemannssprache S. 487) auf span. *carabela* zurück. Bei der Einbürgerung des Wortes im Deutschen hat anscheinend auch niederländische Vermittlung eine Rolle gespielt (vgl. ndl. *Kare-*

veel nebst Var.). Auch *Kracke, Karacke* 'grosses Lastschiff' möchte Kluge (Seemannssprache S. 483 ff.) auf span.-portug. *carraca* zurückführen. Nun scheint dieses Wort allerdings, ursprünglich aus Arabien kommend, zuerst in Italien Fuss gefasst zu haben und ist von dort aus (wahrscheinlich aus Genua) ins Spanische, Portugiesische und Französische gedrungen (vgl. B. E. Vidos, Storia delle parole marinaresche italiane passate in francese [1939] S. 288 ff.). In einigen von den bei Kluge angeführten Belegen ist eindeutig von einer spanischen Caraque bzw. von portugiesischen Caraques die Rede. Spanien ist somit in der Tat jedenfalls teilweise als Ursprungsland des Wortes im Deutschen anzusehen.

Ähnlich steht es um *Launch* 'grösstes Beiboot eines Kriegsschiffes', das nach Kluge (Seemannssprache S. 522) über engl. *launch* aus span. *lancha* stammt. Auch dieses Wort kommt aus Italien, wo es *lancia* heisst. Von dort aus wandert es nach Spanien und tritt hier in der Form *lancha* auf; auch nach Frankreich zieht es, wo *lanche* gilt (vgl. Vidos S. 457 ff.). Der älteste von Kluge gegebene Beleg aus den Jahre 1748 *Lancha* hat noch eine rein span. Lautgestalt. Die in derselben Quelle vorkommende Form *Lantsch(e)* könnte aus dem Engl. stammen, da dieses romanische Lehnwort im Engl. im 17. Jh. auch in der Form *lanch* begegnet (vgl. Oxford Dictionary 6, 1, 105). Die deutsche Normalform *Launch* endlich verleugnet nicht ihre engl. Quelle, denn die gewöhnliche engl. Form ist gerade *launch*.

Der Name der im Atlantischen, Stillen und Indischen Ozean mit kurzen Unterbrechungen vorherrschenden östlichen Winde *Passate, Passatwinde* stammt über niederländ. *passaat* auch aus span. *pasado* (vgl. Kluge, Seemannssprache S. 608 und Kluge-Götze, Etym. Wb. s. v. *Passat*).

Auf die Möglichkeit, dass spanisches Wortgut mit dem Handel nach Deutschland gelangen konnte, weist Scheid (S. 14) hin, fügt aber selbst hinzu: »Ich habe nicht feststellen können, ob bei diesen Berührungen eine grössere Anzahl spanischer Termini aus der Handelssprache herübergewechselt sind.«

Offenbar ist Scheid eine Arbeit, die allerdings nur ein Jahr vor seiner Untersuchung erschienen ist, nicht bekannt geworden: K. Krieger, Die Sprache der Ravensbugrer Kaufleute (Diss. Heidelberg 1933). Die Untersuchung Kriegers zeigt zweifellos, dass in der Sprache der Ravensburger Kaufleute der spanische Einschlag recht bedeutend war, obgleich nicht alles, was der Verfasser für Spanisch hält, wirklich unbedingt aus Spanien stammen muss.[1] Bevor ich einige sicher span. Wörter aus ravensburgischen Akten erwähne, möchte ich nur noch betonen, dass die Sprache der Ravensburger Kaufleute nicht die gewöhnliche damalige Sprache des süddeutschen Handels getreu vertritt, die ja vorwiegend durch das Italienische beeinflusst wurde. Die grosse Ravensburger Handelsgesellschaft unterhielt gerade mit Spanien enge Handelsverbindungen, und

[1] So hält Krieger z. B. (S. 69) *galea* 'Schiff' für eine Entlehnung aus dem Provenzal. oder Katalan., da ihm das ital. *galea* nicht bekannt war. Dabei steht in vielen Belegen neben *galea* eine Ursprungsbezeichnung (Florenz, Venedig), die das ita_ien. *galea* als Quelle erweist (vgl. z. B. A. Schülte, Geschichte der Grossen Ravensburger Handelsgesellschaft III [1923] S. 54; 59; 68; 75; 114). - - Auch ist es nicht berechtigt, die Form *manual* deswegen eher aus Spanien oder aus der Provence herleiten zu wollen, weil im Span. (und Katalan.) sowie im Provenzal. die Form *manual* gegenüber italien. *manuale* lautete, denn das *-e* fehlt in nordital. Mundarten und konnte ausserdem leicht im Deutschen apokopiert werden. Wichtige Aufschlüsse kann die sonstige Einstellung bzw. Nationalität des Schreibers oder die Heimat des Adressaten geben. Überhaupt gilt es, sich nicht durch irrelevante und scheinbare, aber in der Tat erst sekundär eingetretene lautliche Übereinstimmungen bei der Bestimmung der Quellenmundart leiten zu lassen (z. B. *rumpieren* möchte Krieger [S. 74] am ehesten aus dem Provenzal. herleiten, weil er hier eine Form mit *u* gegenüber dem *o* der anderen in Frage kommenden Sprachen findet: ital. *rompere*, span. *romper*, katalan. *rompre*, provenzal. *rompre*, *rumpre*. Dieses *u* gibt aber für eine Lokalisierung keinen genügenden Anhaltspunkt ab: es kann z. B. auf Lautsubstitution beruhen oder aber auf dem Einfluss des latein. *rumpere*. Ausser der Form mit *u* begegnet in den eigenen Papieren der Ravensburger Handelsgesellschaft auch *rompiren* mit *o* (vgl. Schulte III S. 264).

dieser Umstand ist auch für die Sprache der Ravensburger Kaufleute bedeutungsvoll geworden.

Und dann mögen einige von Krieger angeführte Wörter folgen, die allem Anschein nach wirklich aus dem Spanischen stammen (aus den Akten der grossen Ravensburger Handelsgesellschaft um die Wende des 15. und 16. Jahrhunderts).

albara(n) 'Schein, Urkunde' < span., katalan. *albara(n)*.

arisch, areschg, alriesch 'Gefahr, Risiko' < katalan. *arrisc.*

calma 'ruhiger Markt' < span., katalan. *calma.*

coredor 'Bote' < span., katalan. *corredor.*

despenss, despesa, despessa 'Kosten, Ausgaben' < span. *despensa,* katalan. *despesa.*

masat 'beschmutzt' < katalan. *masat.*

nadal 'Weihnachten' (Saragossa) < span., katalan. *nadal.*

pyage 'Zoll' < span. *peage.*

seguridad 'Versicherung' < span. *seguridad.*

sospecho 'Verdacht' < span. *sospecha.*

Es wäre ein Leichtes, weiteres Material besonders aus den in Spanien entstandenen Schriftstücken der Ravensburger Handelsgesellschaft beizubringen. Diese Papiere sind manchmal geradezu mit spanischen Wörtern und sogar Floskeln gespickt, die oft nur fremde Wörter im deutschen Text darstellen. Krieger will auch nur eine Auswahl bieten. — Nur als Beispiel seien hier folgende spanische Wörter erwähnt, die ich einer in Valencia geschriebenen Rekordanz vom Jahre 1480 (abgedruckt bei Schulte III S. 183 ff.) entnehme:

lygador (S. 184) < span. *ligador,* nomen agentis zu *ligar* 'binden'.

garbelador (S. 184) < span. *garbillador* '(Korn)sieber'.

patzientzia (S. 187) < span. *paciencia* 'Geduld'.

canamaseria (S. 187) < span. *cañamaso* + *-ería* 'Art Tuch' (zu latein. *cannabis*; vgl. Meyer-Lübke, Rom. et. Wb. Nr. 1599). Dieses Wort kommt nebenbei auch in einem der eigenen Papiere der Leitung der Gesellschaft zu Ravensburg vor: *channemasβery* Notizbuch Ravensburg 1474 (vgl. Schulte III S. 12).

Zuletzt möchte ich nur noch bemerken, dass Scheid, der

manches von fragwürdigem Wert mitaufgenommen hat, andrerseits z. B. Heyses Fremdwörterbuch (das er in seinem Literaturverzeichnis in einer alten Auflage anführt) keineswegs systematisch ausgebeutet hat. Beispielsweise seien folgende bei Heyse (21. Auflage; 1922) vorkommende Wörter erwähnt: *Abrego* < span. *ábrego* 'Südwestwind'; *Adarme* < span. *adarme* 'halbe Drachme'; *Ajo blanca* < span. *ajo blanco* 'eine mit Knoblauch zubereitete Suppe'; *Eskudo* < span. *escudo* 'spanische Münze', 'Taler'; *Espadilla* < span. *espadilla* 'kleiner Degen' (den Lhombreausdruck *Spadille*, der auf dasselbe span. Wort zurückgeht, hat Scheid dagegen aufgenommen); *Esparagossa* < span. *esparragoza* 'Merinowolle', 'spanische Schafwolle' usw. — Daraus will ich aber Scheid keinen Vorwurf machen, denn bei den meisten dieser Ausdrücke konnte er sich darauf berufen, dass sie nicht einmal wirkliche Fremdwörter geworden sind.

Emil Öhmann

Besprechungen

Gerhard Wiebe, *Deutsche Schrift und Sprache. Lesebuch in Handschriften.* Leipzig 1938. Alleinvertrieb für Skandinavien: Translatørskolen, København. 120 Seiten.

Zweck dieses sehr schön ausgestatteten Buches ist, studierenden Ausländern die Fertigkeit im Lesen der deutschen Handschrift zu vermitteln. Es bringt eine reichhaltige Auswahl auch inhaltlich interessanter Texte, die in deutscher Schrift geschrieben sind, bald klar und deutlich, bald schwerer lesbar, im bunten Durcheinander wie auch im Leben. In Anhangform sind einige Grundbuchauszüge, Hypothekenbriefe und geschäftliche Schriftstücke hinzugefügt, wie sie auch bei uns nicht selten den Deutschkundigen zur Entzifferung vorgelegt werden. Das Buch ist sehr zu empfehlen, namentlich angehenden Lehrern der deutschen Sprache.

Pekka Katara

M. A. Jakobsson und **Emil Öhmann,** *Saksan kielioppi* (*Deutsche Grammatik*). Helsinki, Otava, 1938. 176 Seiten.

Die vorliegende Sprachlehre sollte eigentlich, wie die Verfasser im Vorwort erklären, als Neuauflage der in unseren Schulen seit Jahrzehnten eingebürgerten Lindelöf-Öhquistschen Grammatik erscheinen. Obgleich der Aufbau der grösseren und kleineren Ausgabe dieses Buches in den Grundzügen bewahrt wurde, gestalteten sich die Änderungen doch so erheblich, dass ein neuer Titel nicht nur berechtigt, sondern notwendig war.

Die seinerzeit ausgezeichnete Grammatik von Lindelöf-Öhquist ist heute jedoch in einigen Beziehungen veraltet. Als sie vor 40 Jahren herausgegeben wurde, bestand die Reifeprüfung in der deutschen Sprache in einer Übersetzung aus der Muttersprache ins Deutsche, eine Regelung, die ausgedehntes grammatikalisches Wissen nötig machte. Seit etwa 20 Jahren bildet in der genannten Prüfung eine umgekehrte Übersetzung die Hauptleistung. Trotz mehrerer Auflagen hat die Grammatik von Lindelöf-Öhquist diesem veränderten Sachverhalt nicht genügend Rechnung getragen. Dazu kommen noch ein paar andere Punkte, in denen dieses Werk nicht ganz mit der Zeit gegangen ist: es war von Hause aus für schwedischsprachige Schulen verfasst, und die für die finnischen Schulen hergestellte Ausgabe hatte die grosse Verschiedenheit der Schulsprachen nicht hinreichend genug berücksichtigt. Schliesslich ist die alte Grammatik auch dadurch schon etwas überholt, dass das in ihr gebotene sprachliche Material zu einseitig der klassischen Literatur und der Hochsprache entnommen ist.

Alle diese Mängel versucht die Grammatik von Jakobsson und Öhmann zu beheben, und man muss zugeben, dass dieser Versuch auch erfolgreich durchgeführt worden ist. Den Forderungen der heutigen Reifeprüfung entsprechend werden gewisse morphologische und syntaktische Erscheinungen (u. a. die Verbalflexion und der Gebrauch der Präpositionen und Konjunktionen) ausführlicher dargestellt, während wiederum andere Kapitel, wie z. B. der Gebrauch des Konjunktivs in der indirekten Rede (§ 213 f.), kürzer gefasst sind. Auf die starken Abweichungen in der Struktur des Finnischen von der des Deutschen wird an verschiedenen Stellen hingewiesen, z. B. bei der Artikellehre (§§ 12 ff), bei der Behandlung der Apposition (§ 57, 2), bei der Verwendung gewisser Pronominalformen, Präpositionen und Konjunktionen und im Kapitel über die Wortfolge. Die Beispiele sind durchgehend der geläufigen Umgangssprache entnommen; in diesem Punkte ist die Er-

neuerung manchmal radikaler ausgefallen, als unbedingt notwendig gewesen wäre.

Die Durchsicht des Werkes hat bei mir eine Menge von Randbemerkungen, Fragen und Wünschen für die weiteren Auflagen wachgerufen, von denen ich aber nur folgende für den Abdruck hier wichtig halte.

Die Skizze über die Geschichte der deutschen Sprache, die die Einleitung bringt, gehört m. E. eher in ein Lesebuch und zwar deutsch gefasst. Hier steht sie in allzu losem Zusammenhange mit dem übrigen Inhalt des Buches.

Die Lautlehre enthält einige Inkonsequenzen in der Verwendung der Bezeichnungen Laut und Buchstabe. Auch sonst zeichnet sich dieses Kapitel nicht durch die Genauigkeit aus, die den meisten anderen Abschnitten eigen ist. Da die Aussprache der einzelnen Laute in der Schule schon im Anfangsstadium gelernt und geübt wird, könnte in der hauptsächlich zur Wiederholung und Zusammenfassung dienenden Sprachlehre eine alphabetische Aufzählung der Lautzeichen nebst ihren verschiedenen phonetischen Entsprechungen genügen. Die Beispiele sind manchmal insofern befremdend gewählt, als die Regeln nicht durch Normalfälle, sondern durch seltene Ausnahmen illustriert werden. So werden für die geschlossene Aussprache der langen deutschen Vokale *e*, *o*, und *ö*, eine grosse Schwierigkeit für unsere Schüler, n u r Beispiele wie *Krebs*, *Kloster*, *Börse*, *rösten* angeführt, während doch Wörter, die die betreffenden Vokale in offener Silbe aufweisen, zunächst Erwähnung verdient hätten. Liegt diesem Verfahren etwa ein Sparsamkeitsprinzip zu Grunde? Die ungenaue Lautschrift des Wortes *Bankier* (§ 4, Anm.) ist wohl als Druckfehler anzusehen.

§ 9 ist deshalb wenig berechtigt, weil viele andere ähnliche orthographische Schwankungen nicht behandelt werden.

Unter § 15 c) könnte vielleicht erwähnt werden, dass der bestimmte Artikel demnach immer vor einem superlativischen Adjektiv und einem Ordinalzahlwort steht.

Unter § 24 könnten die Benennungen der Ziffern hinzugefügt werden, zumal die Regel keine Ausnahme aufweist.

§ 46. Die Übersetzung von *schelten* durch finn. 'moittia' an dieser Stelle ist nicht genau.

§ 48. Das Beispiel für den subjektiven Genetiv ist nicht gut gewählt (besser etwa *die zehn Gebote Gottes*).

§ 54, 4) lies *guten Morgen!* usw.

In § 64 ist die Einführung des Begriffs »Artikelwort» eine Neuerung gegenüber Lindelöf-Öhquist. Ich halte dies nicht

für notwendig, weil dadurch die Sache nicht besonders leichter gemacht wird.

§ 73. Für den häufigen Fall, dass verschiedene Gegenstände miteinander verglichen werden, wäre ein Beispiel am Platze, z. B.: *das Haus ist hoch, die Kirche ist höher, der Berg ist am höchsten.* Es wäre wohl weiter erwähnenswert, dass der prädikative Superlativ auch durch die attributive Form ausgedrückt werden kann.

Unter § 90 ist nach *zwei* in Klammern *zwo* hinzuzufügen, das heute für den Rundfunk amtlich vorgeschrieben ist; das *vierzigste* ist mit dem gleichen Quantitätszeichen zu versehen wie *vierzig.*

§ 92,4 Anm. ist auf die Übersetzung des finn. *1700-luvulla* aufmerksam zu machen.

§ 102. Vgl. *bitte, danke, bedaure, weiss nicht.*

§ 104. Zu *es* ist hinzuzufügen: wird nur als Subjekt im Satzanfang gebraucht. Zu *ihm*: wird nicht von Sachen gebraucht, sondern ist durch andere Ausdrücke wie *der, derselbe, dieser* usw. zu ersetzen. Hier wäre auch ein Verweis auf Fälle wie: *eine Stadt, wie ich sie nie gesehen habe* am Platze.

Zu § 106 *Huom!* füge hinzu: Man sagt doch: *unser aller Helfer; zu ihrer beider Erstaunen.*

Unter § 112 ff. vermisst man einen Verweis auf § 52.

Unter den Demonstrativen (etwa nach § 128) wäre *so einer, so was* hinzuzufügen.

§ 132, 1) Anm. erheischt ein Beispiel.

Unter § 138 wäre *wie* + Personalpron. anzuführen.

§ 131. Die Regel, *derjenige* sei das eigentliche Determinativum im Deutschen, ist zu kategorisch formuliert, insbesondere weil die Schüler sowieso für dieses Pronomen eine unmotivierte Vorliebe haben.

§§ 170—176. Das rein schematisch geordnete Verzeichnis der st. Verba weicht von der traditionellen Gruppierung ab, wird aber praktischen Nutzen haben. Nur finde ich es unnötig, dass die beinahe einzeln stehenden Verba der Gruppe VII in einer besonderen Gruppe zusammengefasst sind. Ich bin der Meinung, dass sie sich als Ausnahmen der vorangehenden Gruppen leichter erlernen liessen.

In § 182, 5) vermisse ich ein Beispiel für die Verwendung von *sollen* in stark abgeschwächter modaler Bedeutung, etwa in einem Satz wie: *Luther war der Mann, der das befreiende Wort aussprechen sollte,* den Lindelöf-Öhquist an dieser Stelle anführt.

In § 218 ist die Regel nicht genau, denn es heisst doch auch: *es handelt sich darum, zu wissen, ob...*

§ 230 steht *raten* nur unter den Intrans.? Vgl. aber z. B. *das rat ich dir.*

§ 234. Ich glaube, dass aus didaktischen Gründen die Adverbien besser nach den Adjektiven dargestellt werden könnten.

§ 239 2 a) möchte ich hinzufügen: *sehr möglich* oder *gut möglich, ich danke sehr,* um allgemein üblichen Fehlern vorzubeugen. Unter diesem Paragraphen könnten noch *öfters, vielfach, einigermassen, gewissermassen, namentlich, schlechterdings* erwähnt werden, die in der Schulpraxis häufig Schwierigkeiten bereiten.

Schon bei § 256, 3) wäre zu *doch* die Konstruktion; *weiss ich doch nicht, wo du wohnst* hinzuzufügen; vgl. 263, 5, Anm.

§ 256, 5) wäre die Konj. *eben* hinzuzufügen, wenn dies auch nicht so oft gebraucht wird.

§ 253 wäre neben *zumal* auch *zumal da* anzuführen, das heute gewöhnlicher sein dürfte.

In § 257, 5) ist das Beispiel für *da* nicht gut gewählt.

§ 257, 9): *indem* drückt auch Gleichzeitigkeit aus, vgl. z. B. *er rief mir, indem er zur Tür hinausging, ein Lebewohl zu.*

Die Beispiele, die in der Regel klar und sachlich sind, wirken bisweilen doch improvisiert und inhaltlich nicht ganz einwandfrei, z. B. *Professor Müller ist der Cicero unserer Zeit; die Einwohnerzahl von Paris ist grösser als die von Bordeaux; in Hunderten von Häusern wütete die Krankheit, und die Menschen starben zu Tausenden; Herr Rösing ist klüger als irgend jemand; er streckte die Füsse unter der Decke hervor.*

Die Regeln sind zutreffend und genau abgefasst, nur ab und zu stösst man auf eine unbestimmtere Formulierung. So befriedigt mich die Definition der Pronomina in § 99 nicht ganz. Etwas unklar bleibt auch die Lehre von der Apposition dessenungeachtet, dass sich die Verfasser um die Erklärung dieser Schwierigkeit besondere Mühe gegeben haben.

Während der Aussprache, die sich an meine Besprechung dieser Grammatik im Neuphilologischen Verein anschloss, wurden noch einzelne weitere Anmerkungen gemacht, die sich aber nur auf geringe Versehen und Inkonsequenzen bezogen. Das praktisch Wichtigste scheint mir die von einigen Lehrern erhobene Klage, dass das Buch in seiner jetzigen Grösse für den Schulgebrauch zu umfangreich sei. Eine Menge von lexikalischen Einzelheiten könnten ohne Schaden weggelassen werden. Ich persönlich neige allerdings zu der Auffassung, dass auch ein Schulbuch eher ein bisschen zu viel als zu wenig bieten soll.

Pekka Katara

Eingesandte Literatur

Romanische Studien, 49: *Ernst Barts*, Gabriel-Jean-Baptiste Legouvé, ein vergessener Dichter der Revolutionszeit. Berlin, Emil Ebering, 1939. 100 S. 8:o. Preis: RM. 3.15.

Romanistische Arbeiten hrsg. von *Karl Voretzsch*, XXVIII: *Martin Hirsch*, Anselme Mathieu, ein Beitrag zur Charakteristik des ältesten Felibrige. Halle (Saale), M. Niemeyer, 1939. 189 S. 8:o. Preis: geh. RM. 9.—.

Rodrigo de Sá Nogueira, Elementos para um tratado de fonética portuguesa. Lisboa, Imprensa Nacional, 1938. XXXI—380 p. 8:o.

Sammlung kurzer Grammatiken germanischer Dialekte, begr. von *W. Braune*, hrsg. von *K. Helm*, C. Abrisse, Nr. 6: *K. Brunner*, Abriss der mittelenglischen Grammatik. Halle (Saale), M. Niemeyer, 1938. VIII—90 S. 8:o. Preis: geh. RM. 2.40, geb. RM. 3.20.

Sammlung romanischer Elementar- und Handbücher, hrsg. von *W. Meyer-Lübke*, IV. Reihe, 4: *W. Gottschalk*, Die bildhaften Sprichwörter der Romanen, III. Schlusskapitel und Register. Heidelberg, Carl Winter, 1938. VIII—468 S. 8:o. Preis: geh. RM. 15.—, geb. RM. 16.50.

Sarrasin, Le Roman du Hem, édité par *Albert Henry*. Travaux de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Bruxelles, IX. Paris, Société d'édition »Les Belles Lettres», s. d. [1939]. CXIX—173 p. in-8.

A Modern English Reader, with English, French, and German Annotations, compiled and edited by *E. Schaap* and *Eve L. Paull*. Revised Edition. London, Macmillan and Co., 1938. Price: 2/6.

William Leonard Schwartz and *Clarence Byron Olsen*, The Sententiae in the Dramas of Corneille. Stanford University Press, California; London, Humphrey Milford, Oxford University Press. 1939. Price: $ 2.00.

Kurt Schäfer, François Joachim de Pierre, Cardinal de Bernis, de l'Académie Française, der Freund Voltaire's, als Schriftsteller und Mensch (1715—1794). Dresden, M. Dittert & Co., 1939. 98 S. Preis: RM. 2.40.

R. C. Sherriff, Journey's End, retold by *E. C. Parnwell*. (Plays retold, Second Series). Oxford University Press, 1939.

Skrifter utgivna av Kungl. Humanistiska Vetenskapssamfundet i Lund, XXVIII: *Stanislaw Sawicki*, Die Eufemiavisor. Stilstudien zur nordischen Reim-

literatur des Mittelalters. Lund, Gleerup; Leipzig, Harrassowitz, 1939. VIII—234 S. 8:o.

H. Spaarnay, Hartmann von Aue, Studien zu einer Biographie, II. Halle (Saale), M. Niemeyer, 1938. V—149 S. 8:o. Preis: geh. RM. 7.—.

Spegel der Sassen, Sammlung älterer niederdeutscher Schriftdenkmäler in volkstümlichen Textausgaben, hrsg. von der Saake-Stiftung des Vereins für niederdeutsche Sprachforschung, Nr. 1: Heliand, nach der Münchener Handschrift mit Übertragung in das heutige Plattdeutsch durch *J. Kruse*. 1. Teil (Vers 1—1401). — Nr. 2: Zwei niederdeutsche Dramen der Reformationszeit: Das Spiel »Claus Bur». Liborius Hoppes »Interim-Spiel», hrsg. von *Ella Schafferus*. Hamburg, Karl Wachholtz, 1938.

Mitteilungen

Einheimische Beiträge zu ausländischen Veröffentlichungen: A. Långfors, Bespr. von J. Morawski, La légende de saint Antoine ermite, in Romania, LXV (1939), S. 547—50; Alfons Hilka (Nekrolog), das., S. 558; Besprechung von Des grantz geanz, an Anglo-Norman Poem edited by Georgine E. Brereton, in Literaturblatt für germanische und romanische Philologie, 1940, Sp. 105—6.

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: Neuphilologische Mitteilungen, 1937, bespr. von Heinermann in Zeitschrift für romanische Philologie, LIX (1939), S. 386—9; 1937 u. 1938 (Aufsätze von J. J. Salverda de Grave, H. Suolahti, E. Öhmann, K. Lewent, D. Scheludko, G. Lozinski, J. Straka, H. Petersen Dyggve), bespr. von M. Delbouille in Revue belge de philologie et d'histoire, XVIII (1939), S. 778, 790—4. — A. Långfors, Miracles de Gautier de Coinci, bespr. von Walther Suchier in Zeitschrift für französische Sprache und Literatur, LXIII (1940), S. 383—4. — O. J. Tuulio, Intorno alle origini dell'endecasillabo italiano, a proposito di uno studio recente (Neuphil. Mitt. XL, 1939, S. 318—38), bespr. in Lingua nostra, II (1940), S. 24. — Veikko Väänänen, Le latin vulgaire des inscriptions pompéiennes, bespr. von M. Delbouille in Revue belge de philologie et d'histoire, XVIII (1939), S. 519—22.

Personnages historiques figurant dans la poésie lyrique française des XII[e] et XIII[e] siècles

VIII [1]

Autour de Beaumanoir

Le village de Remy [2] a donné son nom à une famille seigneuriale [3] dont le plus ancien représentant connu est Pierre de Remi qui fut présent à la bataille de Bouvines en 1214.[4] Un acte du mois de mars 1222 nous apprend qu'il tenait en fief de l'abbaye de Saint-Denis en France un territoire nommé la *Terre de Bernart*, situé à trois quarts d'heure au nord de Remy, sur la rive gauche de la petite rivière d'Aronde et ne comprenant

---

[1] Pour les articles précédents, voir *Neuphilologische Mitteilungen*, t. XXXVI, 1935, p. 1 et 65, t. XXXVII, 1936, p. 257, et t. XLI, 1940, p. 12.

[2] Remy, Oise, arr. Compiègne, cant. Estrées-Saint-Denis.

[3] Voir surtout les *Œuvres poétiques de Philippe de Remi, sire de Beaumanoir*, publ. par H. Suchier, t. I, Paris, 1884, Introduction, p. II—XIV.

[4] Il est vrai que deux frères P e t r u s et O d o d e R e m e i o, appartenant à une génération antérieure, paraissent comme témoins dans une charte de 1159 (voir H. Suchier, *o. c.*, p. IV), mais on ignore s'ils appartiennent à la même famille que les Remi du XIII[e] siècle. — Nous avons retrouvé *Odo de Remin* en 1170 comme témoin d'un acte en faveur de l'abbaye de Notre-Dame d'Ourscamp (voir V. Leblond, *Notes pour le nobiliaire du Beauvaisis d'après un manuscrit inédit du XVII[e] siècle et autres documents originaux*, Beauvais, 1910—1913, p. 621).

à l'origine que des champs. Ce n'est que Philippe I[er] de Remi, chevalier, successeur, très probablement en 1239, de Pierre de Remi et évidemment son fils, qui se qualifia seigneur de Beaumanoir (de Bello Manerio),[1] nom donné à la maison qui avait été construite, par son père ou par lui, sur la Terre de Bernart. Ce Philippe de Remi, fait bailli du Gâtinais en 1237 par Robert, comte d'Artois, le plus jeune frère de Louis IX, ne l'est plus en 1262; en 1265 il était mort.[2] Deux fois marié, d'abord à Marie dont on ne connaît pas la famille, puis à Alice de Bailleul,[3] il eut de celle-là trois enfants: Girart, Philippe et Peronelle.[4] Girart, étant l'aîné, succéda à son père dans la seigneurie de Beaumanoir, mais il la céda plus tard à son frère Philippe qui se dit seigneur de Beaumanoir dans un titre de 1280. Philippe II de Remi, seigneur de Beaumanoir, était né vers 1250. Il y a lieu de croire qu'il avait passé, vers 1265, tout jeune encore, quelque temps en Angleterre. Visiblement il a bien su mettre à profit les hautes relations de son père: ayant été chargé, du 11 mai 1279 au 7 mai 1282, par le comte Robert de Clermont en Beauvaisis, le sixième fils de saint Louis, du bailliage de Clermont, il entra, en 1283 ou 1284, au service de Philippe III, dit le Hardi. Celui-ci le chargea de plusieurs fonctions assez importantes. Sénéchal de Poitou de novembre 1284 jusqu'au mois de février 1288 et occupant, en partie simultanément, le même poste pour le Saintonge (en 1287 et 1288), il fut dans les années 1289 et 1290 bailli du Vermandois. En janvier, mai et août 1292 on le voit remplissant les fonctions

---

[1] Beaumanoir, Oise, arr. Compiègne, cant. Estrées-Saint-Denis, comm. Remy.

[2] C'est ce qui résulte d'un acte de cette année où Girardus dominus de Bello Manerio miles parle de Philippe son père comme étant mort. Voir V. Leblond, *o. c.*, p. 53.

[3] Bailleul, d'après H. Suchier village proche de Remy et d'Estrées, évidemment Bailleul-Le-Soc, Oise, arr. et cant. Clermont.

[4] Peronelle fut la femme de Jehan l'Eschaus (Johannes dictus Leschaus) selon un acte du mois de décembre 1263 (voir V. Leblond, *o. c.*, p. 623).

de bailli de Touraine, et cette même année il reparaît dans l'office de sénéchal de Saintonge. Il finit sa carrière administrative si variée comme bailli de Senlis, charge qu'il exerça depuis février 1293 jusqu'à sa mort, le 7 janvier 1296.

Les loisirs que lui laissent ses absorbantes fonctions d'administrateur, Philippe de Beaumanoir les consacre à des études de droit (son recueil célèbre des *Coutumes du Beauvaisis* est achevé en 1283), et à des travaux purement littéraires. Il nous a laissé les grands romans versifiés de la *Manekine* (ou la fille sans mains) et de *Jehan de Dammartin et Blonde d'Oxford* ainsi que d'autres poésies de moindre étendue. Il est même l'auteur d'un nombre de chansons, qui nous intéressent particulièrement ici, œuvres de jeunesse sans doute et composées par conséquent vers 1270.

On ne saurait indiquer exactement le nombre de chansons qu'on peut attribuer à Philippe de Remi. A vrai dire, il n'y en a à priori que trois qui soient sûrement de lui. Ce sont d'abord celles qui portent dans la *Bibliographie* de G. Raynaud les n:os 554 et 859, où il se nomme lui-même: *Phelippes de Remi*. La troisième chanson, le n:o 2029 de G. Raynaud, lui est attribuée par l'unique manuscrit, désigné par la cote *V* dans le système de Schwan: là on lit de même comme nom d'auteur *Phelippes de Remi*, à la suite du texte il est vrai, mais, comme dit M. A. Jeanroy,[1] de façon qu'il se rapporte manifestement à ce qui précède, et non à ce qui suit.[2] Bien que ce soient là les seules pièces expressément attribuées à notre auteurs M. Jeanroy a cru pouvoir lui en attribuer quelques autres encore. S'appuyant sur le fait que, dans le manuscrit *V* qui contient les trois chansons sûrement authentiques, dans toute une série de onze chansons qui ne se trouvent, à une exception

---

[1] *Les chansons de Philippe de Beaumanoir*, dans la *Romania* XXVI, 1897, p. 517—18.

[2] Tel est aussi l'avis de M. A. Långfors qui, dans ses *Mélanges de poésie lyrique française. Cinquième article*, *Romania*, LVIII, p. 338, a trouvé nécessaire de revenir encore une fois à la question.

près, dans aucun autre manuscrit, ces trois chansons occupent la première, la troisième et la dernière place, le savant français admet que les autres aussi, sauf la dixième, R. 1538, dont nous reparlerons tout à l'heure, sont de lui. Il sera utile de nous occuper d'abord de l'une des chansons incontestablement authentiques, Raynaud n:o 554.

Girart de Saint-Omer

Cette chanson, le poète l'envoie à un ami appelé *Girart de Saint-Omer*. Ce nom évoque immédiatement la ville du Pas-de-Calais et ses châtelains, grands et puissants feudataires. Mais l'examen de la liste dressée par A. Giry [1] des châtelains de Saint-Omer ne révèle aucun Girart. Comme d'autre part on peut regarder comme certain que les autres membres de leurs familles n'ont pu se qualifier de Saint-Omer, ce qui aurait été contraire aux usages de l'époque, il paraît ainsi certain que l'ami de Philippe de Remi n'est pas à chercher dans ce milieu.

Or il y a dans le Beauvaisis, pays de notre poète, une localité nommée anciennement S a n c t u s O t h m a r u s ou S a n c t u s A u d o m a r u s et actuellement *Saint-Omer-en-Chaussée*,[2] au moyen âge emplacement d'un fief tenu par une famille seigneuriale. Dans la plus ancienne charte s'y rapportant,[3] qui date de 1136, G i r a r d u s de S a n c t o - O t h m a r o approuve le don fait à l'abbaye de Beaupré [4] par Hugo de Martincourt,[5] son vassal, d'un pré sis devant l'abbaye. Il reparaît ensuite dans un titre de 1143, figure, avec D r o c o, son oncle, dans un acte de 1150, et, avec *son fils*, dans un autre acte de la

---

[1] *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XXXV, 1874, p. 332—33.

[2] Saint-Omer-en-Chaussée, Oise, arr. Beauvais, cant. Marseille.

[3] Voir pour des chartes relatives à cette famille V. Leblond, *o. c.*, p. 122, 165, 406, 441, 470, 477, 492, 605, 680—83 et 751.

[4] Notre-Dame de Beaupré, abbaye cistercienne du diocèse de Beauvais, fondée en 1135, Oise, arr. Beauvais, cant. Marseille, comm. Achy.

[5] Martincourt, Oise, arr. Beauvais, cant. Songeons.

même année. En 1151 il est présent à l'acte de renonciation à la terre de Fourneuil [1] par Sawalon de Milly [2] et souscrit à la donation faite à l'église de Briostel [3] par Rainardus de Sancto Othmaro, sa femme, son fils Elinandus et la femme et la fille de celui-ci.[4] Nous retrouvons Girardus de Saint-Omer en 1155 et en 1162 souscrivant à des donations d'Étienne, vicomte d'Aumale, [5] en 1157 comme témoin d'un échange de terres entre Hugues de Breteuil [6] et l'abbaye de Beaupré, en 1159 il est présent à un acte en faveur de l'abbaye de Froidmont.[7] Un acte important de 1160 nous fait connaître la famille de Girart: Barthélemy, évêque de Beauvais, y fait notification d'un don fait par Odo de Lihus,[8] Girardus de Sancto Audomaro et son fils *Petrus*, Warinus Torellus,[9] *Adela*, la femme du dit Girardus, leur fils *Robertus* et leurs filles *Ada* et *Margarita*, de ce qu'ils possédaient apud Altum villare.[10] Adela, femme de Girart, était morte avant 1164, car dans l'acte suivant, datant de cette année-là, son nom est remplacé par un autre: Barthélemy, évêque de Beauvais, y fait connaître que Balduinus de Caisneel, [11] Alexandre de Breteuil

---

[1] Fourneuil, Oise, arr. Beauvais, cant. Nivellers, comm. Verdurel.

[2] Milly-sur-Thérain, Oise, arr. Beauvais, cant. Marseille.

[3] Il s'agit de Notre-Dame de Briostel, nom primitif de l'abbaye de Lannoy (Oise, arr. Beauvais, cant. Marseille, comm. Roy-Boissy).

[4] Nous dirons plus loin les raisons pour lesquelles nous voyons dans ce Rainardus un cousin germain de Girardus de Saint-Omer.

[5] Aumale, Seine-Inférieure, arr. Neufchâtel, ch.-l. cant.

[6] Breteuil, Oise, arr. Clermont, ch.-l. cant.

[7] Froidmont, Oise, arr. Beauvais, cant. Nivellers, comm. Bailleul-sur-Thérain.

[8] Lihus, Oise. arr. Beauvais, cant. Marseille.

[9] Ce Warinus Torellus reparaît comme le suzerain de Girardus de Saint-Omer pour une terre proche de Waismaisuns que celui-ci concède, en 1160, à l'abbaye de Beaupré.

[10] Altum villare, c.-à-d. Ovillers, Oise, arr. Beauvais, cant. Marseille, comm. Prévillers.

[11] Quesnel-lès-Saint-Just (Le), ou sur-Bulles, dit aussi Quesnel-sur-Saint-Remi, localité disparue, Oise, arr. Clermont, cant. Saint-Just-en-Chaussée, comm. Saint-Remy-en-l'Eau.

et Girard de Saint-Omer, sa femme *Widria* et leurs fils [1] Petrus et Robertus, c l e r i c u s, ainsi que leur fille Margarita ont donné en aumône ce qu'ils possédaient en dîme de l'église de Briostel. Cette Widria appartenait à la famille de Martincourt, comme il résulte d'un acte de 1170 où Girardus de Sancto Audomaro et Widria de Martincurte souscrivent à une donation faite par Robertus de Sarneio,[2] gendre de Radulfus de Gannes.[3] Girardus de Sancto Othmaro figure encore en un acte d'Odon de Ronquerolles,[4] de 1164, et, pour la dernière fois, comme témoin dans une charte de 1175 rendue par Philippe de Dreux, évêque de Beauvais, confirmant une donation de Gunfericus d'Oudeuil[5] à l'abbaye de Beaupré. Nous ne savons pas l'année de la mort de Girard de Saint-Omer que nous avons vu paraître dans des actes de 1136 à 1175. Au reste, tous les actes sur la famille de Girart nous font défaut jusqu'en 1200.[6] Dans cette année Petrus de Sancto Audomaro, fils de Girardus, donne à l'abbaye de Beaupré une terre qu'il possédait à Marseille (Oise). Il est mort en 1201, ce qui se voit par un acte de cette date, rendu sur son lit de mort (d e c e d e n s d o n a v i t), par

---

[1] Il ne faut pas se laisser tromper par l'expression »leurs fils» qui n'est qu'une façon de parler inexacte et fréquente: nous savons que la mère de Petrus, Robertus et Margarita était Adela et non pas Widria.

[2] Cernoy, Oise, arr. Clermont, cant. Saint-Just-en-Chaussée.

[3] Gannes, Oise, arr. Clermont, cant. Saint-Just-en-Chaussée. — En 1169 ce même Radulfus de Gannes donne ce qu'il possédait à Marseille (Oise, arr. Beauvais, ch.-l. cant.), du consentement de Girardus de Sancto Audomaro et son fils Petrus, ses suzerains.

[4] Ronquerolles, Oise, arr. et cant. Clermont, comm. Agnetz.

[5] Oudeuil, Oise, arr. Beauvais, cant. Marseille.

[6] A vrai dire, on possède un acte daté de 1179, mais il regarde seulement les descendants de Rainardus de Sancto Othmaro: il s'agit d'une donation pieuse faite par G a m e l i n u s et H e n r i c u s, tous deux fils d'Elinandus de Sancto Othmaro (qui était lui-même le fils de ce Rainardus), par G u i d o et R a d u l f u s, leurs frères, par leurs sœurs L e s c i a et R i c h i l d i s, ainsi que par B a l d u i n u s, D r o g o, A l a r d u s et J o a n n e s, »n e p o t e s e o r u m», c'est-à-dire les enfants de l'un ou de l'autre de ces fils et filles d'Elinandus.

lequel il fit don à l'abbaye de Beaupré de deux muids de blé, du consentement domini Petri de Milliaco,[1] de cujus feodo est. Son successeur fut un autre *Petrus de Sancto Audomaro* qui, en 1221, fut victime d'une mort violente. On ignore les circonstances de cet événement, mais nous savons le nom du coupable, qui s'accuse lui-même dans un acte conservé. Dans l'acte en question, Radulfus de Milliaco et Eustachius,[2] son fils, chevaliers, font savoir qu'ils donnent en aumône perpétuel à l'Hôpital des clercs pauvres de Beauvais un demi muid de blé à prendre au moulin d'Achy[3] dans le voisinage de Beaupré, pour le salut de l'âme Petri de Sancto Audomaro, militis, quem occidi (»que je tuai»). Vient ensuite une dernière charte, celle-là après un intervalle de pas moins de vingt-huit années. En 1249, Jehan de Moncheaus,[4] chevalier, autorise les chevaliers Huon de Foukencurt et *Robert de Saint-Omer* à faire échange avec l'abbé de Saint-Lucien[5] des rentes qu'il avait à Oudeuil-Saint-Martin. Ce Robert doit être le fils ou peut-être le petit-fils de Pierre II de Saint-Omer.

Ce sont là tous les renseignements que nous avons trouvés sur les membres de la famille de Saint-Omer. Nous avons cru utile d'en dresser les deux tables qui suivent. Nous y avons rangé *Droco*, l'oncle de Girard de Saint-Omer, comme souche de la branche représentée par Rainardus de Saint-Omer, étant donné que le nom de *Drogo* y revient plus tard.

---

[1] Milly-sur-Thérain, Oise, arr. Beauvais, cant. Marseille.

[2] Eustache de Milli apparaît comme le commissionnaire et confident de Gui de Châtillon, comte de Saint-Pol, dans un acte du 12 juin 1259, où le trésorier du Temple déclare avoir payé, pour le compte de Gui de Châtillon, à Eustache de Milli une somme de 1000 livres parisis (voir Jules Piquet, *Des banquiers au moyen âge. Les Templiers. Étude de leurs opérations financières*, Paris, 1939, p. 53).

[3] Achy, Oise, arr. Beauvais, cant. Marseille.

[4] Monceaux, Oise, arr. Beauvais, cant. Marseille, comm. Saint-Omer-en-Chaussée.

[5] Saint-Lucien, Oise, arr. et cant. Beauvais, comm. Notre-Dame-du-Thil.

Tables généalogiques de la maison de Saint-Omer (-en-Chaussée)

I

Girard de Saint-Omer (actes de 1136—1175)
ép. 1:o Adela; 2:o Widria de Martincourt

Pierre Ier de Saint-Omer, mort en 1201 — Robert (clericus) — Ada — Margarita

Pierre II de Saint-Omer, mort en 1221

Robert de Saint-Omer (acte de 1249), fils ou petit-fils du précédent

II

Droco, oncle de Girard de Saint-Omer (acte de 1150)

Rainardus de Sancto Othmaro (acte de 1151)
ép. NN

Elinandus de Sancto Othmaro (acte de 1151)
ép. NN

Gamelinus — Henricus — Guido — Radulfus — Lescia — Richildis

?

Balduinus — Drogo — Alardus — Joannes

Le Girard de Saint-Omer de la chanson appartenait avec une quasi certitude à cette même famille. Il a dû avoir à peu près le même âge que son ami Philippe de Remi et ce fait détermine sa place dans la généalogie. Philippe étant né en 1250, notre Girard pourrait être un fils de Robert de Saint-Omer, attesté en 1249. Ce qui parle en faveur de l'hypothèse que l'ami de Philippe de Remi était un membre de la famille de Saint-Omer-en-Chaussée, c'est que ce prénom de Girard y apparaît anciennement. Rien n'est plus naturel que de le voir reparaître dans une génération nouvelle: faire revenir, de temps en temps, à des intervalles plus ou moins longs, les noms des ancêtres, c'est, comme on sait, l'usage général dans les familles nobles du moyen âge.

Pierre de la Chapelle

La chanson R. 1538 occupe la dixième place dans la série de onze pièces lyriques signalée par M. A. Jeanroy. Elle se distingue des dix autres en ceci qu'elle n'est pas un *unicum* du manuscrit *V*, car elle se retrouve dans les manuscrits *C*, *O* et *R* (sigles de Schwan). Anonyme dans *O* et *R*, elle est attribuée dans le manuscrit *C* à *Perrin d'Angicourt*. On sait qu'en règle générale les attributions du rubricateur de *C* ont peu de valeur. Reste le manuscrit *V*. Dans la marge, à la hauteur où commence le texte de la chanson, se lit une note, du type de celles qu'on inscrivait en petits caractères pour guider le rubricateur: *Pierros de la ch.* . . Le reste a été coupé. Faut-il compléter, comme le proposait Schwan, *Lacheni*, ou plutôt *la Chapele*, comme le voulaient Paul Meyer et M. Jeanroy auxquels s'est rallié dernièrement M. Långfors?[1] C'est la seconde de ces conjectures qui est la plus probable, de même qu'il est probable que c'est là le nom de l'auteur de la chanson. Mais comment faut-il expliquer la présence de cette pièce dans une série dont toutes les pièces, à en croire M. Jeanroy, seraient de Philippe de Remi? Ce Pierre ne serait-il pas un contemporain et ami de Philippe? Cette hypothèse devient tout à fait plausible dès que l'on constate qu'il y a en fait dans le Beauvaisis, pays de Philippe, et dans le voisinage immédiat de ce Saint-Omer-en-Chaussée, petite patrie de Girart de Saint-Omer dont il vient d'être question, une localité dont le nom actuelle est La Chapelle-sous-Gerberoy[2] et qui autrefois était le siège d'une seigneurie appelée *Capella, la Chapelle*. Et il est non moins probable que le trouvère dont le nom est inscrit en marge du manuscrit *V* était précisément membre de cette famille.

On en trouve des représentants dès 1131 dans un acte de donation à l'abbaye de Saint-Quentin de Beauvais[3]: les donateurs

---

[1] *O. c.* plus haut, p. 339.

[2] La Chapelle-sous-Gerberoy, Oise, arr. Beauvais, cant. Songeons.

[3] Les actes sur lesquels nous nous appuyons ont été réunis par M. V. Leblond, *o. c.*, p. 172, 637 et 873.

sont *Gaufridus de Capella* et son fils, également appelé *Gaufridus*. Ils sont encore en vie tous les deux en 1146, époque où ils paraissent en un acte comme bienfaiteurs de l'abbaye de Lannoy.[1] En 1179 on voit un certain *Petrus de Capella, miles*, — peut-être fils du plus jeune des deux Gaufridus précédemment mentionnés, — témoin d'une donation faite à l'Hôtel-Dieu de Beauvais par Pierre, vidame de Gerberoy.[2] Dans un acte de 1226, *Hugo de Capella, miles*, — est-ce le fils de Petrus de Capella? — approuve une donation de trois minées de terre faite à l'abbaye de Beaupré par Theobaldus, filius quondam Wermundi de Torchi,[3] militis, son vassal. C'est probablement son fils, le *Johannes de Capella* qui, en 1238, confirme une vente de terre sise à Oudeuil[4] faite aux religieux de Beaupré. En la même année ce Johannes de Capella vend la dîme de la Chapelle à l'église de saint Pierre à Gerberoy, du consentement d'*Yvete* sa femme, de *Nicholaus* et *Petrus* ses frères et d'*Aelis* sa sœur. Cette vente est confirmée quelques années plus tard, en 1241, par Odo de Ronqueroles[5] dans un titre où figurent tous les personnages de l'acte de 1238 (excepté Aelis) et encore trois autres frères de Johannes, savoir *Droco*, *Aubertus* et *Reginaldus*. Enfin ce même Johannes fait savoir dans un acte daté du mois d'octobre 1241, qu'il a vendu, du consentement de sa femme Yvete et de ses frères et ses héritiers (fratrum et heredum meorum), au chapitre de Saint-Pierre de Beauvais, la part qu'il avait en la dîme de Wambez.[6] L'absence dans tous ces documents d'une mention d'enfants de Johannes et d'Yvete — signalons à ce propos spécialement la mention de ses »héritiers» dans l'acte cité en dernier lieu — fait supposer que leur mariage avait été sans enfants.

---

[1] Lannoy, Oise, arr. Beauvais, cant. Marseille, comm. Roy-Boissy (cf. ci-dessus, p. 53, note 3).

[2] Gerberoy, Oise, arr. Beauvais, cant. Songeons.

[3] Torcy, Oise, arr. Beauvais, cant. Songeons, comm. Fontenay-Torcy.

[4] Oudeuil, Oise, arr. Beauvais, cant. Marseille.

[5] Ronquerolles, Oise, arr. et cant. Clermont, comm. Agnetz.

[6] Wambez, Oise, arr. Beauvais, cant. Songeons.

Il est à présumer que *Drogo de Capella, armiger*, qui figure dans un acte de l'année 1266, est identique à Droco, le frère de Johannes mentionné ci-haut, mais nous ignorons la relation de parenté des membres de la famille de la Chapelle que nous connaissons déjà, avec le *Rogerus de Capella* qui, dans un acte de janvier 1262, est nommé parmi les fieffés de l'abbaye de Saint-Lucien.[1]

Voilà toutes les informations que nous avons pu réunir sur la famille de la Chapelle-sous-Gerberoy. Nous avons fait la connaissance de deux membres du nom de Pierre. Le second, celui qui est nommé dans des actes de 1238 et 1241, pourrait à la rigueur être identique au trouvère que nous cherchons, mais si nous avons raison de supposer que Pierrot de la Chapelle était contemporain et ami de jeunesse de Philippe de Remi, il faut nous le représenter comme un troisième Pierre, appartenant à la génération suivante, mais sur lequel les actes conservés de l'époque sont muets. Voici un essai de table généalogique de la famille de la Chapelle (-sous-Gerberoy):

Gaufridus de Capella (actes de 1131 et 1146)

Gaufridus de Capella (actes de 1131 et 1146)

?

Petrus de Capella, miles (acte de 1179)

?

Hugo de Capella, miles (acte de 1226)

?

Johannes de Capella (1238, 1241) ép. Yvete (1238, 1241)	Nicholaus (1238, 1241)	Petrus de Capella (1238, 1241)	Droco (1241)	Aubertus (1241)	Reginaldus (1238)	Aelis

? ?

Rogerus de Capella (acte de 1262)

[1] Saint-Lucien, Oise, arr. et cant. Beauvais, comm. Notre-Dame-du-Thil.

Revenons une dernière fois à la question d'attribution de la chanson R. 1538. Quand il s'agit, finalement, de se décider pour l'un ou l'autre des deux auteurs qui se disputent la pièce, selon les manuscrits *C* et *V*, nous sommes disposé, pour les raisons exposées plus haut, d'éliminer Perrin d'Angicourt et de regarder Pierrot de la Chapelle comme le véritable auteur. Quoique Perrin d'Angicourt soit lui aussi un compatriote de Philippe de Remi,[1] il semble exclu du fait que son activité poétique s'est déroulée vers 1245—1250,[2] époque où le célèbre jurisconsulte et poète beauvaisien était à peine né.

M. Jeanroy a cru pouvoir attribuer à Philippe de Beaumanoir dix chansons de la série de onze contenue dans le manuscrit *V*. M. Långfors (*o. c.*, p. 339) écrit à ce propos: »Si, dans la suite de onze chansons qui va du fol. 52 au fol. 58 v° b, il y a au moins une pièce qui n'est pas de Philippe de Remi, que faut-il penser des pièces anonymes de cette série?» — Il est permis de supposer qu'il s'agit plutôt d'une petite collection de pièces lyriques composées par divers auteurs groupés autour de Philippe de Beaumanoir. La constatation qu'aussi bien Girart de Saint-Omer que Pierrot de la Chapelle étaient, avec la plus grande probabilité, ses voisins et amis confère à cette supposition une grande vraisemblance.

Holger Petersen Dyggve

---

[1] Angicourt est une commune de l'Oise, arr. Clermont, cant. Liancourt.

[2] Voir A. Långfors, *Recueil général des jeux-partis français*, *Introduction*, p. xxxiii.

Philippe de Mézières sur les rives de la Baltique

Comme l'a déjà démontré M. Iorga dans son ouvrage intitulé *Philippe de Mézières, 1327—1405, et la croisade au XIV^e siècle* (Paris, 1896), Philippe n'était pas seulement écrivain et personnage public remarquable, mais aussi et avant tout voyageur, un de ces rares voyageurs occidentaux qui, au XIV^e siècle, avaient pénétré jusque dans les pays »barbares» de la Baltique et du Nord scandinave. M. Iorga nous a du reste signalé les passages du *Songe du vieil Pelerin*, l'ouvrage bien connu de Philippe, où ce »dernier grand croisé» nous a relaté ses impressions de voyage. Mais, chose étrange, aucun historien des pays baltes ne semble avoir eu connaissance de cette source primaire qui, comme on s'y attendait, contient de précieux détails ethnographiques et même linguistiques; les auteurs même qui se sont occupés de la publication des œuvres de Philippe, n'ont traité du *Songe* qu'en passant, de sorte que cet ouvrage est toujours inédit. Il en existe deux manuscrits à la Bibliothèque nationale dont nous avons copié quelques passages au mois de mai 1938.

Ces manuscrits (fonds français n° 22542, écrit en 1389, et n° 9200—1, écrit en 1465) sont extrêmement bien conservés et très lisibles, surtout le moins ancien qui n'est probablement qu'une copie soigneusement faite de l'autre. Il nous paraît que, même présentés sous une forme voilée de mysticisme médiéval, les récits de Philippe ont la valeur de dépositions d'un témoin oculaire, comme le suppose déjà M. Iorga. La vision du pèlerinage de la »reine Vérité» est du reste un moyen stylistique souvent employé par les contemporains de Philippe.

Dans ce qui suit nous reproduisons le texte du manuscrit n° 22542 qui, à part quelques détails d'ordre graphique, s'accorde avec le n° 9200—1. Ce dernier étant presque aussi lisible qu'un ouvrage imprimé du XV^e siècle, il nous était toujours possible de contrôler les passages moins clairs, d'ailleurs très rares, du manuscrit choisi comme base.

C'est le royaume de Lithuanie qui semble avoir le plus intéressé Philippe; tout au moins la description de ce pays occupe dans son livre plus de place que celles de la Prusse et de la Livonie ensemble.

Comment la riche precieuse Verité la royne et sa belle compaignie se trouverent es parties derraines de la tremontaine, c'est d'aquillon, ou royaume de Layto[1], *des conditions de cette gent, et d'un example qui avint, pour faire rire ceulx qui liront cestui songe.*

Les dames se partirent du royaume de Roussie alans devers la tremontaine et entrerent es derraines confines de Tartarie c'est assavoir ou royaume de Laito, unes gens sans lettres et sans clergie, mais assés combatans, tesmoigns les vaillans croissiez de Prusse. Les chambrieres des dames firent leur enqueste, et trouverent que ceste gent estoit ydolatre; et quant leur roy est mort, ses barons l'arment de plain arnois et le mettent sur ung cheval bien armé de ses armes, et entour lui ilz font une grant assemblee de sappins composee en maniere que on fait les mesengiers [2]; et par election les barrons prengnent le plus grant amy que le roy avoit, et lui presentent cest honneur, c'est assavoir qu'il doie tenir compaignie a son seigneur, qui tant l'ama, et estre ars avec lui et aler en paradis. Le dit amy se tient pour honnoré a tousjours mais de tenir compaignie a son seigneur, et de sa propre voulenté se mest dedens le mesengier de bois emprés le roy son seigneur mort, qui est assis sur ung cheval tout vif; et lors les barons a grant devotion et a grans oroisons et regretz boutent le feu ou dit messangier de bois et ardent leur seigneur roy et son bon amy, et les ames s'en vont tantost en paradis ordené a telz gens. — Et pour faire ung peu rire les lisans de cestui songe, je recorderay ce qu'il me fut recordé, et pour verité. Et n'a pas

---

[1] Évidemment tiré du moyen haut allemand *Lettow* 'Lithuanien', *Lettowen* 'Lithuanie'; latinisé *Letto*, *Lettones*.

[2] Cf. F. Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, V (Paris 1938), *s. v. mesangier* 'piège à mésange, cage de bois'.

trop long temps qu'il avint qu'il eust une bataille entre les seigneurs de Prusse et le roy de Laito, en laquelle entre les autres fut prins ung tres vaillant chevalier de la religion et perdist a la dite bataille ung oeil et fut prisonnier au roy; et en telle maniere se porta le chevalier de Prusse, que le roy le prist en trop grant amour et le tenoit pres de luy et luy faisoit de grans biens et honneurs et de tout en tout se fioit de luy non obstant qu'il fust chrestien. Advint que le dit roy de Laito morut et fut ordenee la sepulture royale comme dessus est dit. Les barons eurent leur conseil pour veoir qui auroit l'onneur d'accompagnier le roy, et fut entre eulx une grande altercation pour ce que chacun vouloit avancer son amy [1]; a la fin de leur question fut trouvé et de tous accordé que le chevalier de Prusse estoit celui qui devoit avoir l'onneur, pour ce que le roy l'avoit mieulx amé; et se penserent les barons qu'il auroit grant joye et lui vindrent presenter l'onneur avec beau parler en lui louant et approuvant ses vertus et l'amour que le roy lui avoit monstré. Quant le chevalier chrestien oyst ces nouvelles et qu'il convenoit qu'il fut ars tout vif avec le roy, s'il eust grant douleur au cuer, nul ne le doit demander. Touteffois il prinst cuer en lui en monstrant une grant lyesse pardehors et leur remercia de l'onneur qu'ilz lui offroient, disant qu'il n'estoit pas digne de tant d'onneur, combien qu'il eust esté loyal serviteur du roy. Pour abregier l'istoire, il fut conclus que le chevalier tiendroit compaignie au roy. Adonc il se recommanda a Dieu et a la sainte vraye croix, et quant il eust faicte son oroison il appella tous les barons et leur dit: »Seigneurs, vous savez bien, et je le say, les grands

---

[1] Le verbe *avancier, avancer* étant employé en moyen français dans deux sens, celui du français moderne et celui de 'devancer', la phrase devient, du point de vue linguistique, équivoque. Comme il s'agissait d'un grand honneur et que l'on ne pourrait admettre que les barons lithuaniens eussent eu l'intention de s'y dérober (car autrement la conduite du chevalier chrétien aurait certainement éveillé leurs soupçons), la traduction par 'devancer' nous parait ici la plus indiquée.

vertus, vaillances et perfections que le roy avoit; si me suis appensé et advisé que mon imperfection ne lui face doumaige a l'ame: vous veez que je n'ay que ung oeil, dont j'ay tres grant desplaisir. Et pour ce que je n'ay pas tous mes membres j'ay grant paour que je ne soye pas digne d'accompaignier ung si parfait seigneur; toutefois, se vous jugiés que [j'en suis digne], je suis tout prest, ne je ne pourroye avoir plus grant joye.» Les barons eurent leur conseil sur ce que le chevalier avoit proposé et fut determiné que le chevalier n'estoit pas digne d'avoir cest honneur pour ce qu'il n'avoit pas tous ses membres. Et prirent ung autre des amis du roy, et remercierent au chevalier crestien et le tindrent pour bon et loyal, et fut delivré de prison et retourna a sa saincte religion a grant honneur, et le roy de Laito et son amy furent ars en la maniere dessus dite. Bonne fut la perde de l'ueil du chevalier, car s'il en [eust] eu deux, il eust esté ars avec le roy. Ceste hystoire me fut contee pour vraye des anciens et vaillans chevaliers de la religion. Retournant a notre propos: les dames ne trouverent en Laito chose por laquelle elles deussent lever leur forge, car le signe de tau ne autre bien n'apparissoit es besans de la ditte region (*fol. 75*).

Même si l'histoire du chevalier chrétien et de sa ruse n'était qu'une anecdote internationale, ce qui n'est pas d'ailleurs vraisemblable, le récit de Philippe nous fournit de précieuses données sur les rites funéraires, encore si peu étudiés, des païens baltes.[1] Il n'y a aucune raison de le mettre en doute: nous savons que Kęstutis, mort en prison en 1382, était le dernier roi de Lithuanie incinéré selon l'usage de ses ancêtres. Cet honneur lui fut accordé par son neveu Iogaïla, qui y était probablement conduit par des remords; il avait en tout cas participé au complot contre son oncle et fut peut-être la cause

[1] Voir l'aperçu instructif que nous donne là-dessus M. Ed. Šturms dans son article rédigé en letton: *Chroniku un senrakstu ziņas par baltu tautu bēŗu parašām 13. un 14. g. s.* (*Tautas Vēsturei*, Rīgā, 1938, pages 84—110).

de sa mort. Néanmoins il est difficile d'identifier le roi dont Philippe nous décrit les funérailles; sans doute il ne s'agit pas de Gédiminas, *tombé* sur le champ de bataille de Véliuona en 1341, car le texte a *morut*, et non *fut tué*. Son successeur Algirdas mourut en 1377, c'est-à-dire une douzaine d'années *après* le voyage de Philippe [1], de sorte que le récit ne peut se rapporter qu'à un prédécesseur de Gédiminas, probablement à son frère aîné Vytenis, qui aurait péri par la foudre en 1316. Ceci s'accorderait avec l'expression »et n'a pas trop long temps», de même qu'avec la qualification des Prussiens comme »assés nouvellement conquesté a la foy» [2], l'occupation définitive et la christianisation de la Prusse par les chevaliers de l'ordre teutonique n'ayant été achevées que vers 1300.

L'usage de n'immoler que des victimes intactes, ayant conservé tous leurs membres, nous est attesté justement pour les tribus païennes de la Baltique. C'est ainsi qu'au XI[e] siècle Adam de Brême nous décrit les habitants de l'*insula Aestland:*

nam et ipsi Deum christianorum prorsus ignorant, dracones adorant cum volucribus, quibus etiam litant vivos homines, quos a mercatoribus emunt, diligenter omnino probatos, ne maculam in corpore habeant, pro qua refutari dicuntur a draconibus (*Gesta Hammenburgensis Ecclesiae Pontificum*, cap. 224).

On ne saurait guère dire s'il s'agit ici des Prussiens ou des Estoniens, car le nom de peuple *Aestii*, *Esti* n'a reçu sa signification moderne qu'au XII[e] siècle.[3]

La recherche du signe de tau (la lettre grecque *T*) revient sans cesse dans le *Songe* sans avoir le moindre rapport avec les pays baltiques. Par contre, il faut attacher une grande importance au témoignage concernant l'existence de monnaies

[1] Ce voyage eut lieu en octobre et novembre 1364; cf. E. Golenistcheff-Koutouzoff, *Étude sur »Le livre de la vertu du sacrement de mariage et reconfort des dames mariées» de Philippe de Mézières* (Belgrade, 1937), p. 33, note 59.

[2] Voir tome XL, page 73, de la présente revue.

[3] Voir là-dessus mon article dans l'ouvrage *Baltische Lande*, I (Leipzig, 1939), p. 53.

(*besans*) en Lithuanie; il a d'autant plus de valeur que Philippe semble avoir eu une prédilection spéciale pour la numismatique. — Il nous est impossible d'expliquer ce que Philippe entend par la »forge des dames»; aurait-elle quelque rapport avec les monnaies ou n'est-ce qu'un attribut du mysticisme médiéval?

De la Lithuanie, la »reine Vérité» passe en Prusse, où elle se sent très bien, car le pays est christianisé et administré par les »chevaliers de la religion»; les indigènes du pays, les *prussenaires*, comme les appelle Philippe en employant la forme allemande du moyen âge *prûzzenaere* 'Prussien', sont »nouvellement venus à la foy».[1] Parmi les villes ne sont mentionnées que Thorn et Königsberg:

La meilleure cité de Prusse appellee Thoron ... Et toutes les fois qu'il fait besoing aler en ost contre le roy de Laito et passer la glace de l'estang de Quenisberch qui a en travers .vij. lieues de large d'Alemaigne ... (*fol. 79*). — L' »estang» est sans aucun doute le Golfe de Courlande (Kurisches Haff), lequel, en effet, est large d'environ 45 kilomètres, c'est-à-dire presque 6 1/2 lieues allemandes.

La Livonie n'est traitée qu'en passant: La riche precieuse Verité la royne se partist de Prusse a toute sa belle compaignie, et passa parmy Yffelant [ms. n° 9200—1: Yfelant]. Et du maistre d'Iffelant, qui est de la saincte religion dessus dicte, fut bien receu et honnoree (*fol. 84*). — *Iffelant*, *Yfelant* sont des formes corrompues de l'allemand *Livland*, courantes chez les écrivains allemands non livoniens, de même que la forme *Nieflant*, qui se rencontre même dans la chanson de Gudrun. Un produit de contamination entre ces deux formes est *Inflanty*, le nom polonais de la Livonie.

La courte mention de la Livonie achève le passage qui nous intéresse. Ensuite, la »reine Vérité» se met en route

---

[1] Le passage concernant les monnaies prussiennes, les *arelats*, ayant déjà été publié dans le tome XL, p. 72 sqq., de cette revue, je ne juge pas nécessaire de le répéter ici in extenso.

pour la Norvège, en traversant l'île de Gotland et la Suède. Philippe nous donne ici une description détaillée de la pêche du hareng et de la prise des baleines pratiquées par les Norvégiens. Faute de connaissances spéciales nous ne pourrions donner une analyse technique de ces passages, ni même indiquer s'ils contiennent des données nouvelles sur l'histoire des pratiques en question. Nous laissons ce soin aux spécialistes.

V. Kiparsky

Besprechungen

Sämtliche Lieder des Trobadors **Giraut de Bornelh** herausgegeben von **Adolf Kolsen**, Band II: *Vida, Kommentar und Glossar.* Halle, Niemeyer, 1935. VIII + 292 S.

In der Festschrift zu Toblers 70. Geburtstag im Jahre 1905 veröffentlichte Kolsen die beiden Kreuzlieder des Giraut de Bornelh und kündigte auf dem Umschlag des Sonderdrucks das Erscheinen einer dreibändigen Ausgabe des Dichters an. Der erste Band mit den Liedtexten, Varianten und genauen Übersetzungen lag 1910 vollendet vor. Der Krieg und alles, was nach ihm kam, verhinderte die Fortsetzung des Unternehmens. Nach drei Dezennien ist es dem Herausgeber im Jahre des 100. Geburtstages Toblers vergönnt worden, sein Werk unter Dach und Fach zu bringen. Den Zeiten entsprechend hat er sich freilich mit einem Notbau begnügen müssen.

Der nun erschienene zweite Band enthält die provenzalischen Lebensnachrichten, den Kommentar, das Glossar nebst Eigennamenverzeichnis und eine Reihe wertvoller Register: zwei Reimregister, ein Verzeichnis der im Kommentar behandelten grammatischen, lexikalischen und metrischen Erscheinungen, ein Sachregister und endlich ein chronologisches Verzeichnis der Lieder, soweit sie sich, sei es annähernd, sei es genau, datieren lassen. Diese Register deuten an, was der dritte Band hätte bringen sollen und unter günstigeren Verhältnissen auch sicher gebracht hätte: eine Schilderung des Lebens des Dichters, eine Darstellung seiner Gedankenwelt, die bei diesem stark theoretisch und grüblerisch veranlagten

Dichter von besonderer Bedeutung gewesen wäre und von der der Verfasser im Jahre 1917 einen leider nicht in extenso veröffentlichten Ausschnitt geboten hat,[1] endlich eine Untersuchung über die dichterische, metrische und sprachliche Eigenart Girauts.[2] Doch dürfen wir zufrieden sein, dass die

---

[1] *Der Trobador Giraut de Bornelh als poeta rectitudinis*, Vortrag in der Berliner »Gesellschaft für das Studium der neueren Sprachen»; knappe Inhaltsangabe *Archiv* 137, 79—80.

[2] Hier ist man demgemäss neben Diez angewiesen auf neuere Erscheinungen wie Anglade, *Les Troubadours*, Paris 1908, S. 129 ff., Olschki, *Die romanischen Literaturen des Mittelalters*, Wildpark 1929, S. 197, vor allem aber auf Jeanroy, der in seiner *Poésie lyrique des Troubadours*, Paris 1934, soweit ich sehe, an folgenden Stellen von Giraut handelt: I, 191 ff., 207, 220, 312; II, 51—58, 288, 290, 296, 309. Über die kirchlich-lateinischen Elemente bei Giraut spricht Scheludko, *Arch. rom.* XV, 198—9, und Walter F. Pattison verfolgt in einem Artikel der *Publ. Mod. Lang. Ass.* 50, 14—24 (*The Troubadours of Peire d'Alvernhe's Salire in Spain*), insbesondere S. 18 ff. Girauts Spanienaufenthalt. Er bringt diesen in Verbindung mit der Zusammenkunft der von Peire verspotteten Dichter in Le Puy und diese wieder mit der Spanienfahrt Eleonores, der Tochter Heinrichs II. und Eleonores von Aquitanien, zur Hochzeit mit Alfons VIII. von Kastilien. Pattison macht besonders den Handschuhzyklus zur Grundlage seiner den Giraut betreffenden Untersuchungen, in die er folgende Lieder unseres Dichters einbezieht: Kolsen N:o 16, 26, 27, 28, 48, 49, 51, 58, 59. Der Artikel bildet die Ergänzung zu einem kurz vorher in *Mod. Phil.* 31, 19—34 erschienenen Aufsatz desselben Verfassers: *The background of Peire d'Alvernhe's »Chantarai d'aquest trobadors»*. Beide Veröffentlichungen bilden die Zusammenfassung einer Dissertation der Universität Harvard *The Wedding of Alfonso VIII. of Castile in its Relation to Provençal Literature* und sind trotz mancher Bedenken, die man erheben kann, sehr beachtenswert. Im Jahre 1937 veröffentlichte Scheludko in dieser Zeitschrift Bd. 38 einen Artikel *Über die religiöse Lyrik der Troubadours*, in dem er sich auch ziemlich eingehend mit Giraut beschäftigt (besonders S. 236—48), und im gleichen Jahre erschien in den *Mélanges Ginneken* ein Aufsatz von Salverda de Grave, *Giraut de Borneil et la poésie obscure*, der Vorläufer einer eingehenden, auch für das Verständnis der Texte äusserst wichtigen Abhandlung desselben Verfassers *Observations sur l'art lyrique de Giraut de Borneil* (Mededeel. der Kon. Nederl. Ak. van Wetensch., Afd. Letterkunde, Nieuwe Reeks, Deel 1, N:o 1, Amsterdam 1938). Schon vorher hatte Hoepffner (*Rom.* 53, 204—25) einige Ereignisse aus Girauts Leben aufzuklären versucht. Seine Ergebnisse deckten sich vielfach mit Ausführungen, die ich in dieser Zeitschrift (38, 1 ff.) gleichzeitig über Girauts Leben machen durfte: *Bemerkungen zur provenz. Sprache und Literatur.* Mein 1938 erschienenes Heft *Zum Text der Lieder des Giraut de Bornelh* (Bibl. dell' Arch. Rom. I, 26) ist fast ausschliesslich textkritischer Natur. Dagegen

Ausgabe wenigstens insofern einen Abschluss erreicht hat, als nunmehr alles, was ein Herausgeber leisten kann, zum Verständnis der Texte getan worden ist.

Und das war nicht wenig. Handelt es sich doch bei Giraut um einen Dichter, dessen Ausdrucksweise dem Verständnis immer wieder höchste Schwierigkeiten entgegenstellt, und um eine Ausgabe, die, wenn man von der unkritischen und reinen Textausgabe des Guiraut Riquier durch Pfaff (Mahn, *Werke* IV) absieht, die Höchstzahl von Liedern in sich vereinigt, die bisher eine Trobadoredition aufzuweisen hatte. Es sind nicht weniger als 77 Stücke, von denen 41 in zehn und mehr Handschriften (bis zu 17!) überliefert sind.

Allerdings hätte der Herausgeber von dieser Zahl einige Abstriche machen sollen. Nur zögernd gibt er (S. VIII und S. 70 des vorliegenden Bandes) N:o 34 (Gr. 242, 35) als einziges dieser 77 Lieder preis. Für drei der mir ausserdem zweifelhaft erscheinenden Lieder — in Wirklichkeit sind es noch mehr[1] — möchte ich hier versuchen, meine Bedenken zu begründen.

Zunächst N:o 64 (Gr. 242, 23). Das Lied ist in ms. *J* anonym überliefert, wird in *RR*[2] dem Giraut de Calanson zugeschrieben, und nur *N*[2], das aber lediglich den Anfang des Liedes bietet, und *M* verzeichnen es als von Giraut de Bornelh herrührend. Zwar ist *M* im allgemeinen zuverlässig in seinen Angaben betr. Girauts Autorschaft, aber doch nicht ohne Fehler: so schreibt es bei rund 30 richtigen Attributionen Gr. 242, 3 dem Guillem de Saint Leidier zu und nimmt anderseits Gr. 213, 1 a (Guillem de Cabestanh) für Giraut in Anspruch. Die Möglichkeit einer falschen Attribution ist also auch bei ms. *M* gegeben. Besonders schwerwiegend ist nun, dass ms. *J* sonst nicht ein einziges Lied Girauts überliefert hat. So darf man wohl sagen, dass die Verfasserschaft Girauts zum mindesten ausserordentlich zweifelhaft ist. Wenn Kolsen (S. 115) für die Echtheit eintritt mit dem Bemerken, dass der Inhalt des Gedichts der Denkweise Girauts entspreche, so

---

hat sich Piccolo (*Arte e Poesie dei Trovatori*, Napoli 1938) wiederholt mit Girauts dichterischer Persönlichkeit befasst (S. 96—99, S. 98, S. 140—151). Von den Besprechungen des 2. Bandes der Kolsenschen Ausgabe nenne ich hier nur als besonders wertvoll die von Jeanroy im *Journ. des Savants* 1937, S. 193—202.

[1] So z. B. Gr. 242, 75 (Kolsen N:o 63), dessen Echtheit mir wegen einiger Flexionsfehler verdächtig erscheint (vgl. meine oben erwähnte Abhandlung *Zum Text der Lieder des Giraut de Bornelh* S. 87—90).

kann gerade die Ähnlichkeit des Inhalts zu einer falschen Attribution verleitet haben.

Noch ungünstiger für Girauts Autorschaft stehen m. E. die Dinge bei Gr. 242, 77 (Kolsen N:o 67). Es steht nur in ms. *P.* Jeanroy, *Poés. lyr. des troub.* II, 57 Anm. 2 spricht das Lied dem Giraut ab, gibt aber leider keine Gründe für seine Meinung an. Kolsen verteidigt (S. 119, s. a. S. VIII) die Echtheit des Liedes mit Berufung auf Maus, *Peire Cardenals Strophenbau* S. 46—50 und Vossler, *Peire Cardenal*, München 1916, S. 13 und 92. Letzterer hat die Richtigkeit der Attribution offenbar gar nicht nachgeprüft, da sie für seine Zwecke belanglos war, und nimmt, wohl auf Maus (S. 47) fussend, an, dass Peire Cardenal mit seinem Liede 29 Giraut metrisch und stilistisch nachgeahmt habe. Dass Beziehungen zwischen den beiden Liedern bestehen, ist unzweifelhaft. Beide haben gleichen Strophenbau und gleiche Reimendungen. Für Maus, der Gr. 242, 77 ohne nähere Begründung, lediglich mit dem Hinweis auf den Inhalt von Strophe V, in die Jahre 1187—89 setzt, muss aus diesem chronologischen Grunde Girauts Gedicht das Vorbild für Peire Cardenal gewesen sein. Diese Datierung, die Kolsen im wesentlichen annimmt, findet aber in dem Texte des Liedes keinerlei Stütze. Es heisst in Str. V (v. 33 ff):

Tals quer d'emperi corona
que nostra fe mal defen,
e·l pap' entre tertz' e nona
s'endorm aissi planamen
qu'encontra sarrazina gen
no vei baro que s'opona . . .

Nach Kolsen (Anm. S. 119) beziehen sich v. 33—34 auf Kaiser Friedrich I., und zwar auf die Zeit vor seinem Entschluss, das Kreuz zu nehmen. Es ist doch aber völlig undenkbar, dass ein Trobador von dem im Zenith seiner Regierungslaufbahn und seines Ruhmes stehenden Kaiser sagen konnte, er verlange, strebe nach einer Kaiserkrone.[1] Und nicht die geringste Andeutung findet sich in den oben zitierten Versen dafür, dass das Gedicht, wie Kolsen meint, zu der Eroberung Jerusalems durch Sultan Saladin in Beziehung steht. Wenn wir es nicht auch an der uns hier beschäftigenden Stelle mit einer allgemeinen, zeitlosen Moralisierung zu tun haben, auf die

[1] Merkwürdigerweise sieht auch Hoepffner, der das Lied aus stilistischen Gründen Giraut abspricht, die Unmöglichkeit der Beziehung auf Friedrich I. nicht (*Rom.* 63, 217).

das ganze Lied abgestimmt ist, sondern die Verse auf bestimmte Ereignisse gedeutet werden müssen, so kommt doch nur einer jener Kämpfe um die deutsche Kaiserkrone in Betracht, die sich im 13. Jh. abspielten. Doch wird sich bei der etwas vagen Äusserung des Dichters eine engere Beziehung zu irgendeinem geschichtlichen Vorgang mit Sicherheit kaum herstellen lassen.

Auch die Betrachtung der metrischen Verhältnisse führt zu einem anderen Ergebnis, als Maus es aufstellte. Dieser erwähnt zwar im Zusammenhang mit den beiden obigen Gedichten auch Peirol 19, geht aber auf die Beziehungen dieses Liedes zu den beiden anderen nicht näher ein, sondern sagt nur, dass ihm eine direkte Beziehung zwischen Giraut de Bornelh und Peirol unwahrscheinlich sei. Maus hat gewiss recht, aber in anderem Sinn, als er dachte. Denn wenn, wie er annimmt, Gr. 242, 77 von Giraut ist, so müsste gerade eine Beziehung zwischen diesem Liede und Peirol 19 angenommen werden. Ist doch letzteres eine Kanzone, und nach den Gepflogenheiten der Trobadorpoesie ist die Kanzone das Vorbild gleichartig gebauter Gedichte. Nun sind aber Giraut 77 und Peire Cardenal 29 durchgereimt, während Peirol 19 *coblas doblas* hat. Aber gerade das erste Strophenpaar des Peirolschen Gedichtes zeigt diejenigen Reime, auf denen die beiden anderen Gedichte aufgebaut sind. Es ist also kein Zweifel, dass diese in ihrer Form von Peirol abhängen.[1] Da aber Peirol etwa eine Generation später wirkte als Giraut, so kann dieser nicht jenen nachgeahmt haben, und insofern hat Maus recht. Da nun aber, wie wir sahen, Gr. 242, 77 (ebenso wie Peire Cardenal 29) in engen metrischen Beziehungen zu Peirol 19 steht, so kann dessen Verfasser Giraut nicht sein. So verweist auch die Betrachtung der Form Gr. 242, 77 in eine spätere Zeit. Das metrische Verhältnis der drei gleichgebauten Gedichte zueinander scheint mir folgendes zu sein: Peirol erfand die Form für seine Kanzone Gr. 366, 19; Peire Cardenal entlehnte sie für sein Sirventes Gr. 335, 29, das Vossler (a. a. O. S. 90) in das Ende des Jahres 1209 verlegt, und stellte entgegen den *coblas doblas* seines Vorbildes das eigene Gedicht auf die in allen Strophen gleichen Reime, und nachdem diese Form durch die Kanzone Peirols und das Sirventes des bekannten Sittenpredigers Peire Cardenal eine gewisse Verbreitung gefunden

[1] Die von Maus S. 46—47 im Zusammenhang mit unseren drei Liedern noch genannten Gedichte können hier, da sie andere Reime aufweisen, unberücksichtigt bleiben.

hatte, dichtete in späterer Zeit ein uns heute Unbekannter das moralische Sirventes Gr. 242, 77, das uns ms. *P* fälschlich unter Girauts Namen überliefert hat.

Diese Handschrift verdient überhaupt mit ihren Attributionen unser grösstes Misstrauen. Sie bringt 15 Gedichte unter Girauts Namen. Von diesen scheiden von vornherein diejenigen acht Lieder aus, die schon Bartsch im *Grundriss* unter anderen Dichtern verzeichnet hat. Es sind dies: Gr. 9, 3; 10, 8; 70, 10; 124, 17; 155, 10 und 11; 344, 33 und 36. Ferner hat Kolsen als nicht von Giraut herrührend, aber ihm vom ms. *P* und auch von Bartsch zugeschrieben, folgende drei Gedichte aus seiner Ausgabe ausgeschlossen: Gr. 242, 38, 50 und 52 und nachträglich noch (Bd II, S. VII) als viertes Gr. 242, 35 (Kolsen N:o 34). So bleiben denn, wenn man zunächst von Gr. 242, 77 absieht, von den 15 Attributionen des ms. *P* im ganzen zwei (Gr. 242, 31 und 80) als richtig bestehen. Bedenkt man nun noch, dass dieselbe Handschrift das sicher echte Gedicht Gr. 242, 55 dem Blacasset zuschreibt, so erhält man ein Bild von der Zuverlässigkeit der Verfasserangaben des ms. *P*, und man wird kein Bedenken tragen, auch trotz der Attribution dieser Handschrift, gegen welche metrische und inhaltliche Gründe sprechen, ja vielleicht auch ein wenig wegen dieser Attribution, das hier behandelte Lied (Gr. 242, 77) unserem Dichter abzusprechen.

Das dritte der zu beanstandenden Lieder ist Gr. 242, 52 a (Kolsen N:o 69). Man kann De Lollis und Tobler nur zustimmen, wenn sie dieses inhaltlich wertlose und stilistisch recht klägliche Erzeugnis dem Giraut absprechen, dem es ja nur eine einzige, in Attributionen wenig zuverlässige Handschrift (S^g) zuschreibt.[1] Auch metrisch bietet das Gedicht mehr Angriffspunkte, als Kolsen, *Guiraut von Bornelh*, Berlin 1894, S. 64 wahr haben will. Es fällt nämlich insofern aus dem Rahmen der übrigen Gedichte Girauts, als sich unter den 52 Zehnsilbern, aus denen das Gedicht besteht, einige schlecht gebaute Verse befinden. Zwar kann man die mit lyrischer Zäsur (v. 4, 7, 14, 18, 24, 30) zu ihnen nicht rechnen; aber Kolsen selbst nennt in seiner Erstausgabe (a. a. O. S. 68) die Verse 5, 6, 9, 10 und 12 als zäsurlos, d. h. als solche, die sich den Regeln eines ebenmässigen Zehnsilbers entziehen. Zwar könnte man, wenn man lyrische geteilte Zehnsilber mit dem Bau 6+4 anerkennen

[1] Tobler dehnt seine Zweifel nicht mit Unrecht auch auf die beiden anderen nur in S^g überlieferten und von Kolsen zuerst 1894 veröffentlichten Lieder N:o 13 und 37 aus.

will, noch 5 und 9 aussondern, und auch v. 10 ist nur in der Form, die Kolsen ihm gibt, als unregelmässig zu bezeichnen.[1] Aber es bleiben doch noch immer v. 6 und v. 12, die jeglicher Einspannung in den üblichen metrischen Rahmen spotten.

Kolsen versucht, auch dieses Lied für Giraut mit dem Argument zu retten, dass es in der Denkweise dieses Dichters verfasst sei (S. 121), und es ist hierauf nur zu erwidern, was schon oben zu dem ersten der drei Lieder gesagt worden ist: dass nämlich gerade die Ähnlichkeit der Denk- und Ausdrucksweise zur falschen Attribution geführt haben kann. Im übrigen betreffen die Übereinstimmungen, die Kolsen zwischen v. 9—10, 11—12, 22—24, 45—46 und Stellen echter Lieder Girauts findet, Gedankengänge, die zum allgemeinen Rüstzeug der Moralisten unter den Trobadors gehörten. Vielleicht ist das Lied auch deshalb unter die Gedichte Girauts geraten, weil in v. 42—43, genau wie in dem echten Liede Gr. 242, 60 (Kolsen N:o 12) V, 1—2, das ms. S^g ebenfalls überliefert, das Lamm und der Bär als Symbole der Schwäche und Stärke verwendet werden, und die Redensart »keinen Handschuh wert sein», die in v. 50 erscheint, mag das Ihrige dazu beigetragen haben, das Gedicht Giraut aufzubürden, da sich ja das Erlebnis mit dem verlorenen Handschuh durch eine Reihe Girautscher Lieder zieht. Diese Übereinstimmung zwischen unserem Gedicht und dem Handschuhzyklus beruht zwar nur auf dem Worte *gan*. Aber man darf solche Äusserlichkeit nicht unterschätzen, hat doch Stroński (*Folquet de Marseille* S. XIII) glaubhaft gemacht, dass ms. *C* Gr. 80, 27 nur deshalb dem Bertran de Born zugeschrieben hat, weil in der letzten Strophe des Gedichts das Wort *rassa* als Appellativum vorkommt und Bertran de Born dieses zu einem seiner bekannten *senhals* (für Gottfried, dritten Sohn Heinrichs II.) benutzt hat.

Mit den Attributionsfragen in gewissem Zusammenhang steht die weitere Frage, ob Lieder in Gesprächsform nur Giraut

[1] Der Vers lautet in der Handschrift:

En vilanatge esç en perdizo.

Ist der Vers in dieser Form ursprünglich, was durchaus der Fall sein kann, so ist er mit seiner Zäsur nach der (unbetonten) fünften Silbe regelwidrig. Erkennt man den Hiat hinter *vilanatge* nicht an, so hat der Vers eine richtige Zäsur, aber eine Silbe zu wenig. Kolsen liest *vilanatges*, beseitigt damit den Hiat und stellt zugleich die nötige Silbenzahl her. Aber die Zäsur bleibt fehlerhaft. Man könnte *vilanatg'* lesen und die fehlende Silbe im zweiten Versteil ergänzen, etwa durch *gran* vor *perdizo*. Dann wäre alles in Ordnung: Hiat, Silbenzahl, Zäsur.

oder daneben noch jeweils einen anderen Dichter zum Verfasser haben. Hier handelt es sich zunächst um das bekannte Gespräch des Dichters mit der Zofe Alamanda Gr. 242, 69 (Kolsen N:o 57). Die Gründe, die Appel im *Archiv* 97, 186—7 dafür anführte, dass dieses Gespräch ein fingiertes ist, haben m. E. auch heute noch Gültigkeit, und auch Jeanroy, *Poés. lyr. des troub.* I, 312 ist, ohne Angabe von Gründen und ohne Appel zu erwähnen, derselben Meinung. Eines der Beweisstücke Appels ist, dass, wäre das Gespräch echt, in ihm, entgegen dem Liebeskodex, das Inkognito der Dame nicht gewahrt sei. Zwar versucht Kolsen (S. 102—3), dies Argument mit dem Hinweis auf N:o 56 (Gr. 242, 44) zu entkräften, wo in v. 71 sogar der Name der Geliebten (*Escharonha*) genannt sei. Aber bei diesem Liede handelt es sich um eine Pastorela, deren Gespräch zweifellos fingiert ist, bei dem Namen also um einen reinen Phantasienamen. Die Parallele, die Kolsen zur Stützung seiner Meinung zieht, beweist also gerade das Gegenteil: dass nämlich auch das Gespräch mit der Zofe unwirklich ist. Es dürfte auch, selbst bei der in jener Zeit häufigen formalen Gewandtheit, schwer gefallen sein, eine Zofe zu finden, die imstande gewesen wäre, so geschickt einem erfahrenen Dichtersmann, wie Giraut es war, die Spitze zu bieten. Die Annahme gar (Kolsen S. 104), dass hinter v. 56 eine Pause zu denken sei, während der die Zofe mit der Dame Rücksprache nehme, ist mit einer echten Tenzone schwer vereinbar. Das Gedicht ist eben keine Tenzone, sondern ein echtes Liebeslied, dem der Dichter diese originelle, schalkhafte Einkleidung gegeben hat. Es galt gewiss auch den Zeitgenossen als Kanzone, da Bertran de Born sich das Gedicht sonst wohl kaum für sein Lied Gr. 80, 6 als musikalisch-metrisches Vorbild gewählt hätte.[1]

Noch in einem zweiten Liede will Kolsen seinem Dichter einen Partner von Fleisch und Blut an die Seite geben, in N:o 2 (Gr. 242, 3). Doch die Ausführungen, mit denen Kolsen dartun will, dass es sich in diesem Liede um ein wirkliches, und zwar mit Raïmbaut d'Aurenca geführtes Gespräch handele (S. 16—17), scheinen mir wenig überzeugend. Giraut liebt es, ganze Lieder (z. B. N:o 5) oder einzelne Strophen (z. B. N:o 7 IV oder N:o 33 V u.a.) in Gespräche mit sich selbst oder mit

[1] Über diese Nachahmung s. zuletzt Appel in den *Nachrichten der Ges. d. Wissensch. zu Göttingen*, Philol.-histor. Klasse 1929, S. 247—48.

fingierten Interlokutoren aufzulösen,[1] und wenn er in unserem Liede dreimal die Anrede *senher* und in der Erwiderung zweimal die Anrede *amic* gebraucht, so geschieht dies nur, um die Echtheit des Gesprächs glaubhafter zu machen. Dass nun gar Peire Rogier, den Kolsen als Parallele heranzieht, seiner in vier Strophen regelrechten Kanzone Gr. 356, 4 (Appel N:o 6), deren letzte beide Strophen sich ebenfalls in ein in kleine Sätzchen zerschlagenes Zwiegespräch auflösen, mit diesen beiden Strophen ein echtes, und zwar wiederum mit Raïmbaut d'Aurenca geführtes Wechselgespräch angehängt haben sollte, ist ganz undenkbar. Denn Peire huldigt demselben stilistischen Grundsatz wie Giraut; auch er kleidet gern, wie Kolsen selbst feststellt, seine Gedanken und Gefühle in die Form solcher Selbstgespräche, und so zeigt etwa Gr. 356, 6 (Appel N:o 4) die so gestalteten Strophen im Innern des Liedes (ähnlich Gr. 356, 6 = Appel N:o 3). Deshalb hat m. E. Appel (*Peire Rogier* S. 16) ohne Zweifel recht, wenn er auch in dem uns hier beschäftigenden Girautschen Liede den Gegenspieler als fingiert ansieht, und es ist durchaus zu billigen, wenn die Anthologie von Audiau-Lavaud es unter die Kanzonen stellt. Auch Kolsen ist ja früher ebenso verfahren: seine Ausgabe bringt das Gedicht unter den Minneliedern, nicht unter den Tenzonen.

* * *

Im Vorstehenden ist schon manches berührt worden, was Kolsen im Kommentar erörtert. Neben dem Glossar bildet er den Hauptteil des Bandes. In ihm hatte Kolsen Gelegenheit, sich mit den Besprechungen auseinanderzusetzen, die zwischen der Veröffentlichung der Liedtexte des ersten Bandes und dem Erscheinen des zweiten Bandes über jene herausgekommen waren. Kolsen tut dies meist in der Weise, dass er die Meinungen seiner Kritiker vorführt, sich aber nicht immer eindeutig für oder wider die Vorschläge der anderen entscheidet. Gern hätte man auch hier und da bei besonders schwierigen Stellen eine Darlegung des gedanklichen Zusammenhangs gehabt, da hierzu auch die sorgfältigsten Übersetzungen demjenigen, der mit Girauts Anschauungs- und Denkweise weniger vertraut ist als der Herausgeber, nicht immer ausreichende Führer sind. Im übrigen enthält der

[1] Vgl. jetzt auch Salverda de Grave, *Observations sur l'art lyrique de Giraut de Borneil* S. 32 ff.

Kommentar eine Fülle von Einzelerklärungen, von sprachlichen und literarischen Hinweisen, die, wie mir scheint, in den oben genannten Registern nicht einmal vollständig erfasst sind und wohl auch nicht erfasst werden können. Ein paar Bemerkungen zum Kommentar erlaube ich mir vorzutragen. Sie sind nach Liednummer und Verszahl geordnet.

1, 36. Zu *paren* »Vater» bringt K. einen Beleg aus Folquet de Marseilla bei. Das Wort steht in dieser Bedeutung schon in der »Fides» (v. 548). Der Herausgeber, Hoepffner, verweist auf die Verwendung von afz. *parent* in gleichem Sinne, meint aber, der Fidesdichter habe des Reimes wegen *paren* für *paire* eingesetzt. Die beiden neuen Beispiele zeigen, dass dies nicht der Fall ist.

3, 46. Wenn mir auch die Beziehung, in die sich der Dichter zu den Mönchen von Cadonh (Cadoin) setzt, ganz unklar ist, so trifft es doch nicht zu, wenn K. auf Grund einer Stelle des Bertran de Born lo filh (Gr. 81, 1; VI, 7—8) von ihnen behauptet, sie seien nicht besonders gottesfürchtig gewesen. Denn wenn Bertran zu seiner Dame sagt: *Et etz plus leials ves joven No son a Dieu cilh de Cadonh*, so will er doch die Treue der Dame gegenüber *joven* noch höher stellen als die Treue der Mönche von Cadonh gegenüber Gott. Stände die letztere nicht schon an sich in hohem Ansehen, so würde der Dichter seiner Dame mit seiner Bemerkung doch kein Lob erteilen.

7, 14—17. *Mas si·m fezes Segon mo servir merces, Domna gensor de ric pretz ai chauzida, Vas cui aclis fora tota ma vida.* Zu v. 16 bemerkt K., *ai chauzida* stehe statt des Konditionalis der Vergangenheit. Das ist doch kaum möglich, wäre auch gar nicht sinngemäss, da die Wahl ja tatsächlich erfolgt ist. Es liegt hier einer jener Fälle anakoluthisch gebauter Konditionalsätze vor, in denen sich zwischen bedingenden und bedingten Satz eine Aussage in der Form eines Hauptsatzes schiebt, der dann den bedingten Satz zu einem Nebensatz, hier einem Relativsatz, herabdrückt. Dass hier das Perfekt *ai chauzida* durchaus die seinem Wesen zukommende und nicht die ihm von K. beigelegte Funktion ausübt, wird sofort ersichtlich, wenn man die Folge der Sätze ändert: *Mas domna ai chauzida vas cui, si·m fezes merces, aclis fora tota ma vida.* Aber der Dichter hat seinen Satz nicht so gebaut, sondern ihm eine, zwar weniger logische, aber natürlicher Redeweise durchaus nahestehende anakoluthische Form gegeben. Beispiele von Sätzen dieser und ähnlicher Art habe ich im *Archiv*

152, 225—6 geboten. Aus Giraut wären noch anzuführen: *E si d'un sol pauc m'aiudes Mos Bels-Senher, ai be talan Que ia per nauza ni per dan Que·m cregues no·m desconortes* Gr. 242, 5 (N:o 9) I, 3—6; *Pero, s'agues aiuda De razon o de druda valen, Ges no·m defen Qu'eu no chantes enquera* Gr. 242, 31 (N:o 41) I, 5—9. In diesen beiden Beispielen[1] steht das Bedingte in einem Objektssatz, im folgenden in einem Konsekutivsatz: *Si ja d'amor Pogues aver lauzor ni gazardo ni grat, No m'a tan malmenat qu'enquera no·lh servis* Gr. 242, 69 a (N:o 13) I, 1—5. Auch zu dieser Stelle sagt die Anmerkung (S. 36) irrtümlich: »statt des logischeren *no m'auria tan malmenat*.» Das Bedingte erscheint auch bisweilen in der Gestalt eines indirekten Fragesatzes: *Si chantar gurpia, Diatz ab que·m defendria dels avols mal ensenhatz* Gr. 242, 70 (N:o 16) II, 9—11.

7, 69 (13, 16—17). In 7, 69 steht *emperairis* statt *emperairitz* mit Wörtern wie *ris, mis, fis, conquis* usw. im Reim. K. verweist in der Anmerkung zum Versausgang *-is* statt *-itz* auf das Reimwörterbuch von Erdmannsdörffer. Es hätte näher gelegen, sich auf die bei Giraut vorkommenden Fälle zu berufen, wenn es sich dabei auch nicht gerade immer um das aus *-icem* hervorgegangene *-itz* handelt: *traïs* = *traïtz* (N:o 2, 2) im Reim mit *fis, quis* usw.; *dis* (2. Präs.) = *ditz* (N:o 33, 51): *matis, ris* usw.; dasselbe (N:o 38, 60): *assis, vezis* usw. Zu dieser Form (*dis*) führt K. (S. 77) eine Parallele aus Gir. Ross. nach Mahns Grammatik an; aber es handelt sich dabei nicht um eine morphologische, sondern um eine lautliche Erscheinung. Nicht ganz sicher bin ich, ob man die *-ais*-Reime in Gr. 242, 32 (N:o 68): *frais, empais, estrais, trais, agais* für *fraitz, empaitz* etc., bzw. *frachs, empachs* etc. hierherstellen darf, da das Gedicht ausserordentlich dunkel und der Wert der einzelnen Formen infolgedessen nicht immer ganz klar ist. Dagegen dürfte es gestattet sein, den Fall von N:o 13, 16—17 hier anzufügen: *C'anc mais d'altr' om no vis Tan grans esfortz, de negu nat de maire.* Nach der Übersetzung des ersten Bandes gehört *om* zu *vis* »man hätte gesehen»; in der Anmerkung des zweiten Bandes (S. 36) stellt K. *d'altr' om* zusammen. Ich glaube, dass die letzte Deutung die richtige ist. Dann wäre *vis* = *vitz* (2. Pl. Perf.), die auch in N:o 18, 19 und 49 und 65, 16 in gleicher Weise verwendet wird.

8, 55ff. Giraut rühmt sich, eine Dame zu verehren, die zu lieben selbst eines Kaisers würdig wäre. Dazu bringt K. zwei

[1] Ein weiteres (35, 29—32) s. u. zu 38, 23—25.

Parallelstellen bei. Schon Stimming hatte in seinem *Bertran de Born*[1] S. 265 zu 19, 23 eine Stelle aus dem *Chev. au lion* und zwei provenzalische Beispiele (Peire Vidal und Gaucelm Faidit), die dasselbe Motiv enthalten, zitiert. Die Stelle aus Chrétien: *vostre fille, ou l'empereres d'Alemaigne seroit bien saus s'il l'avoit prise* (v. 5475) ist insofern interessant, als sie sich im Wortlaut erstaunlich eng mit zwei Versen Bernarts von Ventadorn berührt, der den Gedanken in seinen Liedern dreimal zum Ausdruck bringt: *Francha, doussa, fin'e leiaus, En cui lo reis seria saus* Gr. 70, 15 (Appel S. 85) VI, 4—5[1]. Diese Übereinstimmung zwischen dem provenzalischen Minnesänger und dem französischen Epiker tritt noch zu den von Appel in seiner Bernart-Ausgabe S. LVII, Anm. 1 namhaft gemachten hinzu und ist geeignet, Appels Hypothese von einer Begegnung der beiden Dichter in England am Hofe Heinrichs III. zu bekräftigen.

8, 65—7. Zu dem Bilde des mit dem Strick um den Hals als wehrloser Gefangener vor der Dame stehenden Liebhabers: *Que·m sui d'un latz Pel col lassatz A vos donatz* macht K. (S. 28) auf eine Parallele aus Gaucelm Faidit aufmerksam. Aber auch Giraut selbst braucht es noch einmal (N:o 24, 52 ff): *Ab un latz Leis me rendrai Pel col . . .*

20, 52. Der Dichter sucht jemanden, der sein Lied in die Weite trage, ohne es zu entstellen. Der Furcht, dass sein Lied

---

[1] Die beiden anderen Stellen lauten: *De tal sui fis amans Don duc ni comte non envei; E non es reis ni amirans El mon que, s'el n'avi' aitan, No s'en fezes rics, com eu fau* Gr. 70, 21 (Appel S. 118) III, 1—5; *. . . tal que, si·l reis l'enqueria Auria faih gran ardimen* Gr. 70, 17 (Appel S. 98) I, 7—8. Andere Dichter haben dann das Motiv fast zu einem Gemeinplatz gemacht: *Que sobronratz en fora·l reis de Londre O·l marques d'Est, Tan es sobragradiva, O·l segner cui son Grec!* Guill. S. Gregori (oder Arn. Daniel?) Gr. 233, 4 (Appel, *Arch.* 147, 213) III, 6—9; *El mon non a rei ni emperador Qu'en vos amar non agues per jasse Honor . . .* Gauc. Faid. Gr. 167, 41 (Kolsen, *Arch. rom.* XVII, Heft 3) III, 1—3; *Qan sui nutz e son repaire E sos costatz tenc e mazan, Ieu no sai null emperador Vas me puesca gran pres cuillir Ne de fin' amor aver mais* Berm. Rascas Gr. 104, 2 (Schultz-Gora, *Prov. Stud.* 113) III, 3—7. Endlich noch eine Stelle, die m. E. vom Herausgeber verkannt worden ist: *Ja mais autra dona non amarei Mas lieis, en cui ai mes tot mon enten; Qu'a l'entendre a pro domnei Ad emperador o a rei* Jord. Bonel Gr. 275, 1 (Kolsen, *Arch.* 142, 131) III, 3—6. Kolsen übersetzt: »Denn sich auf Frauendienst zu verstehen, ist selbst für einen Kaiser oder König nützlich.» Es ist aber zu verstehen: »Denn in der Werbung (um sie) liegt ein trefflicher Frauendienst (selbst) für einen Kaiser oder König.»

im Munde des Sängers entstellt werden könnte, hat schon Wilhelm IX. Ausdruck gegeben. Eine Reihe solcher Bemerkungen der provenzalischen Dichter habe ich schon 1909 in der *ZfrPh.* XXXIII, 675 zusammengestellt. Meine Sammlung enthielt auch die von K. jetzt in der Anmerkung S. 49 aufgeführten Stellen.

25, 4 ff. Zu dem in diesen Versen sich aussprechenden dichterischen Selbstbewusstsein Girauts verweist K. (S. 53) auf eine ähnliche Stelle bei Uc de l'Escura. Er hätte noch andere Äusserungen seines Dichters anführen können, so schon N:o 4, 15—16: *Ja, pos volrai clus trobar, No cut aver man parer* (zum Verständnis der Stelle sind die von K. Anmerkung S. 21 mitgeteilten übereinstimmenden Deutungen Jeanroys und Levys heranzuziehen). Oder, etwas weniger stark: *Que d'un vers, en que·m sui tarzatz, M'esfortz com als primiers l'egalh* (N:o 32, 3—4). In N:o 44, 47 spricht Giraut von seinen *bonas chansos*, in 45, 7 und 9 von seinen *bos dichs prezatz* und seinen *chans avinens*. Die Sitte, sich und sein Werk zu rühmen, geht bis in die Anfänge der Trobadorkunst zurück: Wilhelm IX., Cercamon, Marcabrun, Peire d'Alvernhe, Bernart von Ventadorn, von Späteren wohl keiner mehr als Peire Vidal, haben ihr in ausgiebigem Masse gehuldigt. Vgl. Zenker, *Peire von Auvergne* S. 61.

25, 34. Im Text steht *trich- e galiaire*. Das soll gleich *trichaire e galiaire* sein. Eine solche Abtrennung des Suffixes und Setzung nur beim zweiten zweier gleichgebildeter Wörter ist wohl nicht möglich. K. beruft sich (S. 54) auf die Adverbbildung, bei der man Wendungen wie *suau e belamen* finde. Aber dieses *-men* ist seiner Herkunft nach ein Substantiv, kein Suffix, zu dem es erst später erstarrte. So konnte man in älterer afz. Zeit das *ment* auch nur zum ersten der beiden Adjektive stellen: *ferme ment et estaule*. Vgl. Meyer-Lübke, *Hist. Gramm. d. fz. Spr.* II, § 179. Der von K. als ebenfalls möglich hingestellte Wortlaut *trics e galiaire* ist demnach der einzig mögliche.

30, 47. Aus den Versen *E si·t fetz mais que non dec Peier que cilh de Bezers, Tu, cals merces l'en refers?* schliesst K. (Anm. S. 64), dass, da der Dichter der Geliebten für erwiesene Gunstbezeigungen keinen Dank abstatte, die zum Vergleich herangezogenen Bewohner von Béziers als Muster von Undankbarkeit zu gelten hätten. Diese angebliche Undankbarkeit macht er zur Grundlage der Datierung des Liedes, indem er in Ereignissen des Jahres 1171 einen Beweis für die genannte Eigenschaft zu

finden glaubt. Wir bewegen uns hier also ein wenig im Kreise, der zerbricht, wenn man die Undankbarkeit »jener von Béziers» nicht anerkennt. Und dazu liegt Anlass vor. Denn nach Gr. 242, 60 (N:o 12) v. 22 ist die Bezeichnung (*esser*) *de Bezers* gleichbedeutend mit »töricht (sein)», und es ist nicht einzusehen, warum die Wendung an der uns hier beschäftigenden Stelle einen anderen Sinn haben sollte. Durch das ganze Gedicht zieht sich des Dichters Selbstanklage der Torheit: v. 4 *folia*, v. 9 *nescis parlars*, v. 24 *fols, de sabers esters*, v. 39 *fols trascudatz*, v. 61 *fols*. In diese Reihe gehört auch v. 47: Der Dichter hält sich für schlimmer als die Bewohner von Béziers, d. h. für sehr töricht, wenn er annimmt, er könne der Dame jemals gebührenden Dank abstatten. Die Datierung des Gedichts kann infolgedessen nicht anerkannt werden.

34, 3—6. In der Anmerkung beschäftigt sich K. mit einigen metrischen Eigentümlichkeiten dieses dem Giraut nicht zugehörigen Liedes. Er stellt fest, dass v. 3: *Qu'eu non amava ni non er' amatz* eine weibliche Zäsur nach betonter vierter Silbe habe;[1] doch wäre hierzu zu bemerken, dass ein solcher Vers eher als zäsurlos anzusehen ist und »dem Gesetze des regelmässigen zehnsilbigen Verses nur noch durch die Betonung der vierten (und natürlich der zehnten) Silbe Genüge» tut (Tobler, *Versbau*[4] S. 99). K. stellt weiter fest, dass v. 4 und 6 lyrische Zäsuren aufweisen. Diese Feststellung ist natürlich richtig; sie überrascht aber insofern, als sie sich auf diese beiden Verse beschränkt, während das gleiche Gedicht noch weit mehr Verse derselben Bauart besitzt: v. 1 (allerdings nur in der handschriftlichen Überlieferung, von der Kolsens Text ohne Not abweicht), 16, 19, 20, 27, 28, 36, 43, 45. Der Herausgeber erwähnt auch zu keinem echten Gedichte Girauts, dass dieser die lyrische Zäsur keineswegs scheut, aber recht verschieden in ihrer Anwendung verfährt. N:o 1, das nur aus Zehnsilbern besteht, hat sie in v. 10, 14, 15, 16, 18, 23, 39, 45, N:o 69 (ebenfalls nur Zehnsilber, aber kaum von Giraut; s. o.) in v. 4, 7, 14, 18, 24, 30, während die Alba (N:o 54), die mit Ausnahme des Refrains auch nur Zehnsilber aufweist, nicht eine einzige weibliche Zäsur besitzt. Wollte der Dichter hier den Eindruck erwecken, dass es sich um ein volkstümliches und nicht um ein Kunstlied handelt? Auch N:o 57, das Ge-

[1] Es ist natürlich keineswegs ausgeschlossen, dass der Vers von der einzigen Handschrift *P* falsch überliefert ist. Auch bestände die Möglichkeit, dem Verse folgende, durchaus sinngemässe Form zu geben: *Qu'eu non amav', a! ni non er'amatz.*

spräch mit der Zofe, enthält fast ausschliesslich Zehnsilber, aber nur einen einzigen mit lyrischer Zäsur (v. 36), und auch diese wird in 7 von 14 Handschriften vermieden. Sonst verwendet Giraut den zehnsilbigen Vers nur mehr gelegentlich, so in N:o 7 (je 2 in einer Strophe), 10 (je 2 in einer Strophe), 13 (4), 30 (2), 33 (2), 46 (2), 60 (1), 65 (2), 68 (1), 75 (2), 77 (1). Von diesen haben N:o 10, 13, 30, 33, 46, 60, 68 und 77 überhaupt keine, N:o 7 eine (v. 51), N:o 65 zwei (v. 29, 30) und N:o 75 eine (v. 76) lyrische Zäsur. Es scheint also, dass in Liedern mit vorwiegender Verwendung des Zehnsilbers, falls nicht anderes diese Tendenz durchkreuzt, die lyrische Zäsur verhältnismässig stärker vertreten ist als in solchen, die den Zehnsilber nur vereinzelt aufweisen. Vielleicht diente die lyrische Zäsur dazu, etwas Abwechselung in den Bau der Verse zu bringen.

In unserem Liede wäre noch v. 34 erwähnenswert: *So que no fai om mais, de me l'engatge.* In ihm liegt, wenn überhaupt eine Zäsur anzusetzen ist, diese nach der 6. Silbe, eine Bauart, die auch in dem gleichfalls unserem Dichter abzusprechenden Liede N:o 69 vorkommt (v. 5 und 9; s. o.). Es hätte endlich noch einer weiteren metrischen Eigenart des Gedichtes gedacht werden sollen, dass es nämlich in *coblas capcaudadas* abgefasst ist oder wenigstens Ansätze dazu aufweist (vgl. hierzu meine Bemerkungen in *Zum Text der Lieder des G. de B.*, Bibl. dell'Arch. Rom. I, 26, Florenz 1938, S. 44—45).

38, 23—25. Zu dem Präsens *pert* in *s'eu dizia . . . , pert* bemerkt Kolsen, es stehe statt des Konditionalis. Das klingt etwas hart. Es handelt sich um die wiederholt festgestellte Erscheinung (s. Stimming, *B. de Born*[1] zu 3, 45 und Appel, *Prov. Ined.* S. XXIV), dass in einem Konditionalsatz das Bedingende als irreal gedacht und dementsprechend geformt ist, während das Bedingte in der Vorstellung als seiner Verwirklichung bereits entgegengehend betrachtet wird und dementsprechend in einer präsentischen Zeit erscheint. Die vorliegende Stelle ist nicht die einzige, an der Giraut sich dieser Ausdrucksweise bedient.[1] Man vergleiche: *E s'aissi·m volgues retener Que no·m poscha nozer engans, Pos de sai s'afina l'us pans, De l'altre pens que no s'abais* Gr. 242, 78 (N:o 35), 29—32; *Pero, s'a leis plazia Que poisses plus un pauc enan,*

[1] Auch das unechte Lied N:o 34 zeigt sie: v. 11—12, v. 15—16, v. 39—40; vgl. *Zum Text der Lieder des G. de B.* S. 43—44.

Als no·lh quer ni plus no·lh deman Gr. 242, 31 (N:o 41), v. 62—64.[1]

40, Str. IV und V. Anglade, *Rom.* 53, 381—3 glaubt, dass zwei Stellen im Sendschreiben der *Leys d'Amors* an die beiden Strophen erinnern und dass infolgedessen dieses Lied dem Verfasser der *Leys* bekannt gewesen sein muss. Doch vgl. die etwas zweifelnde Notiz Crescinis in den *Studi med. n. s.* I, 208.

54. Über die geistlichen Bestandteile der Alba handelt Scheludko, *Arch. Rom.* XV, 204—5.

62, 35. *Com fetz de la gralha·l paus.* Zu der in diesen Worten angezogenen Fabel gibt K. in der Anm. S. 114 einige Literaturnachweise. Nachzutragen wäre noch der Aufsatz Pio Rajnas, *Rom.* 50, 46—53, in dem er zu zeigen versucht, dass Giraut wahrscheinlich, Bertran de Born bestimmt eine verloren gegangene provenzalische Übersetzung der in lateinischen Distichen verfassten Fabelsammlung des Engländers Walter gekannt und benutzt hat.

74. Der Refrain des Liedes ist nicht nur *pena*, wie S. 126 angegeben wird, sondern *dol* und *pena*, die in den verschiedensten Arten miteinander verbunden werden: *dol e pena, ses dol e ses pena, ab dol e ab pena, dol ni pena.*

76. In der Anm. S. 130 zitiert K. einen Ausspruch Springers, der dies auf den Tod Linhaures (Raïmbauts von Orange) verfasste Gedicht als das früheste unter den überlieferten *Planhs* hinstellt. Springer hatte mit seiner vorsichtig formulierten Feststellung damals völlig recht. Inzwischen aber ist aus ms. *a*[1] das Klagelied bekannt geworden, das Cercamon im Jahre 1137, also ein Menschenalter vor der Abfassung des Girautschen *Planh* (1173), auf den Tod Wilhelms X. von Poitou gedichtet hat (Gr. 112, 2 a).

* * *

Der wichtigste Bestandteil des vorliegenden Bandes ist aber doch wohl das Glossar. In ungefähr 2500 Köpfen (gegen etwa die Hälfte bei Bernart von Ventadorn) enthält es den gesamten Wortschatz des Dichters mit sehr vollständigem Stellennachweis und weitgehender Berücksichtigung auch feinerer Bedeutungsschattierungen. Obwohl manche Wortdeutungen

[1] Hier setzt K. Punkte hinter *enan* in den Text, nimmt also wohl eine Unterbrechung des Gedankengangs an. Das ist aber, wie die obigen Ausführungen zeigen, durchaus unnötig.

Kolsens schon aus dem Textband in die letzten Teile von Levys *S. W. B.* eingegangen sind, wird das Glossar doch nicht nur für den Leser Girautscher Gedichte von grosser Wichtigkeit sein, sondern für alle, welche sich überhaupt mit provenzalischen Texten beschäftigen wollen.

Aber gerade weil das Glossar von den Provenzalisten künftighin gern und oft herangezogen werden wird, so ist es vielleicht angebracht, hier zu den darin gemachten Aufstellungen einige Ergänzungen zu bieten Die meisten der im Folgenden vorgetragenen Bemerkungen beruhen auf abweichenden Textauffassungen. Diese haben ihre Begründung an anderer Stelle gefunden.[1]

a mit Nom. des Prädikativums 42, 99; 44, 73; vor Adverb. 33, 21 u. 33, auch 67, 5 (l. *fer a peitz*); über *a que* s. *que*. — *aaunir* = *adaunir* 64, 55. — *ab* (*so*) *que* »und nun» 49, 37 (?). — *aco*: *d'aco que* 29, 17 (fehlt); Übersetzung: »weil», Sinn: »insofern als». — *ademandar* ist zu streichen, l. *a demandar* 68, 34. — *adesmar* ist von *aesmar* nicht zu trennen. — *adrech*, Bedeutung »frohsinnig» ist zu streichen. — *afiansa* zu streichen, l. *aia fiansa* 11, 66. — *aguizar*; ist dies von *aguzar* zu trennen? — *aib* kann wohl kaum im Plural *ais* ergeben; dies ist ein besonderes Wort. — *aïr*; es fehlt *aït* »Feind» 60, 82 (bedenkliche Deutung). — *aissi* 75, 20 Glossar: »demgemäss», Übersetzung: »tatsächlich». — *aital* 2, 57 als Neutrum, war besonders zu nennen. — *al* 7, 29 adjektivisch (?). — *amezurar* 61, 82 nicht »lindern», sondern »abmessen». — *amiralh* 32, 20 zu streichen; es liegt *miralh* vor. — *angostar* kann nicht eine Nebenform von *angoissar* sein; es sind verschiedene Ableitungen vom selben Stamm. — *ans*, Präposition, auch 35, 96 (wenigstens nach Kolsens Textauffassung). — *arazo* zu streichen; l. *n' aia razos* 29, 63. — *assessi* 48, 75 »Assassine». — *assolat* »einsam» 44, 25 (fehlt). — *at*, wohl zu streichen, da die drei Stellen sehr unsicher sind. — *aver*, unpers. + Adj. + Inf. 72, 73 (fehlt). — *bada*: 19. 40 *venir en plana bada* »in den Schoss fallen» (nicht: »zugrunde gehen»). — *cal*, Neutrum, »was» 69, 22 (vgl. *aital*). — *can*: für *en can* »soweit» fehlt Belegstelle: 70, 51. — *chartat* ist nach Anm. S. 57 für 26, 23 nachzutragen. — *chassar*; ich differenziere: »nachjagen» 6, 35; »betreiben» 29, 6. — *cluchar* 18, 4 nicht »sich verschliessen», sondern »Augen (zum Schlaf) schliessen» (übertragen). — *cobrat* (s. v. *cobrar*): nicht »wieder-

[1] *Bemerkungen zur provenzalischen Sprache und Literatur* in dieser Zeitschrift 38, 1—69; *Zum Text der Lieder des G. de B.*, Bibl. dell' Arch. Rom. I, 26, Florenz 1938.

zuerlangend», sondern »erlangt, erworben» (23, 104) — *coissi*: der auf Anm. (S. 89) verweisende Stern fehlt. — *contra* (14, 70): für *contr' a* nicht beweisend (l. *contra·ls*). — *crit* 65, 56 »unnützes Geschwätz« (Übersetzung) fehlt. — *dar* 5, 59 nicht intransitiv; Sinn: »geben für, sich machen aus». — *de* im Ausruf 30, 53. — *demenhs* 52, 17 wohl = *domens* »unterdessen». — *desduire* 73, 87 kaum »sich verblenden lassen». — *desreiat* 47, 21 (s. v. *desreiar*) nicht »ungeheuer», sondern »verworren». — *destart* 12, 59 »Verzögerung», nicht »Schaden». — *dezaguizar* 70, 4 wohl »sich mildern», nicht »sich erneuern». — *dezassazonat* 39, 10 eher »unpassend» (vgl. Levy, *P. D. assazonat* »passend») als »unfruchtbar». — *doptar* »scheuen, achten» 65, 74; ebenso 33, 70 (nicht »misstrauen»). — *e* Ausruf einleitend 30, 53. — *egal*: Form *egalh* 47, 110 ist zu streichen, da zu *egalhar* gehörig. — *egar* 30, 6 refl. »sich gleichstellen», nicht »sich zugesellen». — *en* (*que*) 33, 35 »in welchem», nicht »während». — *enan* 43, 96 ist als Subst. kaum anzuerkennen (vgl. Levy, *S. W. B.* 2, 414 und *Arch.* 137, 257); dieselbe Stelle steht unter *premer* (*enan*), wo *enan* Adverb sein müsste, und unter *prendre* (*enan*), wo es wieder als Subst. erscheint. Es handelt sich m. E. nicht um eine Form von *premer* (vgl. die Bedenken Levys im *S. W. B.* 6, 505 a), sondern von *prendre* und nicht um ein angebliches Subst., sondern um das Adverb *enan*. Allerdings ist an dieser Stelle:

Per c'altre senatz,
can m'anei tarzan,
pois e pres enan

eine besondere Verwendungsweise des Verbums *prendre* festzustellen: es ist objektlos. So wird es in verschiedenen von Cnyrim verzeichneten sprichwörtlichen Wendungen gebraucht: *No·s fadia qui pren* G. Faid. 44, 18 (Cnyrim 311); *E qui pren no·s fadia* Peirol 6 (N:o 312); *Ben sab hom al meillor d'amor Aqel qe pren o aquel qe·s fadia* Rain. de Pont. 1, c. 6 (N:o 313); *Tart pren qui non cassa* G. de l'Ol. d'Arle 71 (N:o 318), so wohl auch bei Giraut selbst: *Que cel que val mais, e melhs pren* Gr. 242, 22 (N:o 59), v. 32, wo ich *melhs* als Adverb (Kolsen: »das Bessere») auffassen möchte. Der Sinn unserer Stelle ist also: während der Dichter noch zögerte, drang ein Klügerer vor (*pois* Perf. von *ponher*) und »nahm» vorher, d. h. er kam dem Dichter zuvor und nahm das in Besitz, was dieser zu nehmen versäumt hatte. Man denkt an das deutsche: »Wer zuerst kommt, mahlt zuerst.» — *enfantil*. Das Wort erscheint 1, 38 im Kolsenschen Text:

Era diran de me escharnidor:
»A! *enfantils* com te sos olhs en fat!»

Es steht aber in keiner der 9 Handschriften, sondern ist aus dem *Ai fant il* von *DIKQ*, *CR* erschlossen (s. Anm. S. 14), und es ist kaum anzunehmen, dass so viele Schreiber das Wort *enfantil* bei seiner engen Verwandschaft mit *enfan* verkannt und derartig verstümmelt haben sollten. Gegen die Bewahrung der handschriftlichen Überlieferung *»Ai !» fant il* macht K. zweierlei geltend: 1) der Vers habe eine Silbe zu wenig, 2) *faire* im Sinne von »sagen» komme sonst nur reflexiv vor. Der erste Missstand würde, wenn man nicht das *ai* mit *CR* doppelt ansetzen will, dadurch behoben werden, dass man *aï* liest. Die Zweisilbigkeit dieser Interjektion vermag ich zwar für das Provenzalische sonst nicht zu belegen; aber es ist nicht einzusehen, warum sie im Altprovenzalischen nicht bestanden haben sollte wie im Neufranzösischen, im Italienischen (*ahi*), im Neuprovenzalischen (Mistral I, 56[a] s. v. *ahi* »interjection de surprise ou de douleur»; hier auch ein Beispiel aus Gir. de Ross.) und im Altfranzösischen, wo sie nach Tobler-Lommatzsch I, 224—5 Staunen und Klage, auch ironische Klage ausdrücken konnte. Was den zweiten Einwand betrifft, so scheint es mir trotz der Angaben der Wörterbücher nicht über alle Zweifel erhaben, dass *faire* im Sinne von »sagen» nur reflexiv vorkomme. So heisst es etwa im Jaufre 5860: *Fan cil* (A: *Dison*): *»Aquest porta novela . . .»*, und Giraut selbst sagt 27, 63, allerdings an einer nicht sehr klaren Stelle: *»Parlem nos, fan cilh, sivals!»* So dürfte *enfantil* bis auf weiteres keinen Zutritt zum prov. Wortschaft haben.[1] — *enfoleiar* 44, 28 ist kaum anzuerkennen, da *en folei* gelesen werden kann. — *entro que* fast = »wenn nicht» 34, 30; 55, 64. — *eschaen* 50, 80 »Abschlagszahlung» (?). — *esfugir* ist zu streichen, da *es fugitz* zu lesen ist (56, 67). — *esters* (*de*) 30, 24 gehört zu *esterzer*. — *estorzer* 50, 74: Ansatz unberechtigt, da *m'es tortz* zu lesen ist. — *estraire* refl. 38, 27 Glossar: »sich zurückziehen», Übersetzung: »ausser sich geraten». — *estrech* 16, 37 Part. Perf. von *estrenher*, nicht »engherzig». — *faire*, unpers. + Adj. + Inf. nicht nur 27, 32 (*fai bo* ungenau glossiert mit »es ist angebracht»), sondern auch 4, 6. — *fenhemen* 49, 59 eher »Anmassung» als »Erdichtung» — *fenher* refl. 50, 26 »sich brüsten». — *ferir* 65, 23:

[1] Vgl. auch Jeanroy, *Journ. des Sav.* 1937, S. 197 und Salverda de Grave, *Observ. sur l'art lyr. de G. de B.*, Amsterdam 1938, p. 121.

ferit vielleicht = »einer, der geschlagen hat.» — *garar* 43, 60 »beobachten», nicht »sich in acht nehmen». — *gatge*: keine Glossierung für 42, 95; Übersetzung: »Verhältnis» (kaum zutreffend). — *gazanhar* 59, 54 eher »verdienen» als »erwerben». — *get*. Das Wort erscheint 40, 20 an einer Stelle, wo es von einem im Traume gesehenen, oft sehr wilden Sperber heisst:

Mas pois fo maners e privatz
e de bos getz apreizonatz.

Glossar, mit Hinweis auf Stimming, *B. de Born* zu 15, 7: »Wurf (des Jagdvogels)». Bei Bertran de Born ist diese Deutung zutreffend, aber kaum bei Giraut, wenn auch Stimming unsere Stelle als Parallele zitiert und Kolsen zu seiner Übersetzung: »liess sich zur Jagd gut abrichten» die Erläuterung (I, 231 Fussnote 2) gibt: »wurde festgebunden, liess sich festbinden zwecks guter Würfe.» Hier dürfte *get* vielmehr »Spannstrick um den Fuss des Jagdfalken» sein. Unsere Stelle zitiert Raynouard, *Lex. Rom.* III, 465 mit der Glossierung »*jet, courroie, lien*», und Levy, *S. W. B.* IV, 118 N:o 2 bringt noch zwei weitere Beispiele aus den *Auzels cassadors* bei, billigt also Raynouards Deutung. — *gitar* 52, 74 vielleicht »befördern, führen». — *grazir* 48, 20: *per grazir* = *per sé grazir* mit Fortlassung des Reflexivums beim Infinitiv (Bibelstelle, die zugrunde liegt: *et manifestavit gloriam suam*). — *iritzar*: es ist *irissar* anzusetzen, wovon *iritz* (60, 36) regelrecht gebildete 3. Conj. Präs. ist. — *la(i)* 45, 3: Stellung zwischen Negation und Verb wie bei *sai* (s. d. im Glossar); 35, 53 bedeutet *lai* »damals». — *legir*: 30, 18 *lec* gehört zu *lezer*. — *len(s)* 61, 13 Adj., nicht Adv. — *lin* 48, 54: *lo li* nicht = *lo lin* »Schnur», sondern »ihn (= den Faden *fil* v. 51) ihm». Giraut hat, wie andere Dichter, auch sonst bisweilen unbetonte Wörter im Reim: *de* (38, 3), *que* (38, 18), *an* (= *ans* Präpos.) 36, 110 (Binnenreim), *se* (38, 27: unklare Stelle). — *longamen*: Glossierung für 36, 19 fehlt; Übersetzung »weit» (Komparativ verstärkend) kaum richtig. — *lonhdan* 20, 8 wohl nicht »kühl, zurückhaltend», sondern wörtlich »fern». — *lor* als Zeitadverb »damals, dann» für 27, 29 und 77, 65 nicht zutreffend, für 35, 96 trotz Anm. (S. 73) wenig einleuchtend. — *malamen* erscheint 36, 94 in folgendem Zusammenhang:

Que malamen despen
sas novas qui trop men
ni n'es trop acostumatz.

K. übersetzt »in hässlicher Weise» und glossiert ähnlich. Da jedermann weiss, dass Lügen eine verwerfliche Sache ist, so sagt die Übersetzung etwas Selbstverständliches. Ich möchte deshalb dem *malamen* denselben Sinn beilegen, den ich für *mal(a)* und afz. *mal* nachgewiesen habe (*Studi med. n. s.* VI, 104 ff.): »vergeblich». Der gewohnheitsmässige Lügner streut seine Nachrichten vergeblich aus, weil sie niemand glaubt. — *menar* (*alcu trist*) 9, 48 und 56, 23: Glossar »verfolgen, vor sich hertreiben», Übersetzung »Betrübnis bereiten» (9, 48), »traurig machen» (56, 23). — *menut* 60, 63, »erbärmlich, elend» wie 25, 59; nicht »klein». — *merce*: Form *mercei* vielleicht 44, 59; »das Flehen um Gnade» 50, 36; *mala merce de alcu* »durch jemandes Ungnade» 29, 12. — *mescle* 61, 84 wohl Adj., nicht Form von *mesclar*. — *mester* 57, 11: *aver mester* »nützlich, dienlich sein». — *mestitz* 60, 63 wohl Adj. »schlecht, gemein», nicht Subst. »Mischling». — *mostrar* 70, 31 vielleicht »erkennen lassen (sich erkenntlich zeigen)». — *ni*: die fünf Fälle von *n'* vor Vokal sind bis auf einen (49, 23) unsicher. — *nosen* hat einen besonderen Artikel, während die übrigen Zusammensetzungen mit *no(n)* leider unter *non* stehen. — *nualhar* wird für 44, 62 zweimal aufgeführt. — *o* für 43, 44 fälschlich als obszön angesetzt. — *olh*: da *virar los olhs* (1, 42) angeführt ist, verdiente *tener los olhs* (1, 38) gleichfalls Erwähnung. — *paiar* refl. 9, 16 wird mit zwei weit auseinanderliegenden Bedeutungen »sich entschädigen für» und »sich abfinden mit» angesetzt. Der übliche Sinn »sich zufrieden geben mit» passt durchaus. — *par* Subst. 71, 22 (*venir en par*) »Erscheinung» ist zu streichen. — *parsoner*: der Hinweis auf 55, 102 ist zu streichen, da *parsonan* im Text steht. — *pas* 68, 54 »Weg». Nicht eher = *passatge* »Überfahrt (ins Heilige Land)»? — *pechs* 74, 5: *per pechs* wohl nicht »am allerschlimmsten», sondern »um (des) Schlimmeren willen.» — *peior* 73, 12: *lo peior* »der mutigste, tapferste», nicht »der schlimmste.» — *per*: 63, 50 *per que* zum Subst. geworden (war hervorzuheben); *per* 74, 5 (*per pechs*) kann nicht Intensität bezeichnend sein, da vor Komparativ (s. *pechs*). — *pos* (*que*). K. setzt an zahlreichen Stellen die von ihm zuerst in *Dichtungen der Trob.* S. 192 Fussnote aufgestellte Bedeutung »obgleich» an. Es wäre ein Leichtes, alle die von K. seither beigebrachten Beispiele derselben Kritik zu unterziehen, wie ich sie für jene ersten in *ZfromPh.* 40, 212—4 — Kolsen erwähnt meine Arbeit überhaupt nicht — durchgeführt habe. Die Übersetzungen des ersten Bandes der Giraut-Ausgabe, die ja vor der Entdeckung der neuen Bedeutung von *pos* (*que*) erschienen, zeigen, dass

auch ohne diese auszukommen war. — *premer* s. *enan.* — *prendre* objektlos s. *enan.* — *pro* 11, 38: *tener pro de* Glossar »nützen, entgegenkommen», Übersetzung »bewahren vor.» — *que* : für *a que* wird auf *a* verwiesen; hier findet man die Wendung aber nicht. Es ist wohl fragendes *a que* »wozu, weshalb» gemeint, das etwa 26, 31; 33, 67; 58, 25; 70, 57 begegnet. Das *a que* + Konj. in 60, 33 dürfte auf unberechtigter Textauffassung beruhen. — *qui*, Relativum, auf die im Possessivum enthaltene Person bezogen, nicht nur 18, 44, sondern auch 44, 38. — *razonar*: 14, 28 und 76 könnte und sollte *arazonar* gelesen werden; die Bedeutung »tadeln» recht fraglich. — *reblandir* 42, 71 »dienen, huldigen», nicht »sich wieder geneigt machen». — *reduire* 44, 98 wohl »abstammen», nicht »herabsetzen.» — *refranher* refl. 16, 26 »sich trösten» (Levy, *Pet. Dict.*) wie das ihm koordinierte *sé conortar.* — *resor.* Das Wort steht 2, 76 im Reim. K. stellt es mit afz. *resort* und einem bei Marcabru vorkommenden *ressort* zusammen. Aber das *t* von prov. *resort* kann doch nicht so ohne weiteres verschwinden! Die beiden einzigen in Betracht kommenden Handschriften haben *tezor* (ms. *C*), *tosour* nach *resour* (ms. *a*). Es bleibt danach doch kaum etwas anderes übrig als mit Levy, *S. W. B.* 8, 219 und Audiau-Lavaud *tezor* in den Text zu setzen, eine Form, die auch im *Pet. Dict.* neben *tezaur* angeführt wird. Die seltsame Endung *-our* in ms. *a* ist vielleicht so zu erklären, dass der Schreiber, der ein *tesor* vor sich hatte, an die andere Gestalt des Wortes (*tesaur*) dachte und versehentlich das *u* dieser Form mit hinschrieb. — *saber.* In 22, 8, wo es heisst, dass nicht so sehr die schöne Jahreszeit den Dichter veranlasse, einen *vers* zu machen

com sol lo mans
de mon adrech senhor e·l jais
que·m fai, car ditz que·l lonc espers
e·l cudars m'aduira sabers

fasst K. das Wort als »Wissen» (Übersetzung: »werden mich klüger machen»). Ich möchte es eher als »Vergnügen, Freude» deuten. Einfaches *saber* wird auch sonst im Sinne von *saber bon* gebraucht (s. Schultz-Gora, *Prov. Studien* S. 79). Vgl. auch einfaches *sabor* »Wohlgefallen» bei Giraut 21, 11; 27, 66. Der Herr meint, das lange Harren und Hoffen wird den Dichter doch noch zu Freuden führen (wörtlich: ihm Freuden zuführen). — *semblan* 49, 8 in *semblans es* ist zu streichen, da hier 3. Präs. von *semblar* in den Text gesetzt werden muss. —

ses: 50, 29 Konstruktion *ses* + Subst. + *que* ist hinzuzufügen. — *si*: Die Bedeutung »wenn auch, selbst wenn» ist nachzutragen: 5, 34; 15, 17; 19, 40; 30, 41 u. ö.; 14, 9 gehört zu *si be*, nicht zu *si tot*. — *sobre* 38, 95: (*conquerre*) *sobre* »(siegen) über», nicht »übertreffend, mehr als». — *sobretalan*, auch 43, 59. — *somelhar* 18, 4 nicht »lässig sein», sondern »schlummern» (bildlich). — *sonh* 49, 28: *en sonh* »eifrig» ist zu streichen; l. *en so·m*. — *sort* 49, 28: *a sort* »zufällig» ist zu streichen. — *tan*: 36, 57 *tan pres iran* hätte Glossierung oder Anmerkung erfordert. Die konzessive Wendung *tan . . . no*, über die Tobler, *Verm. Beitr.* I², 131 zu vergleichen ist und für die ich im *Archiv* 152, 222—4 eine grössere Zahl provenzalischer Beispiele, meist aus dem »Jaufre», beigebracht habe, findet im Glossar keine Erwähnung, obwohl Giraut sie mehrmals verwendet und obwohl K. an einer Stelle die richtige Übersetzung bietet:

C'anc no vi ni ja no veirai,
tan non irai,
d'un sol ome tan bel assai.

Kolsen: »so weit ich auch gehen werde.» An einer zweiten Stelle 24, 40 ist zwar der Text so gestaltet, dass die Bedeutung von *tan . . . no* ohne weiteres erhellen könnte, die Übersetzung zeigt aber, dass die Konstruktion nicht richtig erkannt ist:

Qu'eu noca sofrira
— Ja no·n fora tan iratz! —
que viatz
e de gran jai
no·lh fenis so falhimen.

K. übersetzt: »Könnte ich ihr doch nie so sehr zürnen, dass ich ihr nicht ohne weiteres schnell und bereitwilligst ihre Schuld erliesse.» Obwohl im Text der zweite dieser Verse als eine Art Parenthese gekennzeichnet ist, wird er in der Übersetzung mit dem folgenden *que* verbunden, während *Qu'eu noca sofrira* mit dem blassen, den prov. Worten gar nicht recht entsprechenden »ohne weiteres» wiedergegeben wird. *Sofrir* aber hat hier m. E. den gewöhnlichen Sinn von »leiden» das *que* des dritten Verses ist modal, und die syntaktische Stellung des mit *Ja* eingeleiteten Satzes ist wirklich die, welche ihm der Druck anweist. Es ist also zu übersetzen: »Denn nimmer würde ich, wäre ich auch noch so sehr über sie bekümmert (zornig), Leid (von ihr) erdulden, ohne dass ich ihr schnell und

mit grosser Freude ihren Fehler verziehe.»[1] Die Wendung erkenne ich nun noch an zwei weiteren Stellen, wo ihre Ansetzung m. E. geeignet ist, die Erfassung des richtigen Sinnes zu erleichtern. Die erste von ihnen (45, 52) lautet:

Mas qui·m fos amics verais
e de mos bes esjauzire,
fis e francs e ses mals ais, . . .
joi m'i pogr' enquera rendre.
No·n sui tan lonhatz?

Der letzte Vers hängt völlig in der Luft. Man setze Komma hinter *rendre* und Punkt hinter *lonhatz*. Ein treuer aufrichtiger Freund könnte dem Dichter seine Freude wiedergeben, wäre er (der Dichter) auch noch so weit von ihr (der Freude) entfernt. Die zweite Stelle ist 43, 39:

C'ab plus d'ardimen
mo fat cor no·s vira,
tan no m'espaven!

Kolsen übersetzt: »Denn grösserer Kühnheit wäre mein törichtes Herz nicht fähig (wörtlich: denn mit mehr Kühnheit würde man mein törichtes Herz nicht sehen); deswegen mache ich mir keine Sorge!» Ich lese *C'a* im Anfang, fasse mit Bertoni *vira* als 3. Präs. von *virar* und übersetze: »Zu grösserer Kühnheit (als singend um euch zu werben) rafft sich mein törichtes Herz nicht auf, mag ich mich auch noch so sehr erschrecken!» Ein letzter Fall (33, 65) ist nicht ganz sicher:

E·m det ses gans
sas mas, per que melh m'enriquis,
tro pois m'aucis . . . ,
c'us dels Bertrans
non es tan ferms ni tan ben ensenhatz
c'ad aital pas no fos totz issaratz.

K. übersetzt: ». . . dass selbst die Bertrans trotz ihrer Festigkeit und guten Bildung in solcher Lage ganz ratlos wären» und gibt dazu die Erläuterung (Band I, 191 Fussnote 1): »dass von den Bertrans keiner so fest und wohlunterrichtet ist, dass er in solcher Lage nicht ratlos wäre.» Die beiden Übertragungen gehen von zwei verschiedenen Auffassungen des syntak-

[1] Wenn einfaches *sofrir* mit dem gleichen Sinne nachweisbar wäre wie reflexives, so könnte man auch übersetzen: »Nimmer würde ich . . . es unterlassen, ihr schnell . . . zu verzeihen.»

tischen Baus der letzten Verse aus. Die der Erläuterung entspricht genau dem Wortlaut, und gegen sie ist nichts einzuwenden. Die Übersetzung mit ihrem »trotz» zeigt, dass K. hier das Konzessive des Ausdrucks richtig erfühlt hat. Man könnte in der Tat auch hier die Wendung *tan . . . no* ansetzen. Dann müsste der vorletzte Vers in Kommata oder Parenthese gesetzt und verstanden werden: »mag er auch noch so fest und wohl unterrichtet sein.» Allerdings könnte dann das *que* des letzten Verses (*c'ad aital . . .*) nur anakoluthisch aufgefasst werden, als eines, das ein vorangegangenes (hier das in *c'us dels Bertrans*) wieder aufnimmt. Hiergegen könnte kaum etwas eingewendet werden, da Giraut sich diesen kleinen, in der alten Sprache nicht seltenen stilistischen Fehltritt auch in 45, 103 und 73, 55 (Glossar), ausserdem noch, wie ich glaube, in 71, 39 zuschulden kommen lässt. Aber selbst wenn man diese anakoluthische Auffassung des letzten *que* ablehnt und dieses als ein dem voraufgehenden *tan* angeschlossenes, folgerndes *que* ansieht, so wäre dieser Fall dem gleichzustellen, den ich a. a. O. S. 225 angeführt und erläutert habe, indem hier zwar statt der üblichen parataktischen Einfügung des das *tan . . . no* enthaltenden Satzes ein regelmässig gebautes konsekutives Satzgefüge vorliegt, aber trotzdem ein einräumender Sinn der von *tan . . . no* begleiteten Aussage zu erkennen ist. — *tener*: 3. Präs. *tei* 61, 41 sehr fraglich; 32, 28 wohl nicht »fortsetzen», sondern »es so und so halten mit»; *los tenens* 71, 35 eher »die sich Benehmenden» als »die Besitzenden». — *terren* 38, 93: *sanh terren* »das Heilige Land» sehr fraglich. — *trop* Subst. 22, 30 eher »Ungebührliches» als »Unfug». — *vas que* 20, 9 »im Verhältnis dazu, dass», »während.» — *vezer* »wahrnehmen» (auch von Gehörseindrücken) 65, 21. —

Zum Eigennamenverzeichnis: *Costans* 44, 118: nicht der byzantinische Kaiser Constans. — *Deu* 48, 16: Christus (vgl. Joh. 2, 1 ff. und Schultz-Gora, *Prov. Stud.* S. 76). — *Faensa* 28, 38: wohl Fayence, nicht Faënza. — *Plus-Adrechs* 70, 72: wohl als Versteckname aufzufassen. — *Segur* 11, 12: nicht Versteckname. — *Senhor*: zu den zahlreichen Stellen des Verstecknamens *Mo-Senhor* kommt m. E. noch 42, 13 hinzu.

* * *

Wenn Rezensent im Vorstehenden zu einer grösseren Zahl von Einzelheiten das Wort ergriffen hat, so ist er sich wohl bewusst, dass dies nur möglich war, nachdem der Herausgeber

die Grundlage zum Verständnis der Girautschen Texte gelegt hat. Es ist immer leichter, an einem durch schwieriges Gelände führenden Wege einige Unebenheiten auszugleichen als diesen Weg selbst zu bahnen und gangbar zu machen. Dies hat der Herausgeber in liebevoller Versenkung und in jahrzehntelanger, mühevoller und gründlicher Arbeit mit seiner nunmehr abgeschlossenen Ausgabe getan. Sie tritt mit ihren beiden stattlichen Bänden würdig in die Reihe der grossen Trobadorausgaben, und ihr Verfasser kann des Dankes der Provenzalisten gewiss sein.

KURT LEWENT

Girart de Rossillon, poème bourguignon du XIV^e^ siècle publié par *Edward Billings Ham.* Yale Romanic Studies, XVI. New Haven, Yale University Press; London, Humphrey Milford, Oxford University Press, 1939. 457 p. in-8. Prix: relié toile sh. 13/6.

Ce poème de 6712 alexandrins rimés richement est assez exactement daté du fait qu'il est dédié à Jeanne de France, femme de Philippe de Valois, et à ses deux frères Eude IV, comte de Bourgogne et d'Artois depuis 1330, et Robert de Bourgogne, comte de Tonnerre, mort en 1334. Il avait déjà été publié, avec beaucoup de désinvolture, par Prosper Mignard en 1858. La nouvelle édition se base sur le manuscrit de Montpellier, Faculté de Médecine, H 349 (*S*), plus ancien que les trois autres et en règle générale assez correct, mais mutilé par endroits; les lacunes ont été comblées à l'aide du manuscrit fr. 15.103 de la Bibliothèque nationale (*P*). Les variantes, malheureusement disposées en une seule suite après le texte, ce qui n'est guère commode, n'offrent pas beaucoup d'intérêt. L'éditeur a adopté d'enthousiasme le système de Bédier, qui en effet n'offre pas, en l'espèce, beaucoup d'inconvénients. Cependant il ne dispense pas l'éditeur d'examiner avec soin toutes les variantes et d'en peser la valeur. Voici un cas où M. Ham a négligé de le faire.

Le v. 388 se lit ainsi dans le texte (ms. *S*): *Quar trop souvant cudoient estre pris au pïege* (sic). Sans se rendre un compte exact de ce qu'il devait faire, l'éditeur a cependant eu des doutes sur la correction du vers. Il écrit en effet dans les notes (p. 326): »En suivant *P* on pourrait supprimer le tréma dans

pïege.» Quelle que soit la leçon de *P*, il faut supprimer le tréma, *piege* a toujours été bissyllabique. En regardant les variantes on constate tout d'abord que *B* (Bruxelles, 11.181) manque, que *M* (Montpellier, H 244) lit ainsi le second hémistiche: *estre pris a la piege*, et *P: estre surpris au piege.* Godefroy nous apprend que le mot est en ancien français tantôt du masculin (comme dans *S* et *P*), tantôt du féminin (comme dans *M*). Comme *prendre* semble ici plus naturel que *surprendre*, il est vraisemblable que le texte primitif est celui qu'a conservé *M*, avec *piege* comme féminin.

Il faut cependant reconnaître que le texte de M. Ham est généralement correct, de même que l'étude linguistique est satisfaisante malgré quelques erreurs de classement (il aurait aussi fallu séparer, dans l'intérêt de la clarté, l'étude des voyelles atones de celle des toniques). Je n'y ai trouvé qu'une ou deux erreurs graves. M. H. croit (p. 25 et 39) que *sanglers* (s i n g u l a r i s), *regulers* (r e g u l a r i s), *seculers* (s a e c u l a r i s) représentent le suffixe -a r i u s, et lorsqu'il parle (p. 29) des »graphies» *viel*, *viés*, *viez*, etc., il le fait comme s'il ignorait que l'ancien français a deux adjectifs, l'un représentant v e c l u s, l'autre v e t u s.

Un texte latin assez défectueux est publié en appendice et ses rapports avec les autres textes sont étudiés dans un court chapitre de l'introduction. Plus intéressant est le chapitre suivant, sur les sources du poème, où on remarque des renseignements bibliographiques sur divers contes moraux [1] que, avec plus ou moins d'à-propos, l'auteur a insérés dans son récit.

On aurait voulu trouver aussi un chapitre sur les lieux des aventures racontrées dans la vie de Girard et sur les lieux d'origine des personnages, les renseignements éparpillés dans la table des noms de personnes et de lieux ne permettant pas un coup d'œil général.

Voici un passage où M. H. n'a pas reconnu un nom de lieu:

> J'ay le cuer et le corps plain de grant duel et d'ire,
> Mes peres si vaut morz, j'ay dou vaingier talent;
> Ne m'am tanroit pour voir touz li ourz de *talent*, 4016
> Se je trueve en bataille le felon duc d'Ardene,
> Que ne l'abate mort anvers am my la plene.

[1] Entre autres »le frère du roi et la trompette de la mort» dont M. Holger Petersen Dyggve a publié ici même (XXXIX, 1938, p. 24—29) une version inconnue.

Le poète veut dire »pour tout l'or de Talent». Ce nom, employé pour les besoins de la rime riche, est celui de l'actuel Talant (Côte-d'Or, arr. et cant. Dijon).[1]

Le plus critiquable est le glossaire, établi sur un principe contre lequel j'ai protesté naguère, et qui n'est pas d'un secours suffisant même pour un lecteur expérimenté. Je ne signalerai ici que quelques cas où l'explication de l'éditeur est entièrement erronée.

> Huit piez havoit de lonc sa tres plaisanz faiture
> Et dix piez et demy ha de longueur sa *toise*. 243

Toise ne pourrait signifier 'hauteur', mais 'écart des deux bras étendus'.

> Quar la terre dou mont et dou val et dou tertre
> Est plus douce des autres, n'i ha *raiche* ne dertre, 540
> C'est a dire qu'ell' est plus grasse et plantureuse . . .

Raiche ne saurait être 'roche'. Puisque *dertre* (employé au figuré, bien entendu, pour obtenir la rime riche) est une maladie de la peau, il est naturel que *raiche* en soit une autre; voir Godefroy, *s. v.* RACHE, teigne.

> Se ne le desherites et puis aprés le pem ('pends'),
> N'avras en toy d'onor la monte d'un *epem*. 732

Epem ne pourrait venir d''arpent' (supprimer dans l'étude grammaticale, p. 61, le passage s'y rapportant) mais bien d'*espan*, mod. empan, largeur d'une main, employé pour indiquer une mesure minime.

> Je m'esprendroie (*sic*) trop s'an disoie paroles 5489
> Que l'on deüst tenir pour fauxes et frivoles.

Lire *mesprendroie* et supprimer au glossaire »*esprendroie*, v. réfl., exagérerais».

Berte la sainte dame, épouse de Girard, a l'habitude de sortir la nuit, à l'insu de son mari, pour faire œuvre de piété. Girart s'en aperçoit enfin et en prend ombrage:

---

[1] Le *Dictionnaire des Postes* enregistre encore un autre Talant (Saône-et-Loire, arr. Chalon-sur-Saône, cant. Sennecy-le-Grand, comm. Étrigny).

C'est rains de passiom que l'on dit jalousie,
C'est une suspectom qui n'a sens ne mesure,
Li plus saige en sont plain souvant a desmesure,
Cis mals ne considere ne bonté ne vaillance . . .
Une nuit se leva si com elle soloit,
Quar porter au mostier de l'arene voloit;
Elle cudoit li dux dormist, nou fasoit mie,
Quar dormir nou laissoit sa tres granz jalosie.
Miauz vaudroit estre *coux* et l'on riens n'an seüst 5551
Qu'estre touz jourz jalous et colpe n'y heüst.

Coux ne signifie pas 'cuisinier', mais 'trompé'.

A. Långfors

Eingesandte Literatur

Bibliographie des Jahres 1937. Allgemeine Sprachwissenschaft, E: Sprachsoziologie von *Harald Spehr*. Sonderdruck aus Indogermanisches Jahrbuch, XXIII, S. 59—115. Berlin, W. de Gruyter & Co., 1939.

Sprache und Kultur der germanischen und romanischen Völker. Anglistische Reihe, XXX: *Marianne Knorrek*, Der Einfluss des Rationalismus auf die englische Sprache. Beiträge zur Entwicklungsgeschichte der englischen Syntax im 17. und 18. Jahrhundert. Breslau, Priebatschs Buchhandlung, 1938. XIII—128 S. 8:o. Preis: RM. 7.—.

Holger Sten, Naegtelserne i Fransk, en historisk-syntaktisk Fremstilling. København, Nyt Nordisk Forlag, Arnold Busck, 1938. 391 S. 8:o.

Gunnar Tilander, Knallarnas språk månsing. Särtryck ur Västgöta-Knallens Julblad, 1938. Borås. 8 S.

Gunnar Tilander, »Respendo», »respennar». De la Revista de filología española, 1937, XXIV, p. 198—204.

O. J. Tuulio, Espanjan kansallisuusainekset. Suomalainen Suomi, 1938, Nr. 6, S. 290—5. Helsinki.

O. J. Tuulio, Vieläkin kiintotähtien nimiä. Eripainos teoksesta Tähtitiedettä harrastajille, II (1938), S. 60—66. Helsinki.

L. J. Vaganay, Lectures françaises. Tartu, Akadeemilinen Kooperatiiv, 1938. 144 p.

Vendel i fynd och forskning. Skrift utgiven av Upplands Fornminnesförening. Stockholm, Wahlström & Widstrand (i kommission). Preis: Schw. Kr. 3.—.

Karl Vossler, Einführung in die spanische Dichtung des goldenen Zeitalters. (Ibero-amerikanische Studien des Ibero-amerikanischen Instituts in Hamburg, 12). Verlag Conrad Behre, Hamburg, 1939. 113 S. 8:o.

Walther von Wartburg, Die Entstehung der romanischen Völker. Halle (Saale), M. Niemeyer, 1939. 180 S. mit 5 Kartenanlagen, 18 Kartenskizzen im Text und 1 Tafel.

Ernst Wasserzieher, Schlechtes Deutsch. 6. Auflage, besorgt von *Paul Herthum*. Bonn u. Berlin, Ferd. Dümmler, 1939. 61 S. Preis: geh. RM. 1.05.

Bulgarisch-deutsches Wörterbuch von Prof. Dr. *Gustav Weigand*, unter Mitwirkung von Dr. *A. Doritsch*. 4. Aufl. Leipzig, Otto Holtze's Nachfolger, 1939. Preis: geb. RM. 3.38.

Westfälische Forschungen. Mitteilungen des Provinzialinstituts für westfälische Landes- und Volkskunde, im Auftrage des Instituts hrsg. von *E. Rieger*, I, 3. Münster in Westf., Aschendorffsche Verlagsbuchhandlung, 1938. Preis: geh. RM. 3.—.

Maurice Wilmotte, L'épopée française, origine et élaboration. Paris, Boivin & Cie, s. d. [1939]. Prix: 40 fr.

Work in Progress in the Modern Humanities, 1938. Bulletin No. 16 A, May 1938. Edited by *James M. Osborn*. Modern Humanities Research Association. XII—133 p. 8:o.

Deutscher Sprachatlas, begonnen von *F. Wrede*, fortgesetzt von *W. Mitzka* und *B. Martin*, 10. Lieferung. Marburg, N. G. Elwert'sche Verlagsbuchhandlung, 1939. Preis: RM. 10.—.

Yggdrasill, bulletin mensuel de la poésie en France et à l'étranger, dirigé par *Guy Lavaud* et *Raymond Schwab*, III, 2. Paris, 1938.

Ernst Zellmer, Über Gebrauch und Ursprung des konjugierten Infinitivs im älteren Gallego-Portugiesischen. Pössneck, Fr. Gerold Verlag, 1939. 27 S.

Englisches Wörterbuch, auf der Grundlage des Schulwörterbuches Ziegler-Seiz neu bearbeitet von *J. Ziegler*. 6. Aufl. Marburg (Lahn), N. G. Elwert, 1939. 712 S. Preis: geb. RM. 6.80.

Notes lexicographiques

La petite collection de mots inconnus ou rares imprimée ci-après provient pour la majeure partie du manuscrit français 12483 de la Bibliothèque nationale. C'est un recueil composé vers 1330 par un frère prêcheur originaire du Soissonnais et entièrement consacré à la louange de la Sainte Vierge. En 1916 j'en ai donné une notice détaillée.[1] En 1918 j'en ai tiré la matière d'un court article où j'ai surtout relevé les traits de mœurs et la critique de la société contemporaine qu'il contient.[2] En 1929 j'ai publié, d'après le même manuscrit, un conte pieux traduit par le prédicateur anonyme du texte latin de Vincent de Beauvais.[3] Une partie de ce même manuscrit a paru en 1933, à Washington, comme thèse de doctorat de l'Université Catholique d'Amérique; dans le compte rendu que j'en ai fait dans la *Romania*, en 1937, j'ai eu l'occasion de signaler l'intérêt que présente ce texte au point de vue lexicographique.[4] Enfin,

[1] *Notice du manuscrit français 12483 de la Bibliothèque nationale* (dans *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques*, XXXIX, 2e partie). Paris, 1916.

[2] *La société française vers 1330, vue par un frère prêcheur du Soissonnais* (dans *Öfversigt af Finska Vetenskaps-Societetens Förhandlingar*. Bd. LX. Afd. B. N:o 1). Helsingfors, 1918.

[3] *Le sous-diacre, les deux femmes bavardes et le diable. Conte pieux traduit du latin de Vincent de Beauvais par un frère prêcheur du Soissonnais* (dans *Mémoires de la Société néophilologique de Helsingfors*, VIII, 1929).

[4] Sister M. A. Savoie, *A »Plantaire» in Honor of the Blessed Virgin Mary taken from a French Manuscript of the XIVth Century*, Washington, 1933. Voir mon compte rendu dans la *Romania*, LXIII (1937), p. 538.

le manuscrit 12483 m'a permis d'apporter de nombreuses additions aux matériaux contenus dans l'*Altfranzösisches Wörterbuch* de Tobler-Lommatzsch; je les ai signalées dans les cinq comptes rendus que j'ai faits, dans la *Romania*, des quinze premiers fascicules de ce dictionnaire.[1]

La liste imprimée ci-dessous contient peu de mots entièrement inconnus (*engroindre*, *petee*, *rap*, *surie*, *tedement*, *uselage*). Certains articles relèvent, de mots connus par ailleurs, de nouvelles formes d'intérêt varié (*fervaument*, *maitié*, *frugier* avec *u* au radical, assuré par la rime). D'autres permettent de reculer de cent ans et plus la première apparition du mot (*hapement*, *soi rebesquier*, *sotaille*). Enfin, le compilateur du manuscrit 12483, qui est un piètre versificateur (le mètre boiteux en porte témoignage), a une langue imagée et drue qui a la saveur du terroir. Il suffit, dans cet ordre d'idées, de renvoyer aux articles *escrivain*, *foicele*, *fou et tramble*, *pois en pot*, *pouche*, *sanctificetur*, *avoir le sens en l'ueil*, *soufflet*, *tortuer*.

Les notes qui n'ont pas pour point de départ le manuscrit 12483 sont rares: l'article *bastube*, etc., apporte une rectification, d'ailleurs évidente, au dictionnaire de Godefroy; *deventrain*, qui se trouve dans un poème moral inédit du XIII[e] siècle, est un dérivé, signalé pour la première fois, de *devens* (d e - a b - i n t u s), mot du nord équivalant à *dedenz* (d e - d e - i n t u s); l'expression *dormir come loir en estoupes* figure dans un sermon latin inédit d'environ 1250; la note sur *la puce en l'oreille* est la mise au point d'un détail du commentaire de Rabelais; enfin, l'énigmatique *winse* est l'objet d'une tentative d'explication.

AFFORAGE, s. m., taxe payée au seigneur par les taverniers.

Dans une charte datée de Cambrai novembre 1260, le chapitre de la cathédrale reconnaît les droits qu'un nommé

[1] *Romania*, LII (1926), p. 391, LIII (1927), p. 398, LVI (1930), p. 290, LVII (1931), p. 443, et LVIII (1932), p. 287.

Pierre doit percevoir; éd. H. Dubrulle, *Cambrai à la fin du moyen âge* (thèse de Lille, 1904), p. 355:

. . . et de cascune tavierne de Cambrai u on vent vin et ke on euvre le nuit saint Remi el kief d'octembre puis nonne duskes a l'endemain au viespre, cis Pieres a et doit avoir, il et ses hoirs, le tiers de tous les *afforages*.

Arch. départementales, fonds de la cathédrale de Cambrai. *Liber pilosus*, fol. 17.

Ce doit être l'exemple le plus ancien du mot, tout au moins sous sa forme française; cf. Godefroy, I, 148[b], 2. AFORAGE; Tobler-Lommatzsch, I, 197[a], AFORAGE; Littré, I, 71[c], AFFORAGE; Ducange, I, 133[b], AFFORAGIUM.

ALER (AU LOING), à la longue.

Il n'i a roy, prince ne pape
Qu'*au loing aler* la mort ne hape.
Ms. 12483, fol. 149 v°b.

N'est ni dans Godefroy ni dans Tobler-Lommatzsch.

ARCHE. Voir HUGE.

Les articles BASTUBE, BASTUBEOR et BASTUBER de Godefroy.

Je ne sais si quelqu'un a déjà corrigé ces articles. Dans le *Wörterbuch* de Tobler-Lommatzsch aucun des trois mots ne figure. Voici ce qu'on lit dans Godefroy, I, 596:

BASTUBE, *-a*, s. f., auberge où l'on couche?

Li borgeis hont ordoney que nyon mesel non hayt in taverna, in masel, ne in *bastuba*, ne per cherreire, mas que per la charreyri ou li chers vont atot lo carquavel. (1371. Arch. Frib., 1re *Coll. de lois*, n° 48, fol. 15.)

BASTUBEOR, s. m., hôtelier?

Bastubarre que les laysieroyt bastubeir est chascone foy por XX s. laus. — Même référence.

BASTUBER, *-eir*, v. n., passer la nuit dans une auberge? — Même référence et même exemple que *s. v.* BASTUBEOR, sauf que le début se lit correctement *Li bastubarre* (avec article).

Il s'agit, non pas d'auberge[1], mais de l'allemand *Badstube*, étuve, et de ses dérivés. Le sens est clair: »Les bourgeois ont ordonné qu'aucun lépreux ne doit être admis dans une taverne, une auberge ou une étuve ni sur une route carrossable sauf sur les routes où les voitures (des lépreux) circulent munies d'une cliquette». »L'étuvier qui leur permettrait de se baigner dans son établissement est passible, pour chaque infraction, d'une amende de vingt sols.» La municipalité de Fribourg, en prenant cet arrêté, n'a fait que se conformer aux dispositions générales qui s'appliquaient aux lépreux au moyen âge: ils vivaient isolés des autres hommes, ils étaient astreints à porter un costume voyant, on les munit d'une crécelle ou cliquette pour avertir les passants. C'est bien ainsi qu'il faut entendre *carquavel*, Godefroy l'a vu approximativement, malgré la forme inusitée que revêt ici le mot. Il écrit (I, 787[b]): CARQUAVEL, s. m., »castagnettes?» et cite encore une fois le passage donné au mot BASTUBE. La forme courante est TARTAVELE, s. f., dont Godefroy (VII, 651[c]) indique la variante *tartevele* et le dérivé TARTAVELER. Substantif et verbe ont survécu dans les patois: ainsi, *tartevelle*, *tadevelle* désigne, entre autres, une femme criarde, dans l'Yonne *teurtevaller* veut dire parler sans cesse. L'existence du fribourgeois *carquavel*, substantif masculin, sous cette forme même, pourrait difficilement être mise en doute. Il est vrai que *c* et *t* se confondent fréquemment dans l'écriture. Mais remplacer le *c* par *t* (**tarquavel*) ne nous avancerait pas beaucoup. De même on ne saurait rendre suspecte la variante *tartarele*, inconnue à Godefroy: elle est dans le manuscrit de l'Ermitage des *Miracles* de Gautier de Coinci.[2] Je ne sais sur quoi se fonde Meyer-Lübke, *Rom. etym. Wörterbuch*, 3[e] éd., n:o 8589,

---

[1] Par contre, je traduis *masel* par »auberge»: je crois en effet qu'il s'agit de trois sortes de lieux plus ou moins publics, tavernes, auberges et étuves.

[2] Voir mon édition, p. 228, v. 647. La variante du manuscrit *M* (Bibl. nat. fr. 2163), *taterele*, est évidemment due à une faute.

TARTAR, TARTAL (Schallwort), »zittern», »stottern», en enregistrant, pour l'ancien français, *tartarelle* »Klapper», et non *tartavelle*.

Il reste encore à s'enquérir du sens exact du mot final du second passage de l'acte fribourgeois: *li bastubarre est por XX s. laus*. Quel est ce mot *laus*?[1] Est-ce un mot écrit en abrégé? Est-ce une faute pour *saus*, au sens de quitte? Serait-ce un mot allemand, *los*, libre, quitte? Pour en décider, il faudrait tout d'abord voir le manuscrit.

DEVENTRAIN, adj., du dedans, interne.

Ki aurroit (*sic*) dou vrai Dieu et desirier et faim
Il meteroit sen cuer en l'ami *deventrain* (*ms.* de ventrain)
Et si refuseroit tout solas de forain
U a plenté de sens et plenté de desdaingn.

Poème inédit en quatrains sur l'amour de Dieu et de la Vierge (*Incipit*, p. 310: *Ki aroit mis son cuer es desiriers lassus*); ms. B. N. fr. 19531, fol. 143 v°b.

Deventrain est l'opposé de *forain*, du dehors, externe. Godefroy) II, 697[c], a DEVENTRAINEMENT, adv., en dedans, DEVENTRAINETÉ, s. f., ordre intérieur, etc., DEVENTRIEN, adj., du dedans, de la vie intérieure, spirituelle; II, 451, DEDENTRAIN, *dedenstrain*, adj., intérieur, etc., DEDENTRAINEMENT, adv., intérieurement, DEDENTRAINS, adv., au dedans de soi, DEDENTRIEN, adj., intérieur, mais il n'a pas *deventrain*. Voir ci-dessus, p. 98.

DORMIR COMME UN LOIR.

L'exemple le plus ancien de cette locution, toujours vivante, doit être un passage du *Roman de Renart* (branche XIV, 1121) cité par Littré, III, 338[a], et Godefroy, X, 92[a]: *Un vilein . . .*

[1] Il y a bien ce qu'on appelait autrefois droit de lods (Godefroy, V, 34—35, LOS 1, et IV, 738, LAUSIME), mais la construction de la phrase empêche de voir ce mot dans notre texte, sans parler que le sens fait difficulté.

dormant conme loir (à noter l'absence d'article). Les mêmes lexicographes n'ont pas manqué de rappeler que le loir est un petit rongeur qui dort durant l'hiver. Cette somnolence prolongée du loir suffit sans doute à elle seule à expliquer la naissance de la locution à laquelle son nom est attaché. Cependant on est en droit de se demander si la formule actuelle, malgré son ancienneté — dans sa forme moderne, elle est, comme je viens de le dire, identique (à l'article près) à celle du *Roman de Renart* — ne représente pas une forme abrégée, pour ainsi dire usée. Quoi qu'il en soit, il en existe une forme plus pleine, que cependant aucun lexicographe, à ma connaissance, n'a enregistrée. Mais il faut dire qu'elle n'a été signalée que tout à fait en passant, savoir par Lecoy de la Marche (*La chaire française au moyen âge*, p. 192 et 256) dans l'analyse sommaire qu'il a donnée d'un sermon latin. Ce sermon est anonyme, mais Lecoy de la Marche a cru pouvoir l'attribuer à Haimeric de Vari, chancelier de Paris de 1249 à 1266. On notera que toutes les citations bibliques du prédicateur se rapportent au devoir du chrétien de veiller: il les invoque pour mettre ses auditeurs en garde contre les méfaits de la paresse, dont il donne, dès le début, des exemples concrets. Je cite, d'après le manuscrit latin 2516[a] de la Bibliothèque nationale, le début du sermon (fol. 42), qui est inédit, puis le passage qui nous intéresse particulièrement et qui se lit à la colonne *b* du même feuillet:

Scientes quia jam hora est nos de sumpno surgere, etc. ad Ro. xj.[1] Eccli. xxij. (*sic*)[2] dicitur: *Hora surgendi non te trices; precurre*

[1] Les citations sont fautives et les renvois inexacts. Pour permettre au lecteur de faire plus facilement les rectifications nécessaires, il sera utile de donner en note le texte de la Vulgate et d'intercaler, aux passages offrant quelque difficulté, la version d'Ostervald.

Rom. XIII, 11: *Et hoc scientes tempus, quia hora est jam nos de somno surgere . . .*

[2] Eccli. XXXII, 15 -16: *Et hora surgendi non te trices; praecurre autem prior in domum tuam, et illic advocare, et illic lude, et age conceptiones tuas . . .*

prior in domum tuam et illuc (sic) *advocare et illic lude et age conceptiones tuas.* Arguit illos qui morose surgunt de sompno peccati cum debent viriliter expergisci sicut et viator qui et mane et cito surgit ut possit facere dietatem suam. Unde illos qui morosi sunt comparat mulieribus que hora surgendi se pectunt et tricant et tantum temporis in sui paratu ponunt quod missa cantata est. Unde illud vulgare:

Quant ma dame fu levee, etc.[1]

Et un peu plus loin (fol. 42 b):

. . . quidam ita gravi sompno pressi sunt quod nec pulsantes sentiunt nec audiunt vociferantes. Eodem modo quidam, licet pulsantur (*sic*) multis modis a Deo, non sentiunt; licet circa eos inclametur voce predicatoris et tonitrui (*sic*) comminationis, non audiunt. De quibus Proverb. xxiij[2]: *Et erint* (sic) *sicut dormiens in medio mari et quasi sopitus gubernator, amisso clavo. Et dicet: Verbaverunt me, et non dolui; traxerunt me, et non sensi.* Isti dicuntur vulgariter: dormire sicut *layrs en estopes*, qui vocatur oryx. Ysa. lj:[3] *Dormietis in capite omnium viarum sicut oryx illaqueatur* (sic).

---

[1] Il n'y a que ce seul vers dans le manuscrit. Des réflexions analogues, suivies de quelques vers, se trouvent dans deux autres sermons, dont l'un est de Jacques de Vitri. Voir Gaston Paris, *Bele Aaliz* (article réimprimé dans *Mélanges de littérature française du moyen âge*, publ. par Mario Roques, p. 624).

[2] Prov. XXIII, 34– 35: *Et eris sicut dormiens in medio mari, et quasi sopitus gubernator, amisso clavo* (et comme celui qui dort au sommet d'un mât). *Et dices: Verbaverunt me, sed non dolui; traxerunt me, et ego non sensi.*

[3] Is. LI, 20: *Filii tui projecti sunt, dormierunt in capite omnium viarum sicut oryx illaqueatus.* (Tes enfants sont défaillants, couchés à tous les carrefours des rues, comme un cerf dans un filet.)

Oryx est un de ces mots savants dont le sens n'était pas très clair aux écrivains du moyen âge et qu'ils emploient ainsi dans des acceptions très différentes. Francisé en *orige* il figure parmi les *Mots obscurs et rares de l'ancienne langue française* réunis par A. Delboulle (*Romania*, XXXIII, 1904, p. 585): »L'*orige*, oiseau tres ennuyeux, signifie l'envie (*Secrets et merveilles de Nature*, 890, édit. 1596.» Antoine Thomas y a épinglé la note que voici: »*Orige* (lat. *oryx*, grec ὄρυξ) n'est guère connu que comme nom de la gazelle ou de l'antilope: il a un long article

Que la locution *dormir come loir en estoupes* soit primitive ou secondaire, cela importe peu; elle est en tout cas plus pittoresque que la formule usuelle. Elle est tout à fait analogue à, p. ex., »comme coq en pâte.»

Je me demande depuis longtemps s'il n'y a pas rapport entre *loir en estoupes* et un adjectif (ou, si l'on préfère, participe passé) qui par son sens se rattache également à l'idée de dormir. Il figure parmi les *Mots obscurs et rares* de A. Delboulle. Voici ce qu'on lit dans la *Romania*, XXXIII (1914), p. 348:

ENTOUPIR. — 1545. Les scorpions par l'atouchement de l'aconit deviennent endormis et *entoupis* et pallissans et estourdis (Gueroult, *Hist. des plantes*, 68).

Delboulle ajoute une note qui à vrai dire n'explique rien, puisque tout lecteur constate immédiatement que dans le passage cité il y a trois mots signifiant à peu près la même chose: »Ce verbe n'est que le synonyme d'*étourdir*, car un autre traducteur de Fousch [1], Maignan, dit avec plus de précision: 'les scorpions demeurent estourdis par l'attouchement d'aconit'.»

Dans le même tome de la *Romania*, p. 557, on peut lire cette note de L. Vignon: »*Entoupir* peut être rapproché du provençal moderne *atupi*, étouffer, et stupéfier, abasourdir.»

Entoupi n'étant attesté qu'une seule fois, je serais porté y voir une création occasionnelle due au souvenir du *loir estoupes*.

ENGRUINDRE (*engroindre*), gronder.

Le juif *engruint* et gargouile.
Ms. 12483, fol. 126 v°.

---

dans Cotgrave. Mais le mot latin a été aussi appliqué à un oiseau, témoin ce passage du *Propriétaire des choses* [de Barthélemi l'Anglais] (traduction de J. Corbechon, B. Nat. fr. 9141, fol. 336c): 'Selon Juvenal *orix* est un oysel si cras que son gresse rebource le taillant du coutel qui la tranche, et est cest oysel comme une geline de Affrique.'» — Nous verrons un phénomène analogue se produire avec *herodius* (ci-après, p. 107).

[1] [Fousch ou Fuchs (Leonhart), médecin et naturaliste bavarois (1501—1566).]

Ce mot n'est pas dans Godefroy, qui a, III, 183[a], ENGRONDER *ses sourcils*, les froncer par l'effet du mécontentement, ENGRONDIR, gronder, être de mauvaise humeur, et, IV, 366[c], GRONDRE, *groindre*, murmurer, gronder.

ENNUIEUS. Voir ESCRIVAIN.

ENTOUPIR. Voir DORMIR.

ESCRIVAIN.

Mes on dit que ennuieus vaint
Et nonsachans *escrivains* paint.
Ms. 12483, fol. 106 v°.

C'est le développement d'un proverbe bien connu (*Enuyos veint*, Morawski, *Prov.*, n° 699) dont le sens est: comme l'ennuyeux, à force d'insister, finit par obtenir ce qu'il demande, un copiste, fut-il inexpérimenté, arrive, à force d'application, à terminer son volume, texte et enluminures. Je ne l'ai pas rencontré ailleurs.

ESLUSER, se jouer de.

Se de ton avoir mal user
Vieus, tu vieus Dieu *esluser*.
Esluser Dieu, c'est grant folie.
En rien ne l'*eslusa* Marie:
Ce qu'eut, converti en usage
Bon, et non en uselage
Si comme font li couvoiteus
. . . . . .
Marie ne fu point couvoiteuse,
Mes a toute gent si piteuse
Qu'a chascun espant son bien fait.
Ou trouveras tu qui ce face?
De Rains a Romme a grant espasse,
Mes un seul je n'i trouveroie
Qui autel feist comme Maroie.
Ms. 12483, fol. 136.

Cf. Godefroy, III, 23[c], ELUSER, *esluser*, et 488[c], ESLUSIER, *esluisier*. Voir aussi ci-après, au mot USELAGE.

ESTOUPE. Voir DORMIR.

FAUCON. Voir HERODIUS.

FERVAUMENT, adv., ardemment.

Par grant desir et *fervaument.*
Ms. 12483, fol. 262.

La forme n'est pas dans Godefroy, III, 768[b], FERVEMMENT.

FILIQUE, faucon. Voir HERODIUS.

FOICELE, s. f., petit panier d'osier, en particulier corbeille ou paillasson servant à presser ou à égoutter le lait caillé, le fromage.

Ce fu au siecle grant nouvele:
Dieu prendre char en une ancele,
Dieu alaitier charnel mamele,
Froumage viez mettre en *foicele.*
Vieus est, non pas selonc l'omme . . .
Ms. 12483, fol. 139.

Voir Godefroy, IV, 13[b], FISSELE.

FOU ET TRAMBLE.

Fou et tramble assez aront.
Ms. 12483, fol. 110 v°b.

Le sens de cette locution, qui joue sur l'équivoque *fou* »hêtre» et »aliéné», et *tremble* t r e m u l u s arbre et »tremblement», est: »toutes sortes de malheurs les attendent». Elle se retrouve dans *Le Mariage Rutebuef*[1], cité par Tobler dans *Verblümter Ausdruck und Wortspiel in altfranzösischer Rede* (*Vermischte Beiträge*, II, 2[e] éd., p. 241):

N'ai pas busche de chesne ensamble.
Quant g'i sui, si a *fou et tramble,* 68
N'est ce assez?

N'est pas dans Godefroy, IV, 107[a], FOU; Compl., X, 804[c], TREMBLE.

[1] La dernière édition est celle de Harry Lucas, *Les poésies personnelles de Rutebeuf* (thèse de Strasbourg, 1938), p. 78.

FROUMAGE VIEZ. Voir FOICELE.

FRUGIER, v. n., abonder, fructifier.

Qui Noé garda du deluge,
En cui tout bien habunde et *fruge*.
Ms. 12483, fol. 154.

Voir Godefroy, IV, 154[b], FROGIER, et 164[c], FROUGIER. Les deux articles auraient dû être refondus en un seul. Dans notre exemple, la rime prouve que la forme avec *u* n'est pas une simple graphie. Cf. Meyer-Lübke, REW, 3[e] éd., n° 3536, FRUCTIFICARE.

HAPEMENT, s.m., action de happer.

Il n'i a roy, prince ne pape
Qu'au loing aler la mort ne hape.
Prions Dieu que cest *hapement*
Ne vigne pas soudainnement.
Ms. 12483, fol. 149 v°b.

N'est pas dans Godefroy, mais bien dans Littré, II, 1979[c], HAPPEMENT, cependant sans exemple ni historique.

HERODIUS, s. m.

En suivant les interprétations qu'on a données de ce mot, on se heurte à une contradiction qui peut paraître singulière. Arrivé à l'exemple inconnu jusqu'à présent que je citerai tout à l'heure, on se trouve devant une nouvelle difficulté. Voici d'abord ce qu'écrit Godefroy, IV, 468[a]:

HERODIUS, s. m., héron.
Li *herodius* est uns oiselz tres ravissans et plus asseiz que ne soit li aigle, se dit li glose sus lou verset dessus dit, et ai li *herodius* ceste proprieteit que il fait son nif en un tres hault arbre et bien grant et vole si tres hault que tou jour il voit son nif, et ensi il ait son nif pour son conduit . . . en romans *herodius* n'a point de propre nom. (*Ps.*, CIII, Maz. 798, fol. 250 r°.)

La traduction est justifiée tout au moins en ceci que le grec ἐρῳδιός signifie en effet héron. Ainsi qu'il ressort du renvoi de Godefroy et du texte lui-même, l'exemple est tiré d'un commentaire du Psaume CIII, 16: *Saturabuntur ligna*

campi, et cedri Libani quas plantavit; 17. *illic passeres nidificabunt*, herodii domus dux est eorum; *montes excelsi cervis, petra refugium herinaciis*, ce qui dans la Bible de l'Église protestante (Ps. CIV) est rendu comme suit: 16. Les arbres de l'Éternel sont rassasiés, les cèdres du Liban qu'il a plantés. 17. C'est là que les oiseaux font leurs nids; *les cyprès sont la demeure de la cigogne;* les hautes montagnes sont pour les bouquetins; les rochers sont la retraite des lapins. Voir la note additionnelle ci-après, p. 117.

Mais ouvrons Ducange, t. III:

1. Herodius, Genus avis, Gall. *Heron.* Joan. de Janua: *Herodius, Rapacissima avis, avium et omnium volatilium major, qui et aquilam vincit, etc.* Gloss. Lat. Gall. Sangerman.: *Herodius, Un oiseau de proie, gilfaut.* [*Glossar. Lat. Gall. ex Cod. reg. 521: *Herodius, faucum, Gallice.* Leg. *Faucon.*] Vita S. Bonifacii Mogunt. tom. 1. Junii pag. 473: *Hic autem* (Gwelibus) *honestis moribus, ut ferunt, suam vitam circumsepsit, nisi tantum quod cum Herodiis et canibus per semetipsum jocabatur.* Hist. Luitprandi apud Murat. tom. 2. pag. 467: *Pennæ strutionis similes sunt pennis accipitris, et Herodii: cum tempus advenerit in altum alas erigit, deridet equitem et ascensorem ejus.* Non semel legitur in Bibliis sacris, ut Deuter. 14. 16. etc.

Donc *herodius* est gerfaut ou faucon, ce qui est confirmé par le glossaire dit *Abavus* de Douai (h e r o d i u s *faucons*) de même que par celui du Vatican (Mario Roques, *Recueil général des lexiques français du moyen âge*, I, p. 34 et 166).

Voici enfin le nouvel exemple promis:

Faucon est apelé *filique*,
Herodius est son non tiers.
Ms. 12483, fol. 264.

Herodius, qui en grec désigne le héron, a incontestablement été employé dans l'acception faucon. Nous avons déjà rencontré un cas analogue, celui d'*oryx*. Voir ci-dessus, p. 103, n. 3.

Mais le deuxième nom, *filique*, me reste énigmatique. En grec φυλίκη est le nom d'un arbuste. Ce n'est probablement pas là l'origine de *filique*.

HUET, s. m., le diable.

Quant hons ou fame en ceste vie
A fait tant maus que plus ne puet,
Par l'ennortement de *huet*,
Et son creatour coroucié . . .
Ms. 12483, fol. 119.

Ce sens n'est pas indiqué par Godefroy, IV, 522[a].

HUGE, s. f., synonyme d'arche.

Ele est des mal eureus refuge,
Ele est de Dieu l'arche et la *huge*.
Ms. 12483, fol. 154.

Godefroy, IV, 518[a], HUCHE, a un seul exemple de ce sens:

Car quant Deus ot par le deluge
Sauvé Noé dedens sa *huge* . . .

Guillaume, clerc normand, *Besant de Dieu*, éd. Martin, v. 3015.

LOING. Voir ALER.

LOIR. Voir DORMIR.

MAITIÉ, s. f., perversité, mauvaises actions.

Et pour no *maitié* perisson.
Ms. 12483, fol. 17 b.

Tuit sont enclin a *maitié* faire.
Ib., fol. 19.

Godefroy, V, 94[c], MAISETÉ (3 ex.), a seulement les variantes *maisetet* et *maesté*.

PASSEROSE, s. f., rose trémière.

A la noblesce de la rose
En partie comparer l'ose,
Et Marie est si noble chose
Qu'estre puet dite *passerose*,
Quar ele passe toutes fames,
Soient vilainnes, soient dames.
Ms. 12483, fol. 53.

Cf. Godefroy, Compl., X, 291[b], PASSE ROSE.

PETEE, s. f., horde (?).

> Et cruele *petee* feussent.
> Ms. 12483, fol. 155.

Le mot est glosé en marge: *cohors*. Il n'est pas dans Godefroy. Il faut peut-être entendre *pe*[*s*]*tee*. Mais un tel mot est également inconnu.

POIS EN POT (COM).

> En richesses point ne te fie:
> Eles vont et viennent *com pois*
> *En pot*.
> Ms. 12483, fol. 130 b.

Locution proverbiale qui n'est pas dans Godefroy.

POUCHE, s. f., sac.

> Et, biau frere, que senefie
> Qu'il a deus pars ou bec Marie?
> — Le bec Marie, c'est sa bouche,
> Qui trop bien resamble a la *pouche*:
> Vers ciel ouverte, en bas close.
> Marie feroit ceste chose . . .
> Ms. 12483, fol. 117.

Cf. Godefroy, Compl. X, 362[a], POCHE.

PUCE EN L'OREILLE (LA).

N'entendent le bon Pantagruel ce mystere, le interrogea, demandant que prætendoit ceste nouvelle prosopopée.

— J'ay (respondit Pantagruel) *la pusse en l'aureille*. Je me veulx marier.

Rabelais, *Le Tiers Livre*, chap. VII; *Œuvres*, éd. A. Lefranc, t. V, p. 69—70.

Dans la note, signée J. Plattard, on lit: »Cette locution, qui se rencontre *déjà* [c'est moi qui souligne] dans Charles d'Orléans, *Chanson I*, signifie être tracassé par des désirs ou des soucis d'amour. Cf. *Revue des études rabelaisiennes*, V, p. 98—101, et *Amadis de Gaule*, livre X, ch. III:

»Quoy, monsieur mon compaignon (dit Florisel en s'esveillant), *si vous avez la puce en l'aureille*, qu'en puis-je mais? Le remède

est de la tirer par quelque subtil moyen. -- A! a! monsieur (respond Falanges), n'avez vous appris par vostre passion propre à avoir autre pitié des misérables et langoureux amans!»

La note du commentateur de Rabelais appelle deux remarques, l'une concernant l'âge, l'autre le sens de la locution. Sa rédaction pourrait faire croire que la formule date du XV^e^ siècle seulement. Le fait est qu'elle se rencontre déjà vers le milieu du XIII^e^ siècle, dans un texte publié naguère par moi-même:[1]

Moi debrise mout et traveille
Li maus d'amours dont mes cuers veille,
Et jours et nuis sans prendre somme
Je trai doleur le nonpareille
Qui onques fust; c'est grans merveille
Coument je samble moi n'autre home.
Cis maus m'a mort, cis maus m'asome:
Pour tout l'avoir qui est a Rome
Ne de Paris dusqu'a Marceille,
Issi me face Diex preudome,
Ne dormiroie, c'est la some.
Adés ai *la puche en l'oreille.*

Le dit de la tremontaine.

Je n'en connais pas d'autre exemple aussi ancien. Mais dès le début du siècle suivant on en rencontre au moins trois. Godefroy, Compl., X, 444, cite l'interpolation faite, en 1316, par Chaillou de Pesstain au *Roman de Fauvel* de Gervais du Bus[2]. Littré[3], III, 1379[a], fournit une citation de Jehan de

[1] *Le fabliau du moine. Le dit de la tremontaine.* Deux poèmes inédits, tirés du manuscrit 2800 de la Bibliothèque du baron James de Rothschild (*Romania*, XLIV, 1917, p. 567).

[2] On peut aujourd'hui consulter mon édition, parue dans les publications de la Société des anciens textes français, p. 189, v. 1587—90.

[3] Pour le XVI^e^ siècle, Littré a un exemple tiré des poésies de Guillaume Cretin et le passage de Rabelais cité en tête de cet article, enfin le proverbe *Puce en l'oreille l'homme reveille* d'après Le Roux de Lincy, *Livre des proverbes*, 2^e^ éd., I, p. 198. Godefroy a trouvé la *puce en l'oreille* dans une comédie de Larivey.

Condé (éd. Scheler, II, p. 9) et un passage de la version bourguignonne de *Girart de Rossillon:*

> La mort dou duc Girart pour certaim li nuncerent.
> Challes en fist tel joie ne fist mais la paroille,
> Mas ancor en havra telle *puce en l'oroille* 2258
> Dont il havra peour de perdre corps et terre.

Girart de Rossillon, poème bourguignon du XIV^e^ siècle, éd. Edward Billings Ham (*Yale Romanic Studies*, XIV, 1939), p. 173.[1]

Le sens »être tracassé par des soucis d'amour» est bien celui qui convient au plus ancien exemple connu, celui du *Dit de la tremontaine*. Mais le seul qui convienne au passage de *Girart de Rossillon* est celui qu'indiquent les dictionnaires courants: »être inquiet, sur le qui-vive» (Larousse). Plattard ne le mentionne pas. On peut se demander si cette acception plus étendue n'est pas la primitive.

RAP. Sens?

> ..... dist erraument:
> *Rap* ai esté, au jugement
> M'ont accusé li anemi,
> Qui a nului ne sont ami,
> De trois choses ...
> Ms. 12483.

N'est pas dans Godefroy.

REBESQUIER (SOI), se rebéquer.

> Tiex gens doit on humilier,
> Qu'il ne *se* puissent *rebesquier.*
> Ms. 12483, fol. 238 b.

Godefroy, VI, 637^a^, a deux verbes actifs, REBECHER, *rebacquer*, prêcher, réprimander (avec deux exemples tardifs, tirés l'un du *Mistere du Viel Testament*, l'autre de Guillaume Flamang), et REBECHIER, *rebesquier*, renoncer à (également avec deux exemples, de 1316 et 1410). Littré, IV, 1498^c^, REBÉQUER (SE), signale le verbe réfléchi dans le *jobelin* de Villon.

---

[1] Voir mon compte rendu ici même, XLI (1940), p. 92.

RIAGAL, s. m., poison extrait de l'aconit.

Folie est dite proprement
Luxure par especial:
Ele vaut pis que *riagal*
Qui ocist le cors seulement;
Luxure ocist et cors et ame.
Ms. 12483, fol. 218 b.

Cet exemple est plus ancien que ceux enregistrés par Godefroy, VI, 634[a], REAGAL (ex. de Villon), et VII, 181[a], RIAGAS, *rigaz* (ex. du XVI[e] siècle).

SAMEDIS (ENTRE DEUS).

On dit qu'*entre deus samedis*
Souvent avient mainte aventure.
Ms. 12483, fol. 109 v°b.

Morawski, *Prov.*, n:o 691, et Le Roux de Lincy, *Livre des proverbes*, 2[e] éd., I, 130, ont cette forme différente: *Entre deus samedis avient moult de mervoilles.* Rien dans Godefroy.

SANCTIFICETUR (FAIRE LE), être hypocrite.

Fai la, et non contrefai mie,
Si com li plain d'ypocrisie
Qui *font le sanctificetur:*
Douceur pou y a, assez dur.
Cis contrefait dame Marie
Qui saint se fait et ne l'est mie.
Ms. 12483.

Le mot vient du *Pater* (*sanctificetur nomen tuum*); il n'est pas dans Godefroy.

SEIGNEUR. Voir SOUFFLET.

SENS (AVOIR LE — EN L'UEIL), peut-être: ne penser qu'à son plaisir.

Li autre sont farsi d'orgueil
Et li autre *ont le sens en l'ueil.*
Ms. 12483.

N'est par dans Godefroy.

SOTAILLE, s. f., troupe de sots.

Tel gent font leur trop grant damage,
Sotaille sont et non pas sage.
Ms. 12483, fol. 210 v°b.

Godefroy VII, 487[a], n'a qu'un seul exemple, qui est tardif.

SOUFFLET.

Tel le seigneur con son *soufflet.*
Ms. 12483, fol. 169[b].

C'est probablement une variante plaisante de cet autre proverbe: *Por grant seigneur prent hom grant colee* (Morawski, *Prov.*, n° 1664, var.). N'est pas dans Godefroy.

SURIE, s. f. Sens?

Biau frere, lesse ta *surie,*
A servir pren dame Marie.
Ms. 12483, fol. 228.

N'est pas dans Godefroy. Serait-ce un dérivé de l'adj. *sur*, acide?

TATINER, v. a., harceler.

Marchant doivent estre loial,
Cilz de mer par especial,
Quar en plus grant peril souvent
Sont (plus) qu'autre par yaue et par vent
Qui en mer souvent les *tatine.*
Ms. 12483, fol. 130 v°.

Cf. Godefroy, VII, 657[a].

TEDEMENT, adv., à contre-cœur.

L'un tart paie, l'autre *tedement,*
Tuit se portent negligemment.
Ms. 12483, fol. 150.

N'est pas dans Godefroy.

TORTUER, v. a., tordre.

> Plus volentiers *tortueroient*
> Ceste tortue, s'il pouoient,
> Qu'il ne feroient autre chose.
> Ms. 12483, fol. 257 b.

Jeu de mots. Cf. Godefroy, VII, 768[b].

TRAMBLE. Voir FOU.

USELAGE, s. m.

> Ce qu'eut, converti en usage
> Bon, et non en *uselage*
> Si comme font li couvoiteus.
> Ms. 12483, fol. 136.

Ce mot, qui n'est pas dans Godefroy, est évidemment pris en mauvaise part: »mauvais usage»; mais la mention de l'*avoir* et des *couvoiteus* (cf. ci-dessus, p. 105, ESLUSER) fait croire que l'auteur entendait parler de l'usure. Il ne faut sûrement pas le rapprocher d'OISELER, dont il existe bien la variante *useler* (Godefroy, V, 585[c]).

WINSE.

Ce mot, qui intriguait beaucoup mon regretté maître Antoine Thomas, figure dans un poème allégorique publié par moi[1], *Le miroir de Vie et de Mort*, composé en 1266 par Robert de L'Omme. Le surnom de l'auteur indique probablement la commune actuelle de Lomme, dans le département du Nord, arrondissement de Lille: le résultat auquel aboutit l'étude linguistique du texte corrobore en effet cette localisation. Cela a une certaine importance pour l'exposé qui va suivre.

Aux v. 413 et suiv. la personnification appelée *Gloutenie* parle de l'ivresse répandue parmi tous les peuples:

> C'a paines n'i trovroit on mie 437
> De sobre gent une puingnie.

[1] *Romania*, XLVII (1921), p. 525, et L (1924), p. 14.

Au vin vont tout, petit et grant . . .
Je sui dame de mainte tiere.
Winse plantai en Engleterre.
Galois, Tiois et Avalois[1]
Maintienent bien toutes mes lois.
En Flandres ai maint preu serjant,
A Ypre, a Bruges et a Gant.
Li povre vont a le cervoise,
S'ille est bone, il i font grant noise,
Et li plus rike vont a vin,
U a miés ou au lewekin.[2]

C'est, comme on le voit, une énumération de différentes sortes de boissons. Quelle est ce *winse* que la Gloutonnerie avait planté en Angleterre? Ce n'est surement pas la vigne: l'Angleterre n'avait pas de vin, les auteurs médiévaux le signalent fréquemment. Mais c'est en tout cas, le contexte le montre clairement, »une plante servant à la préparation d'une boisson», comme je l'ai dit dans mon glossaire (*Romania*, L, p. 53). Et cette boisson était vraisemblablement une bière quelconque. Les substances essentielles nécessaires pour la fabrication de la bière sont (sans parler de l'eau et de la levure) une matière transformable en alcool (céréale ou succédané) et un aromate (qui est aujourd'hui presque exclusivement le houblon). Si *winse* désignait une céréale, l'auteur n'aurait sans doute pas parlé de *planter:* on ne plante pas les céréales. Il s'agit plutôt d'une plante plus ou moins ligneuse, et, plutôt que de la substance principale entrant dans la composition de la boisson, d'un aromate destiné à lui donner le goût requis. Il ne saurait cependant s'agir du houblon[3], qui, il est vrai, apparaît sur le continent dès le IX^{e} siècle, mais seulement depuis le XVI^{e} siècle en Angleterre.[4] Une des plantes qui servaient anciennement pour le même usage qu'actuellement

[1] Habitants des Pays-Bas.
[2] Sorte de bière.
[3] Le mot n'est attesté en français que depuis 1442. Voir Dauzat, *Dict. étymologique*, p. 393.
[4] *La Grande Encyclopédie*, s. v. BIÈRE.

le houblon était le genêt. Je crois que la Gloutonnerie dit qu'elle *planta genêt* en Angleterre . . . Cette plante s'appelle *broom* en anglais. Ouvrons le *New English Dictionary*, I, 1130[a]:

1646. Buck Rich. III, 1.7 Geoffry Plantagenet used to weare a Broome-stalke in his Bonnet.
1846. Sowerby Brit. Bot. III. 13 Broom-tops were often used to communicate a bitter flavour to beer.

De ces exemples il ressort d'une part que *broom* en anglais est bien la même chose que genêt en français, et, d'autre part, que le genêt a été souvent employé pour donner un goût amer à la bière.

En parlant de ce que la Gloutonnerie »planta» en Angleterre, le poète, Robert de L'Omme, s'est sûrement servi d'un mot étranger, anglais ou prétendument anglais. *Winse* est-il anglais? Je ne le pense pas. L'anglais n'était probablement pas la langue où Robert de L'Omme allait quérir les mots étrangers dont il croyait avoir besoin: c'était plutôt le flamand. Cette langue était autrefois, dans le nord de la France, beaucoup plus répandue qu'elle ne l'est actuellement. Or »genêt» se disait en flamand *ghinst* (vocabulaire de Kiliaan). C'est, je crois, notre mot. Je n'ignore pas les difficultés phonétiques, notamment celle relative à la chute du *t*. Quant au *w* initial, il s'explique plus aisément. On sait qu'en wallon et, partiellement, en picard, à *gu* initial (suivi d'une voyelle) correspond *w*: l'écrivain du XIII[e] siècle aura rendu le *gh* initial du mot flamand par *w*.

ARTHUR LÅNGFORS

Note additionnelle. HERODIUS (p. 107) est traduit par *faulcons* dans la version des Psaumes (psaume CIII=CIV de la Bible protestante) contenue dans le manuscrit fr. 6260 de la Bibliothèque nationale (XV[e] siècle). La plus ancienne traduction complète des Psaumes en prose anglaise, qui en dérive, a également *faucouns*. Voir Ole Reuter, *A Study of the French Words in the »Earliest Complete English Prose Psalter»* (dans *Societas Scientiarum Fennica, Commentationes Humanarum Litterarum*, IX, 4, 1938, p. 22).

Personnages historiques figurant dans la poésie lyrique française des XII^e^ et XIII^e^ siècles

IX [1]

Dragon, ami et protecteur des trouvères d'Arras

Qui est-ce que ce Dragon, vingt-cinq fois juge dans les jeux-partis échangés entre les membres les plus notoires de l'école poétique d'Arras du milieu du XIII^e^ siècle, et, en plus, deux fois destinataire de chansons courtoises? Sûrement pas poète professionnel, ni même poète du tout, puisque jamais il n'apparaît comme auteur. Jamais non plus son nom n'est précédé du titre honorifique de messire ou de maître. Faut-il en inférer qu'il n'occupait pas une situation en vue dans la société arrageoise? Une telle conclusion serait, semble-t-il, en contradiction avec ce fait que la fonction de juge de jeu-parti est, en règle générale tout au moins, »une manière d'hommage rendu à des personnages de marque», comme l'écrit avec raison A. Långfors dans l'Introduction au *Recueil général des jeux-partis* (p. VII). Dragon est un pseudonyme — telle est la seule explication fournie jusqu'à présent à propos de ce personnage mystérieux. Avant d'aborder la question de savoir s'il y a moyen de percer ce quasi anonymat, il y a lieu de dresser la liste des pièces où figure Dragon et de chercher à préciser les données chronologiques qu'elles sont susceptibles de fournir. La liste des jeux-partis imprimée ci-contre indique d'abord le numéro de la pièce dans la *Bibliographie* de Raynaud, puis celui du *Recueil général*, ensuite les deux partenaires, enfin les juges, le nom de Dragon étant placé de manière à désigner toujours le juge du partenaire nommé en premier lieu.

---

[1] Pour les articles précédents, voir *Neuphilologische Mitteilungen*, t. XXXVI, 1935, p. 1 et 65, t. XXXVII, 1936, p. 257, t. XLI, 1940, p. 12 et 49.

I. — *Jeux-partis:*

Rayn. n:o	*Recueil* n:o		Partenaires		Juges
1034	(XXVI)	J. Bretel	J. de Grieviler	Dragon	sire Audefroi
667-8	(XXVII)	»	»	»	» [1]
841	(LXXXIII)	»	»	»	»
2083	(XXXIII)	»	»	»	Ferri
496	(XLIX)	»	Lambert Ferri	»	Phelippot [Verdiere]
1774	(LII)	»	»	»	Bertran
1041	(LXI)	»	»	»	néant
666	(LXII)	»	»	»	J. de Grieviler
1888	(LXXXVIII)	»	»	»	Trésorier d'Aire
918	(XCIV)	»	P. d'Angicourt	»	Bertran
1584	(CXI)	»	A. de la Halle	»	sire Audefroi
1833	(CXVII)	»	»	»	néant
862	(XXIV)	J. de Grieviler	J. Bretel	»	sire Audefroi
101	(XLV)	»	»	»	»
258	(XXVIII)	»	»	»	Tassart de Rains
927	(LXXXIX)	Lambert Ferri	»	»	Simon Poucin
1092	(XCI)	»	»	»	sire Audefroi
1026	(CVIII)	A. de la Halle	»	»	»
494	(CXIV)	»	»	»	Ferri
277	(CXVI)	»	»	»	» [2]
1066	(CXIX)	»	»	»	»
1121	(LXXII)	Gaidifer	»	»	sire Audefroi [3]
909	(LXIV)	Cuvelier	»	»	Ferri
692	(XCIX)	»	J. de Grieviler	»	Trésorier d'Aire
1331	(CVI)	R. de le Pierre	Lambert Ferri	»	Simon Poucin

II. — *Chansons:*

698 Robert de le Pierre (éd. Noack et Stengel, p. 117), destinataire Dragon.
924 Guibert Kaukesel (éd. Dinaux, III, 235), destinataires Dragon, Jehan Erart et Boutillier.

---

[1] *Sire Audefroi* figure comme juge dans les mss. *GZb; Aa* donnent (avec moins d'autorité, semble-t-il) *Demisele Oede* (A. Långfors, *o. c.*, p. 98).

[2] Ce sont les juges selon le ms. Q; les mss. *A Wa* indiquent *Ferri* et *Evrart.*

[3] *Dragon* est le juge de Gaidifer seulement dans le ms. *b;* le ms. *a* porte *Perrin.*

Cette liste nous montre Dragon en relations avec dix-sept personnalités parmi lesquelles figurent, d'une part, quelques-uns des meilleurs poètes artésiens du milieu et de la seconde moitié du siècle, tels que Jehan Bretel, Adam de la Halle, Jehan de Grieviler, Lambert Ferri, Robert de le Pierre et Colart le Boutellier, d'autre part deux riches bourgeois d'Arras, sire Audefroi [Louchart] et Simon Poucin. Ce que l'on sait de leur vie nous fournit sur celle de Dragon les renseignements chronologiques que voici.

La date la plus ancienne est fournie par le jeu-parti R. 667—8, nécessairement antérieur à la mort de Thibaut de Navarre, survenue le 7 juillet 1253, puisque Jean Bretel y cite un jeu-parti (R. 494) du roi *u Navare apent:* ce présent *apent* prouve que Thibaut le Chansonnier était encore en vie. Les jeux-partis R. 101, 258, 666, 692, 841, 862, 1034 et 2083 sont antérieurs à 1254—1255: dans le Registre nécrologique de la Confrérie des jongleurs et bourgeois d'Arras, Jehan de Grieviler est inscrit comme décédé en 1254—1255.[1] Le jeu-parti R.1331 et la chanson R. 698 ne pourraient être postérieurs à 1258: cette année-là le même obituaire enregistre le décès de Robert de le Pierre.[2] La chanson de Guibert Kaukesel (R. 924), dont les destinataires sont Dragon, Jehan Erart et Colart le Boutellier, est antérieure à 1258—1259: à cette date est mort Jehan Erart.[3]

Ainsi, douze pièces, sur le total de vingt-sept où figure Dragon, s'échelonnent entre 1253 (au plus tard) et 1259 (au plus tard). Les dates fournies par les quinze pièces restantes nous intéressent moins parce que tardives. Rappelons seulement que Jehan Bretel, »prince» du Pui d'Arras, est mort en 1272, que sire Audefroi Louchart (attesté comme banquier à Arras avant 1244) est décédé vers septembre 1273, que Philippe Verdiere

---

[1] Voir A. Långfors, *o. c.*, *Introduction*, p. XXX.

[2] Voir A. Långfors, *l. c.*, p. XXXIV.

[3] Voir Angelica Hoffmann, *Robert de le Piere, Robert le Clerc, Robert de Castel. Zur Arraser Literaturgeschichte des 13. Jahrhunderts*, Halle, 1917 (diss.), p. 38.

vivait encore en 1282 et qu'Adam de la Halle et Simon Poucin, échevin de la ville à plusieurs reprises, sont tous deux décédés vers 1288.[1] Sur les autres personnages figurant sur notre liste on ne sait rien de bien précis.

Nous avons vu les relations, assez flatteuses, qu'entretenait Dragon dans les milieux littéraires — et même financiers — d'Arras. Dragon n'était vraisemblablement pas un pauvre hère. Et il n'était pas, nous l'avons déjà dit, le confrère en poésie des sire Jehan Bretel, des Adam de la Halle, etc. Si tout le monde tenait à lui rendre cette sorte d'hommage que constituait la fonction honorifique de juge dans les débats littéraires, c'était donc pour une autre raison. Était-ce peut-être un banquier? Si Dragon était son véritable nom officiel, à la question posée il faut répondre par la négative. Grâce surtout aux heureuses investigations de A. Guesnon, nous sommes très bien renseignés sur les financiers d'Arras du XIII[e] siècle: nulle part, dans les documents concernant les questions d'argent, le nom de Dragon ne figure. Reste donc cette alternative: ou bien Dragon est un nom de fantaisie, un pseudonyme proprement dit, ou bien c'est le nom plus ou moins authentique d'un personnage que dans certains milieux on désignait couramment ainsi mais qui pouvait avoir droit à un autre nom, peut-être plus prestigieux.

Or on n'a jamais signalé, à propos du personnage littéraire qui nous occupe, ce fait que Dragon est un nom qui est loin d'être rare dans la France du nord au moyen âge. Voici ce qu'écrit, en 1668, Jean Le Carpentier[2] à propos des familles Drac, Draeck et Dragon-Ramillies:

---

[1] Voir A. Långfors, *l. c.*, p. XXXII, XXXIII, XXXVIII, XXXIX et XLII. — Nous renonçons à tirer des conclusions quelconques des données relatives à Adam de la Halle, les dates proposées, notamment celle qui concerne sa naissance, étant contradictoires. Nous comptons revenir plus tard à ce problème.

[2] Jean Le Carpentier, *Histoire genealogique de la noblesse des Païs-Bas, ou Histoire de Cambray et du Cambresis*, Leide, 1668, vol. II, p. 512—13.

Toutes ces trois familles portent *un Dragon* pour leurs armes; ayant un rapport tout évident avec le nom, et que les Genealogistes appellent *Armes parlantes. Drac* donc porte *d'or à un dragon de sinople armé de gueules . . . Draeck* porte *d'azur au dragon d'argent . . . Dragon-Ramillies* portoit jadis *d'azur au dragon d'or.* Celle-cy est une des anciennes Familles du Cambresis, qui possedoit avant l'an 950. les seigneuries de Ramillies,[1] d'Ere,[2] d'Escaudeuvre,[3] d'Eswars,[4] et tout ce qui estoit arrousé des eaux de l'Escaut depuis le Mets de S. Aubert,[5] jusques au Chasteau de Thun.[6] Il y a eu diverses Branches de cette Maison de *Ramillies*, dont une retint le surnom de *Dragon;* la 2e prit celui de *Boiteux;* la 3e celui de *Boisdeux*, ou *Dissimulé;* la 4e celuy de *Goupil*, ou *Renard;* le 5e celuy de *Huriel*, et la 6e retint celuy de *Ramillies.* Rosel rapporte des Epigraphes de ceux de cette Maison, et entr'autres celuy-cy: »Chi gist Demisielle Flaure Kon disoet fielle de Honerable homme Nicasse de Ramillies kon disoet Dragons, liquelle fut epeuze Sire Girard Pottier; li (?) an M.CCCC. et XII.

Cette famille de *Dragon-Ramillies* n'ayant pas de relations (pas plus que les deux autres) avec Arras ou l'Artois, il n'y a pas lieu de s'y arrêter. Mais la suite nous intéresse davantage. Le Carpentier continue (p. 514—15):

Il y a encore une autre famille de *Dragon* connuë és siecles reculez en Cambresis, en Artois, et en la Chastellenie de Lille, que les anciennes Chartes nous enseignent estre sortie originairement de celle de *Gonnelieu.*[7] Je ne veux que deux Chartes pour prouver cette verité, dont l'une se void és Archives de Mont S. Eloy à 2.

[1] Ramillies, Nord, arr. et cant. Cambrai.

[2] Erre, Nord, arr. Douai, cant. Marchiennes.

[3] Escaudœuvres, Nord, arr. et cant. Cambrai.

[4] Eswars, Nord, arr. et cant. Cambrai.

[5] Nous ne connaissons pas de localité nommée Le Metz-de-Saint-Aubert. Il y a un Le Metz dans le Nord, arr. Douai, cant. Orchies, comm. Nomain, un autre Le Metz, également dans le Nord, arr. Avesnes, cant. Bavay, comm. Saint-Waast, et un Saint-Aubert, dans le même département, arr. Cambrai, cant. Carnières, mais aucune de ces localités n'est arrosée par l'Escaut. Il faut plutôt penser à quelque petit fief nommé Le Mets dans la proximité de l'abbaye de Saint-Aubert de Cambrai (voir plus loin, p. 123, note 7).

[6] Probablement Thun-Saint-Martin ou bien Thun-L'Évêque, Nord, arr. et cant. Cambrai.

[7] Gonnelieu, Nord, arr. Cambrai, cant. Marcoing.

lieuës d'Arras, en date de l'an 1098. qui fait mention d'une donation d'aucuns Autels et biens faits au dit lieu [1] par Lambert Evesque d'Arras[2], en presence de . . . *Guatier de Gonnelieu*, de *Willelme de Wailly*[3] son frere, . . . Par cette charte nous voyons que la Maison de Wailly ou Vailly est issue de celle de *Gonnelieu*. Une autre charte de Guy d'Inchy[4] seigneur de Waencourt[5] fait mention de *Sara de Vailly*, vefve de *Colard de Rullecourt*,[6] de *Watier de Vailly* son frere, et de *Guillaume Dragon* frere du dit *Watier* et d'*Alix* sa femme qui donnèrent quelques rentes à l'Hospital de S. Jacques d'Arras . . . Ce Titre nous apprend que cette Famille de *Dragon* descend immédiatement de celle de *Vailly*, et par moyen de celle de *Gonnelieu*. Dans les Archives de S. Aubert [7] on trouve dans une Charte de l'an 1213. un Watier de Vieslis,[8] un Watier de Vailly son neveu, un Willelme Dragon frere de celuy-cy, et Sara de Vailly avec Colard de Rullecourt son mary, etc. De tout cecy nous apprenons que les Familles de *Vieslis*, de *Vailly*, et de *Dragon* sont sorties du mesme estoc de *Gonnelieu*, comme aussi celles de *Gomiecourt* [9], de *Blondel*, et autres, qui portent toutes *une bande* pour leurs armes, etc . . . Cette famille de *Dragon* posséda en partie la Chastellenie de S. Omer,[10] soit par succession, soit par alliance, par achapt ou autrement, vers l'an 1270. etc.

---

[1] Il s'agit de l'ancienne abbaye de Mont-Saint-Éloi (Pas-de-Calais, arr. Arras, cant. Vimy) de l'ordre de Saint-Augustin, fondée primitivement comme collégiale, transformée en abbaye vers 1068 et supprimée en 1790 (voir le comte de Loisne, *Dictionnaire topographique du département du Pas-de-Calais*, Paris, 1907, p.263).

[2] Lambert s'installa le 10 juillet 1093, fut consacré par le pape Urbain II le 19 mars 1094 et mourut le 17 mai 1115 (Mas Latrie, *Trésor de chronologie*, col. 1376).

[3] Wailly, fief, Pas-de-Calais, arr., cant. et comm. d'Arras, au faubourg de Ronville, ou bien Wailly, commune du canton d'Arras-Sud, à 7 kilom. d'Arras (voir de Loisne, *o. c.*, p. 392).

[4] Inchy-en-Artois, Pas-de-Calais, arr. Arras, cant. Marquion.

[5] Wancourt, Pas-de-Calais, arr. Arras, cant. Croisilles.

[6] Grand-Rullecourt, Pas-de-Calais, arr. Saint-Pol, cant. Avesnes-le-Comte ou, plutôt, Rullecourt, fief, Pas-de-Calais, arr. Béthune, cant. Carvin, comm. Hénin-Liétard (voir de Loisne, *o. c.*, p. 334).

[7] L'abbaye de Saint-Aubert de Cambrai, fondée avant 894, de l'ordre de Saint-Augustin (voir Mas Latrie, *o. c.*, col. 1877).

[8] Viesly, Nord, arr. Cambrai, cant. Solesmes.

[9] Gomiecourt, Pas-de-Calais, arr. Arras, cant. Croisilles (voir de Loisne, *o. c.*, p. 170).

[10] Saint-Omer, Pas-de-Calais, ch.-l. arr.

Jean le Carpentier nous fait ainsi connaître plusieurs chartes relatives à une famille appelée originairement de Gonnelieu mais dont les différentes branches portaient au cours des temps, comme c'était l'usage au moyen âge, des noms différents. La charte la plus ancienne (1098) nous présente Guatier de Gonnelieu et son frère Willelme de Wailly comme témoins d'une donation faite en faveur de l'abbaye de Mont-Saint-Éloi, à deux lienes d'Arras. Une charte de 1213 nous apprend notamment qu'un Willelme *Dragon* était le frère d'un Watier de Wailly, enfin, une troisième, non datée mais postérieure à celle-là,[1] indique que Willelme Dragon et sa femme Alix, son frère Watier de Wailly, etc., donnèrent des rentes à l'hôpital de Saint-Jacques d'Arras. Les différentes branches de cette famille, appelée anciennement de Gonnelieu, étaient donc étroitement liées à Arras: leurs membres habitaient la ville même ou tout au moins la banlieue d'Arras. Wailly, dont une de ses branches tirait son nom, était un ancien fief au faubourg de Ronville, ou bien l'actuelle commune du canton d'Arras-Sud, à sept kilomètres de la ville. Puisque Le Carpentier dit expressément qu'il y avait, dans l'Artois, une famille Dragon, bien qu'il ne désigne par son prénom qu'un seul membre de cette famille, n'est-il pas naturel que notre Dragon ait appartenu à cette famille, dont les actes cités nous permettent de dresser la table généalogique que voici:

N. de Wailly

N. de Wailly		Watier de Vieslis
Watier de Wailly	Willelme Dragon ép. Alix	Sara de Wailly ép. (avant 1213) Colard de Rullecourt

Notre Dragon était-il fils du Willelme Dragon mentionné par Le Carpentier? En tout cas il appartenait à la génération qui suivit celle de Watier de Wailly, de Willelme Dragon et de

[1] Le Carpentier les cite dans l'ordre inverse. Mais le fait que Sara de Wailly est en 1213 appelée femme de Colard de Rullecourt, mais dans la charte non datée sa veuve, prouve que l'ordre chronologique est bien celle que nous venons d'indiquer.

leur sœur Sara. Mais ne pourrait-il aussi bien être, p. ex., fils de l'autre frère, Watier de Wailly? Ces sortes de surnoms ne se transmettaient pas nécessairement de père en fils. Si nous faisons cette hypothèse, c'est parce que nous n'avons trouvé notre Dragon nulle part ailleurs que dans les chansons de l'école poétique d'Arras mais que, d'autre part, nous avons trouvé, et exactement à la même époque, un de Wailly, personnage évidemment remarquable. On lit son nom là où l'on s'attendrait à retrouver précisément notre Dragon lui-même, c'est-à-dire dans le Registre nécrologique de la Confrérie des jongleurs et bourgeois d'Arras: celui-ci enregistre, entre la Pentecôte 1257 et la Purification 1258, le décès d'un *Adam de* W*ailly*.[1] Que ce fût un personnage distingué, un texte le montre avec évidence. On le retrouve en effet, en compagnie de *Mahieu* W*ion* et *d'Adan Esturion*, riches bourgeois d'Arras, dans une chanson (R. 1938 = R. 37 = R. 394)[2] composée par un trouvère artésien anonyme qui invoque ces personnages pour démontrer la vanité des grandeurs humaines. Voici la partie de la chanson qui nous intéresse ici:

C'est cose veritable,
Et bien i a raison,
Li mors est soutillable,
Lués vient en traïson:
Wailli et *Mahiu Wion*,
Ces deus face Diex pardon,
Car il sont tesmoignable
Que tous li mons est fable.[3]

Et *Adans Esturions*,
Belemote ne doignons
Li est mout peu aidable
En joie permanable.

[1] Voir A. Guesnon, *La satire à Arras au XIII^e siècle*, Paris, 1900, p. 21 (extrait du *Moyen Age*, années 1899 et 1900, p. 256).

[2] Éd. A. Jeanroy et H. Guy, *Chansons et dits artésiens du XIII^e siècle*, Bordeaux, 1898, p. 42. Cf. Långfors, *Romania*, 1926, p. 441.

[3] L'éd. a *tous li monde*, le ms. correctement *tous li mons*.

L'importance du personnage d'Adam de Wailly[1] ressort clairement du contexte lui-même, mais l'opulence notoire des deux bourgeois d'Arras figurant ici avec lui[2] ne fait que souligner davantage la réputation dont il jouissait. Ce personnage serait-il identique à notre Dragon? Cette supposition s'appuie sur le fait qu'une branche de la famille dont descendaient les Wailly portait le nom de Dragon. Rien n'empêche qu'un membre de la famille de Wailly-Dragon eût porté alternativement le nom de Wailly et celui de Dragon. Le Dragon juge des poètes arrageois aurait pu être désigné par ce nom, notoire à Arras, dans le cercle de ses amis les poètes, et porter en même temps un nom en quelque sorte plus officiel dans des milieux plus graves. Cette hypothèse de l'identité de Dragon et d'Adam de Wailly est singulièrement corroborée par une concordance impressionnante des dates: Adam de Wailly est mort avant la Purification de l'an 1258, et douze des pièces où figure le nom de Dragon, c'est-à-dire toutes celles que nous avons été à même de dater d'une manière un peu plus précise, se révèlent antérieures à cette même année (ou à 1259).

Nous sommes porté à croire à l'identité des deux personnages. Mais même pour celui qui ne voudra pas partager nos vues sur la vraisemblance de cette hypothèse, le fait qu'il a existé, au XIII[e] siècle, une notable famille artésienne appelée Dragon rend le personnage des jeux-partis beaucoup moins énigmatique. Il résulte en tout cas de cette note, croyons-nous, qu'il faut voir dans le nom du juge des jeux-partis non pas un pseudonyme mais le véritable nom d'une famille arrageoise appartenant aux milieux aristocratiques de la cité.

Holger Petersen Dyggve

---

[1] C'est A. Guesnon qui (*o. c.*, p. 21) a identifié le *Wailli* de la chanson avec *Adam de Wailly* du Registre nécrologique. Celui-ci comprend, inscrits dans la même période, aussi les noms de *Mahieu Wion* et d'*Adam Esturion*, ce qui prouve le bien-fondé de l'identification.

[2] Voir A. Jeanroy et H. Guy, *o. c.*, p. 125 et 151.

An Anonymous French Religious Poem in the Fourteenth-Century MS Emmanuel College Cambridge 1. 4. 31

In the library of Emmanuel College, Cambridge, there is a finely written little manuscript book containing some interesting texts, chiefly in French and Latin. The MS has been described in Montague Rhodes James's Western MSS of Emmanuel College, a Descriptive Catalogue, Cambridge, 1904. It was written about 1350, probably in Worcester[1], by an Anglo-Norman scribe, in pretty Gothic book-hand, which extends throughout the whole volume[2], except for the last piece, a fragment of the Gospel of Nicodemus, which is in current hand. The book now contains 196 leaves of size 112 × 77 mm., with 23 lines to a page; leaves have been lost at the beginning and at the end. Some of the initials are very well drawn indeed, and gold has been used. The whole of the volume, including the poems, has been written in long lines, i.e., as prose.

Apart from the particular object of the present study, I shall, in the following, give a few notes upon the contents of the MS, to supplement those given by James:

1. Ff. 10 a—11 b:

> Grevous mal est de peccher,
> Et pier est de peché trop amer . . .

Another copy of this poem is preserved in the Lambeth Palace MS 522, f. 192 b.[3]

---

[1] This conjecture of James's, it seems to me, is based on sound reasoning. I hope to bring forward some further evidence as to the provenance of the MS in a complete edition of the M.E. poem »How the Good Wife Taught Her Daughter», which I have in preparation.

[2] Against James's assertion, there is no change of hand at f. 141.

[3] See Arthur Långfors, *Les Incipit*, p. 154. — The second line from the end was transcribed incorrectly by James. It must be Amen Amen sīge we.

2. Ff. 28 b—30 a: *Ci commence le beau dit de Nostre Dame que est apellé le renomé de Renty* (title in red):

> Reigne de pité, Marie,
> En que le deité pure & cliere
> A mortalité se marie,
> Tu es virge, fille et mere . . .

The poem, known generally as *Les neuf joies Nostre Dame*, or *Li diz des proprietez Nostre Dame*, is actually anonymous, although it has been attributed both to Rutebeuf and to Guillaume de Saint-Amour. That is why the rubric in the Emmanuel MS is interesting. Renty, a commune in the department of Pas-de-Calais, is best known as part of the name of the chansonnier Jehan de Renti. Nevertheless, it would be risky to conjecture, on this ground alone, that this *dit* came from his pen.

3. Ff. 46 a—48 b:

> Ki ceste escrit voil entendre,
> Grand ben il purra apprendre:
> Com li sage soen fiz aprent
> Poetz oier apertement.
> Bea fiz, ore aschutes.
> Si jeo di bien, en queor l'entendes.
> Norture vous voil enprendre . . .

In spite of the difference in the opening lines, this is a version of the well-known advice of a father to his son, assigned to *Urbain the Courteous*.[1]

4. Ff. 105 b—114 a: *Ces sunt les proverbes des sages philosophes* (in red):

> David dist en soen livere
> Que commencement de bien vivre
> Sur tote rien deis de douter[2]
> Dampne Deu & honorer.

[1] See Långfors, *Les Incipit*, p. 432, and P. Meyer, *Romania*, XXXII, p. 68—73.

[2] This is clearly corrupt. Other MSS *est de doter*.

SENECA

Cum plus targetz de bien overer,
Plus serretz pourus del commencer.
Par commencer vertu crest,
Et par targer retret est.

This collection of sayings of wise men is that ascribed to Nicole Bozon.[1] His name does not, however, appear in our text, which, by the way, seems to have remained unknown to the editor of these *proverbes.*

5. Ff. 117 a—118 b: As an *example* a story — the well-known *Story of the Greedy and the Envious* — is told in a didactic poem (beginning with *Ki prodhome estre voldra Sanz travail pas ne serra . . .*, on f. 114 a). This story was evidently taken from the *Enseignemens Trebor* (see *Hist. Litt.*, XXIII, pp. 237—38).[2] It begins with

Un ensample tei voil apprendre,
Alcun bien i purras entendre.
Ore escutetz ceste lescun.
Jadis i furent dui compaignon.
Li uns de deus fut envious,
Et l'autre fut mult coveitous . . .

Previous Edition of Our Poem. — The item in this MS with which we are here particularly concerned was printed by James in his Catalogue (see above), p. 169, Appendix, with some misreadings, and with total omission of stanza III. No notes were given.

The Contents of the Poem. — The thought expressed in the poem does not differ from the conventional trend of medieval religious lyrics.[3]

---

[1] Printed by A. Chr. Thorn, *Lunds Univ. Årsskrift*, Ny följd, XVII (1921).

[2] This article having been written partly in war-time, I have not been able to check this conjecture. The *Enseignemens Trebor* were printed in Mary Vance Young's *Enseignements de Robert de Ho*, Paris, 1901.

[3] Cf., for instance, P. Scheludko, *Neuphil. Mitt.*, 1937, p. 234 ff.

'My heart is urging me to love, but I do not know where I could find an object for everlasting love, and that is why my mind is uneasy. I cannot have my delight in property and wealth: the rich are much distressed, and the thought of having to leave all their riches fills them with sore regret'.

'Earthly, carnal love is no better for my purpose. Flesh quickly falls into decay, thus becoming poison to perfect love. And if I wish to gain success with my brain and my general valiance, and if I wish I were of lofty lineage, I know, on the other hand, that all that will leave me when I grow old. Nor does it pay to set my heart on virtues: there would always remain some moral defect underneath, in spite of the praise of people, who only can see the surface. Honour in this world is also nothing but shadow. But I tell you where I have attached my love: with Our Lady I shall go to Jesus, who is the Fountain of Life, and who alone can restore me from my melancholy'.

The Versification. — The most remarkable feature of the present poem is its form. Its number of syllables is indicated by the following list:

I	8	6	8	(6)	8	(6)
II	8	9	8	(6)	8	(6)[1]
III	8	6	8	(6)	8	(6)
IV	7	7	8	(6)	7	(6)
V	8	8	8	(6)	9	(6)
VI	8	10	7	(6)	8	(6)
VII	8	8	8	(6)	8	(6)[2]

We notice that lines of eight and six syllables have been aimed at. The order of rhymes is *a a a B a B;* one would almost like to say *a a a B A B*, because the fifth line of each stanza, except for the last, conveys the idea *jeo querrai joie* more or less expressly.

[1] *Desire*, first person sg. of the pres. ind. In this stanza, as well as in the third and the fifth, I have taken it as a disyllabic word. It is hardly probable that the final *-e* was pronounced here.

[2] *Soule*, 'seul'. I have not counted the final *-e* in this word either.

Mr. H. Spanke, the well-known expert in questions of the formal element of medieval lyrics, saw this little poem before it was printed, and was of the opinion that in our poem a variant of the »classical» form of the *rondeau* had been imitated. In the later Middle Ages, it was often enough that a religious hymn was composed to accompany a worldly melody that was easy to sing and agreeable to listen to. The minstrels of the time, the light-hearted *scolares vagantes*, were equally versatile in secular and in devotional themes, and they did not hesitate to adapt a worldly melody to a spiritual theme, or vice versa, always to meet the taste of their audience. On the other hand, the rondeau was evidently very popular in the thirteenth century. It was originally a dance-song, and as such it still survives in Normandy. Its main characteristics were a peculiar rhythmic structure, the music, and the refrains. A »classical» rondeau [1] looked like this:

1. a Bele Aaliz main leva,
   A *Por Dé, trahez vos en la!*

2. a Vesti son cors et para —
   B *De rose florie!*
   A *Por Dé, trahez vos en la,*
   B *Vos qui n'amez mie.*

Rhythmically, it was composed of two parts, the second being usually longer than the first. As to its other characteristic features, the second line represented what is called *internal refrain;* it was often identical with the first line of the *final refrain* (this refrain being represented by lines 5 and 6). Lines 1 and 3, called *additamenta* by ancient theorists, represented the advancing element: they told the story, if there was any. The additamenta were also to be sung solo. The line preceding the final refrain, the *vers-signal*, served as a cue for the choir to join in.

[1] For more detailed information, see P. Verrier, *Neuphil. Mitt.*, 1933, p. 102 ff, and H. Spanke, *Beziehungen zwischen romanischer u. mittellateinischer Lyrik*, Berlin, 1936, a summary of which was given by A. Långfors, *Neuphil. Mitt.*, 1939, p. 342 ff.

Variations from this »classical» type of the rondeau were not unusual. As against the »classical» a A a B A B, the variant that served as model to our poem was probably rhymed, Mr. Spanke thinks, a a a B A B.

We referred, above, to the remarkable uniformity in the fifth lines of the different stanzas of our poem, which correspond to the first line of the final refrain. The fifth line is, however, clearly an additamentum in the first and in the last stanza, while the second line of the final refrain remains throughout the poem. The vers-signal also remains (*Pur ceo su en langour*), with only a slight variation in the last stanza.

Provenance. — We have seen that the number of syllables in the different lines of the present poem is variable. Whether this irregularity is due only to corruptions in the text, or whether the piece was originally written in England (in which case such irregularity would be nothing unusual), is difficult to say. A peculiar rhyme, *enseigner* (I 5): *amer*, suggests that the poem was originally Anglo-Norman.

The Language of the Present Copy. — The text has come down to us in a rather corrupt form, which indicates that it was copied at least once, and by somebody who evidently did not know French perfectly (see Critical Notes, at the end of this article). On the other hand, the fact that the English item in this MS shows strong Anglo-Norman characteristics in its orthography indicates that the scribe who wrote this MS was accustomed to write Anglo-Norman. This suggests that the piece under examination went through the hands of at least two copyists.

The language bears distinctive marks of the Anglo-Norman dialect, although, on the whole, Continental usage makes itself strongly felt (which is often the case in later texts). Some characteristic details:

U (*o*) for *ou* (*eu*): *pur* 4 etc., *tut* 3 etc., *tutz* 26, *pruz* 20, *desuz* 27, *langor* 28, *honurable* 31, *amur* 42.

Ei for *oi: mei* 5, *vei* 8, *quei* 26.

Ie levelled to *e: enseigner* 5: *amer, ficherai* 6 etc., *preisé* 26, *secle* 32.

Aun, oun, for *an, on: graunt 8, dount* 37, *queraunt* 38.

Final *d: ad* 27.

Queor 1 for *quer; jeo* 7 etc., *ceo* 4 etc., for *je, ce.*

Confusion in gender: *haute parage* 2, *aschun defaute* 27, *ceste secle* 32, *soule* 41.

Omission of final *-s* in the plural of adjective before noun: *graunt destresces* 8.

Stressed, instead of unstressed, personal pronoun: qui *mei* saverai enseigner? 5.

Emmanuel College Cambridge, MS 1. 4. 31. (ca. 1350)

I Mon queor me dist que doi amer, (*Fol. 11 b*)
Mes ne sai ou empler
Amour que tut temps puet durer.
Pur ceo su en langour.
Qui mei saverai enseigner
Ou ficherai m'amour? 6

II Si jeo desire biens & richesces,
Jeo vei les riches en graunt destresces,
Au departir doil & tristez.
Pur ceo su en langour.
Jeo querai joie plus adrez
Ou ficherai m'amour. 12

III Si jeo desire charnel delit,
Jeo voi que char purrit:
Ceo envenime l'amour parfit.
Pur ceo su en langour.
Jeo querai joie en plus bien sith
Ou ficherai m'amour. 18

II—10 *languor.*

IV Si jeo desire estre sage,
Pruz & bien de haute parage,
Jeo vei que tut ceo faut en age.
Pur ceo sui en langour.
Jeo querrai joie en autre age
Ou ficherai m'amour. 24

V Si jeo desire mours & vertuez,
Par quei jeo su preisé de tutz,
Aschun defaute i ad desuz.
Pur ceo sui en langor.
Jeo querrai joie pure lasuz
Ou ficherai m'amour. 30

VI Si jeo desire estre honurable, (*Fol. 12 a*)
Honur de ceste secle n'est que fable,
Ffaus, & faint, & deceivable.
Pur ceo su en langour.
Jeo querai joie plus estable
Ou ficherai m'amour. 36

VII Ore entendetz dount jeo me affie:
Jeo voiz queraunt oue la Marie
Douz Jhesu, fontaine de vie,
Qui garist de langour;
En qui soule joie est acomplie.
La fycherai m'amur. 42

A m e n.

Critical Notes. — I—2. *Empler*, probably *empleer*, employer. »But I do not know where to find an object for everlasting love».

I—5. *Saverai*, evidently for *savera.*

II—9. *Tristez*, to be corrected into *tristesce.*

V—25 *vertuez & mours* — 30 *fichera.*

VI—34 *ceo sun en.*

II—11. *Jeo querai joie plus adrez* = ? Perhaps to be read *jeo querai joie plus de adresce.*

III. This stanza is missing in James's transcript.

III—17. *Jeo querai joie en plus bien sith* = ? This line is probably quite corrupt. I cannot think that the last word could be taken as M.E. *sith.*

TAUNO F. SALMINEN

Besprechungen

Harry Lucas, *Les poésies personnelles de Rutebeuf.* Étude linguistique et littéraire, suivie d'une édition critique du texte, avec commentaire et glossaire. Thèse pour le doctorat d'Université. Strasbourg, 1938. 138 p. in-8.

Par poésies personnelles l'éditeur entend: I. *Le Mariage Rutebuef* (inc. *En l'an de l'incarnacion*); II. *La Complainte Rutebuef* (inc. *Ne covient pas que vous raconte*); III. *La Priere Rutebuef* (inc. *Mon boen ami Dieus le mainteigne*); IV. *La Griesche d'yver* (inc. *Contre le tens qu'arbre desfueille*); V. *La Griesche d'esté* (inc. *En recordant ma grant folie*); VI. *La Povretei Rutebuef* (inc. *Je ne sai par ou je coumance*); VII. *La Repentance Rutebuef* (inc. *Lessier m'estuet le rimoier*). A. Jubinal a publié deux éditions des *Œuvres* de Rutebeuf, en 1839 et en 1874, qui valent surtout par le commentaire historique. Or on chercherait en vain le nom de Jubinal dans le livre de M. Lucas. Il ne connaît que l'édition de Kressner, de 1885, qui n'a pas de notes de caractère historique. Après cette constatation, j'en ai fait une autre non moins fâcheuse. M. L. écrit (p. 7) que les »poésies personnelles» se trouvent dans quatre manuscrits de la Bibliothèque nationale: fr. 837 (*A*), 1593 (*B*), 1635 (*C*) et 24432 (*D*), et il ajoute: »*Le Mariage Rutebuef* (n:o I) se trouve aussi dans le ms. Suppl. fr. 1133 (*sic*), *dont je n'ai pas tenu compte.*» La cote est fausse: lire Suppl. fr. 1132, c'est l'ancienne cote de l'actuel ms. fr. 12483, recueil très connu.[1] M. Lucas a eu tort de ne pas voir ce manuscrit, du moment que, grâce à une note de Kressner, il en connaissait l'existence. S'il avait consulté l'excellent manuel de G. Naetebus, *Die*

[1] Voir ma notice dans *Notices et extraits des mss. de la Bibliothèque nationale et d'autres bibliothèques*, XXXIX, 2e partie, p. 619.

nicht-lyrischen Strophenformen des Altfranzösischen (ou bien mes *Incipit des poèmes français antérieurs au XVI^e siècle*) il aurait appris que la même pièce n:o I se trouve encore dans le ms. Mus. Brit. Harley 4333, autre manuscrit bien connu;[1] que *La Repentance Rutebuef* (n:o VII) se lit dans le ms. Bruxelles, Bibl. Royale 9411—25, fol. 36, et que *La Complainte Rutebuef de son oeil* (n:o II) a été publiée par Bartsch, *Langue et litt. franç. du moyen âge*, col. 443, et par Kressner, outre dans son édition d'ensemble, à part dans la revue *Franco-Gallia*, L, 4. En négligeant les manuscrits non utilisés par ses prédécesseurs, M. L. a renoncé à la chance d'apporter des éléments nouveaux à l'étude de l'excellent poète qu'est Rutebeuf. Il faut vivement espérer que la nouvelle édition complète annoncée par Mlle Julia Bastin, de l'Université de Bruxelles, pourra paraître un jour.

A. Långfors

Carl Karstien, *Historische deutsche Grammatik*, 1. Bd.: Geschichtliche Einleitung. Lautlehre. Germanische Bibliothek I, 1: 20. Heidelberg, Carl Winter's Universitätsbuchhandlung, 1939. XLIV + 200 Seiten 8:o. Preis RM. 9. –.

Dieses Buch ist zum Lehrbuch für Studierende bestimmt und soll nach dem Vorworte (S. X) in der Mitte zwischen solchen umfänglichen Werken stehen, wie sie einerseits W. Wilmanns und Hermann Pauls Grammatiken und Otto Behaghels Geschichte der deutschen Sprache, andererseits die Kurzen Abrisse der deutschen Grammatik von Hans Schulz und Fr. Kauffmann darstellen. Nach den Richtlinien der Winterschen Sammlung, in der die Arbeit erscheint, sollen durch die Darstellung den Studierenden nicht nur die Elemente allgemeingültigen Wissens auf dem betreffenden Gebiete vermittelt, sondern soll darüber hinaus auch auf Probleme hingewiesen werden, die noch nicht als gelöst gelten, um deren Lösung aber fortwährend gerungen wird. Der Inhalt des vorliegenden 1. Teils geht aus dem obigen Untertitel hervor. Über die folgenden Bände hat der Verf. nur so viel mitgeteilt, dass ein weiterer Band die Formenlehre und ein Ergänzungsband ein kritisch erläutertes Verzeichnis der Spezialliteratur bringen werden.

[1] Il en existe une notice, par Paul Meyer, dans le premier tome de la *Romania*.

Als eine methodische Neuerung des Buches gibt der Verf. (Vorwort, S. XII f.) an, dass er, abweichend von dem in entsprechenden Arbeiten bisher üblichen Verfahren, nach dem die Laute und Formen der einzelnen Perioden nicht genügend vermittelnd nebeneinander gestellt und auseinander entwickelt werden, deren Schicksale als eine einheitliche Entwicklung vom Urgerm. zum Nhd. aufgefasst hat. »So soll meine Darstellung schon äusserlich dokumentieren, dass es im eigentlichen Sinne kein Althochdeutsch, kein Mittelhochdeutsch gibt, dass irgendwelche Einschnitte in die zeitliche Geschichte der Sprache nicht existieren, dass wir also durch alle Zeit die immer gleiche Sprache vor uns haben, die sich langsam von den uns erreichbaren ältesten Zuständen in die heutige Form hinein verändert, auf dem einen Gebiete ihres Daseins rascher die heutige Form erreicht, auf dem anderen Jahrhunderte später, wieder anderes gar seit indogermanischer Zeit unverändert weiterführt (a. a. O., S. XII).» Es sei zuzugeben, dass durch diese Darstellungsweise den von Karstien angedeuteten falschen Vorstellungen vorgebeugt wird. Andererseits sind damit auch gewisse didaktische Bedenken verknüpft: Das ganze Buch erhält dadurch mehr den Charakter einer Zusammenschau als einer ersten Einführung, in der periodenweises Vorgehen eine leichtere Bewältigung des Stoffes ermöglicht.

Wie schon gesagt, beschränkt sich der Verf. nicht nur auf die Darstellung von allgemeingültigen sprachwissenschaftlichen Ergebnissen, sondern bringt auch bemerkenswerte Beiträge zur Forschungsgeschichte. Allerdings mit einem nicht unwesentlichen Vorbehalt: Die Herausgabe des Manuskripts nahm wegen mancherlei Schwierigkeiten mehrere Jahre in Anspruch. Daher konnten einige wichtige Veröffentlichungen der letzten Jahre nicht mehr genügend berücksichtigt werden, sondern die Stellungnahme dazu musste für einen späteren Band aufgehoben werden. So sind z. B. die letzten Untersuchungen von Baesecke und Brinkmann über das Ahd. und die kürzlich erschienene Studie von Frings über die Entstehung der nhd. Schriftsprache so gut wie unbeachtet geblieben. Es ist zu bedauern, dass das Buch dadurch den Anforderungen der Gegenwart nur bedingt Rechnung trägt. Die Art und Weise, wie bekannte sprachliche Erscheinungen und die Bedingungen, unter denen sie sich abgespielt haben, dargestellt werden, geben zu keinen Beanstandungen Anlass. Der richtige Blick, der sich in der Wahl der Fakta zeigt, die Schlichtheit und Klar-

heit der Ausdrucksweise und die Übersichtlichkeit des Werkes, zu der auch die sorgfältig ausgearbeiteten Indices beitragen, verdienen volle Anerkennung. Das, was jedoch in dem Buch den Fachmann fesselt, sind die zahlreichen Stellen, an denen strittige Fragen zur Sprache kommen. Ich greife hierfür einige Punkte heraus, die besonders das Für oder Wider wachzurufen scheinen.

Die Frage nach der idg. Urheimat (S. 4 ff.) lässt der Verf. mit gutem Recht unentschieden und hält die von deutschen Forschern in den letzten Zeiten vielfach angenommene Gleichsetzung der idg. mit der germ. Heimat für zu ungenügend begründet.

In der immer noch offenen Ingwäonenfrage dagegen vertritt er einen eigenen Standpunkt (S. 13 ff.). So lehnt er die Wredesche Gotisierungshypothese entschieden ab. Aus Übereinstimmungen zwischen dem Got. und dem Bair. sei sie nicht zu folgern. Auch die Geschichte der germ. Stämme gebe dazu keine Handhabe. Bedeutende sprachliche Übereinstimmungen seien zwar nicht zu leugnen, es sei aber zu beachten, dass es sich bei diesen stets um Bewahrung des Alten, nicht aber um gemeinsame Neuerungen handele. Dies zwinge seiner Meinung nach dazu, die Erklärung auf geographisch-ethnographischer Grundlage zu suchen, wie es seinerzeit schon Jakob Grimm getan hat. »Die nachmaligen Deutschen und einzelne ostgerm. Stämme werden im Raum der germ. Urheimat nachbarschaftliche Sitze gehabt haben, eine engere Verkehrsgemeinschaft gebildet haben, die sprachliche Parallelentwicklungen zur Folge hatten» (19). Damit gerät Karstien aber mit dem landläufigen Begriff von der westgerm. Spracheinheit in Widerspruch. Er gibt eigentlich sogar den Begriff auf, indem er annimmt, dass eine ethnische oder auch nur sprachliche westgerm. Einheit nicht vorhanden gewesen sei, sondern dass das Anglofriesische dem Deutschen ursprünglich als selbständiges Gebilde gegenübergestanden habe. Die sog. Ingwäonismen seien später in Einzeldialekten entstandene Sonderheiten, die sich auf geographischer Basis durch neue Verkehrsbeziehungen auf das sog. nd. (und z. T. auch auf das hd.) Gebiet verbreitet hätten.

Durch eine so radikale Ablehnung der früheren Theorien kommt man m. E. jedoch vom Regen in die Traufe. Statt eines bisher problematischen Teiles des Westgerm., nämlich des Hd., wird jetzt der Gesamtbegriff in Frage gestellt. Meines Erachtens ist die herrschende Meinung über die wg. Sprach-

einheit immer noch besser begründet. Wie ein Teilgebiet davon ins Hd. umgewandelt wurde, ist eine Frage für sich. Die von Wrede ausgesprochene Möglichkeit des got. Einflusses braucht nicht die einzige, jedenfalls nicht die endgültige Lösung zu sein.

Zu dem Meinungsaustausch über eine ahd. Schriftsprache, der durch Baesecke wieder belebt worden ist, nimmt der Verf. eine abwartende Stellung ein. Seine Beweisführung (S. 25 f.) ist sehr einleuchtend und überzeugend. Er ist übrigens geneigt, an die Schriftsprache grössere Anforderungen zu stellen, als es in der Diskussion darüber meist der Fall gewesen ist. Er meint, dass von einer eigentlichen deutschen Schriftsprache kaum vor dem ausgehenden 18. Jh. die Rede sein könne.

Das Kapitel über die räumliche Gliederung des Deutschen (S. 29 ff.) ist sehr verdienstvoll, zumal darin auch die Ergebnisse der Dialektgeographie durchgängig berücksichtigt werden. Sachlich bleibt der Verf. hier allerdings im grossen und ganzen beim Alten.

Auf alten Gleisen bewegt er sich auch in der Darstellung der Entstehung der nhd. Schriftsprache (S. 37 ff.). Als Ausgangspunkt gelten ihm die kaiserliche Kanzlei, als weitere Etappen die kleineren Kanzleien, und danach die reformatorischen Schriften Luthers. Man vermisst hier die Erwähnung der Druckereisprachen als wichtiger Zwischenstufen. Auch wäre es angebracht gewesen, auf die Bedeutung der Rechtssprache hinzuweisen. Die von Frings vor kurzer Zeit dargelegten Gesichtspunkte sind, wie schon erwähnt, noch nicht beachtet worden. Der Verf. verspricht aber auf diesen Fragenkomplex später zurückzukommen. Vielleicht holt er dann auch die fehlenden Einzelheiten nach?

Von vielen anderen speziellen Ansichten des Verf. möchte ich nur noch seine Erklärung der Entstehung der germanischen Akzentverhältnisse und der Gründe der beiden Lautverschiebungen erwähnen.

Seine Hypothese über die germ. Akzentverlegung ist nicht ganz neu, sondern stützt sich auf eine schon von Scherer ausgesprochene Ansicht. Den Grund der Akzentveränderung sieht Karstien (S. 49 f.) »in der schon in den altgerm. Dialekten sich zeigenden Neigung, die stark komplexe idg. Ausdrucksform durch analytische Sprachgebilde zu ersetzen, die Neigung, an Stelle der durch eine gewaltige Zahl von verblassten grammatischen Formelementen charakterisierten abstrakten Nominal- und Verbalgebilde anschauliche, materiell erfass-

bare Gebilde» (Umschreibungen) »zu gebrauchen» . . . »Durch die mit der Umschreibung notwendig verbundene Bedeutungsentleerung der grammatischen Formelemente konnte bei ihnen eine Schwächung der Artikulation, d. h. des exspiratorischen Akzents eintreten . . . Bei den geringen Druckunterschieden zwischen den Silben des idg. Wortes musste diese Schwächung notwendig ein Druckübergewicht der Nichtformsilben, d. h. durchgängig der Stammsilbe, der ersten Silbe mit sich bringen. Dabei mag der auf den Formsilben ersparte Druck der Stammsilbe zugute gekommen sein.» Der Verf. hält es für möglich, dass das germ. Akzentgesetz dann weitere Folgen gehabt hat, die letzten Endes ebenso auf die oben geschilderte Ursache zurückzuführen sind (vgl. S. 62 ff.). Nachdem durch Wirkungen der analytischen Satzfügung das Druckübergewicht im Worte auf die Stammsilbe gefallen sei, hätten die Flexionssilben an Bedeutung verloren und würden vielen Zersetzungsvorgängen ausgesetzt worden sein. Auch beim Umlaut (S. 77) liesse sich an denselben Grund denken: »Durch die Neigung zu analytischer Ausdrucksform hatte die Stammsilbe ihr exspiratorisches Übergewicht über die Nachsilben erreicht; immer mehr machte sich ein Gefühl für ihren überlegenen Wert als wesentlicher Träger der Wortbedeutung geltend; in dieser ihrer Sonderstellung vereinigte sie in unserem Falle Elemente anderer Wortfaktoren auf sich, wurde durch den Umlaut oft selbst zum Bedeutungsträger gewisser Formkategorien . . .»

Solange der Verf. für seine Ansichten aus den germanischen Sprachen keine Beweise bringen kann, können sie nur als geistreiche Kombinationen gelten. Dies umso mehr als er auch aus fremden Sprachen keine Parallelen angeführt hat. In Einzelfällen scheinen naheliegende Parallelen übrigens das Gegenteil zu beweisen. Ich denke z. B. an das Vulgärlateinische und das Französische, die doch eine ausgesprochene Tendenz zum analytischen Sprachtypus aufweisen, ohne deshalb den ursprünglichen Akzent zu verändern. Ein umgekehrtes Beispiel bietet meine Muttersprache. Das Finnische stellt heute noch im höchsten Grade eine synthetische Sprache dar ungeachtet einer sehr starken Anfangsbetonung. Es gibt aber andere finnisch-ugrische Sprachen mit freiem Akzent, die ebenso den synthetischen Bau bewahrt haben. Zwischen dem Akzent und dem Sprachbau scheint demnach kein Kausalzusammenhang zu bestehen.

Die verschiedenen Theorien über die Gründe der beiden

Lautverschiebungen, die der Verf. S. 129 ff. sehr klar wiedergibt und charakterisiert, finden bei ihm keinen entschiedenen Anhänger. Er neigt zu denen, die den letzten Grund zu dieser Art Veränderungen in Völkermischung sehen, er bemerkt aber sehr richtig, dass die Sache, auch auf diese Weise erklärt, in manchen Punkten dunkel bleiben wird, weil man von den betreffenden Völkern und Sprachen sehr wenig weiss. Bei der 2. Lautverschiebung liegen die Dinge seiner Meinung nach in dieser Hinsicht günstiger als bei der 1., besonders wenn die Kelten das in Frage kommende Fremdvolk abgeben sollen. Die Erklärungsversuche, die in dieser Richtung vor allem von Heinertz gemacht worden sind, bedürften aber noch der Vertiefung und Berichtigung. In diesem Punkte entspricht die Stellungnahme des Verfassers genau der meinen.

Aus dem Angeführten dürfte zur Genüge hervorgehen, wie anregend und lehrreich die Lektüre des Buches für jeden Germanisten ist. Die wichtigsten Probleme der deutschen Sprachgeschichte werden uns anschaulich vor Augen geführt, und die Darstellung wird durch ein starkes persönliches Moment belebt, wenngleich sie dadurch oft nicht so abgewogen sein dürfte.

Mit Interesse sieht man dem Erscheinen des folgenden Bandes entgegen, desto mehr, als darin die Formenlehre behandelt werden soll, als deren Spezialkenner der Verf. sich in ganz besonderem Masse bekannt gemacht hat.

Es fragt sich schliesslich, inwieweit das Buch bei uns die bisher von den Studenten benutzte Paulsche Grammatik in ihren entsprechenden Teilen (vor allem dem Band I) ersetzen könnte. Da bei Karstien das Schwergewicht entschieden auf die älteren Stufen der Sprachgeschichte gelegt und die nhd. Sprachentwicklung weniger berücksichtigt ist als bei Paul, wird seine Benutzung als Lehrbuch für künftige Deutschlehrer einigermassen beeinträchtigt.

Pekka Katara

Wilhelm Horn, *Neue Wege der Sprachforschung* (Die Neueren Sprachen, Beiheft 32); Marburg 1939. 43 S. 8°.

Wilhelm Horn hat schon mehrere Male gegen einige Grundanschauungen der Junggrammatiker Stellung genommen. Auch die vorliegende Schrift, die aus zwei Vorträgen besteht, ist zu einem wesentlichen Teil dieser Polemik gewidmet, die

— wie immer bei Horn — durchaus sachlich und zurückhaltend ist. In beiden Vorträgen wendet sich Horn gegen die allzu mechanistische Auffassung von der Lautentwicklung, die uns nicht selten sogar bei bedeutenden Vertretern der junggrammatischen Richtung begegnet.

Der erste Vortrag, »Form und Funktion» betitelt, will in diesem Sinne auf die Behandlung der englischen Formenlehre wirken: hier betont Horn besonders die Wichtigkeit der Funktion bei der Entwicklung der Flexionsformen. Es geht somit um dasselbe Prinzip, das Horn von mehreren Seiten in seinem Buch »Sprachkörper und Funktion» vom Jahre 1921 eingehend beleuchtet hat (vgl. Neuphilologische Mitteilungen XXV, 1924, S. 27 ff.). Horn verlangt, dass die englische Flexion nicht isoliert betrachtet wird, sondern im Zusammenhang mit der Entwicklung der Umschreibungen für die Flexionsformen. Weiter betont er, dass es der Sprache (was selbstredend — »die Sprechenden» ist) darauf ankommt, für eine nötige Funktion eine adäquate Ausdrucksform zu besitzen. Deswegen schwinde eine Form, eine Endung usw. nur, nachdem ein Ersatz dafür bereits da sei. Auf die Entwicklung des englischen Sprachbaues vom analytischen zum synthetischen Typus bezogen, würde dieses heissen, dass der Schwund der alten Flexionsformen erst dann eintreten konnte, nachdem die Umschreibungen bereits zur Verfügung standen, oder mit anderen Worten, dass die syntaktischen Hilfsmittel zum Ausdruck gewisser sprachlicher Funktionen zunächst neben den Flexionsformen gebraucht wurden, um dann allmählich die durch den lautlichen Verfall der Endungen mehrdeutig und somit unzweckmässig gewordenen Flexionsformen zu verdrängen. So genügte z. B. aengl. *bindu* allein zur Charakterisierung der 1. Person des Sing. im Ind. Allmählich wurde aber dann nach Horn daneben das Pronomen *ic* gebraucht, und zwar »um die Rede affektisch, anschaulich, lebendig zu gestalten». Das ursprünglich affektische *ic bindu* verlor mit der Zeit seinen affektischen Charakter und wurde gewöhnlich. Aber mit dieser Phase der Entwicklung war *ic bindu* »überkennzeichnet» geworden, besass ein überflüssiges Kennzeichnungsmittel. Jetzt konnte das auslautende *-u* zu *-e* geschwächt werden, was denn in diesem Falle auch eintrat, und zwar bereits in altenglischer Zeit.

Und so stellt Horn die Forderung auf, dass die englische Formenlehre in dieser Weise und in möglichst weitem Umfang im Zusammenhang mit der Entwicklung der englischen Syntax

betrachtet wird, die aufs engste mit den Veränderungen des Laut- und Flexionssystems verbunden sei. — Bei der grossen Anzahl der mitspielenden Faktoren und bei der Schwierigkeit, genaue und unbedingt zuverlässige chronologische Stützpunkte zu gewinnen, wird die Beurteilung vieler Fälle strittig bleiben. Bei günstigen Bedingungen lassen sich für die Richtigkeit vieler der Hornschen Anschauungen gute Beweise beibringen. Das ist auch durchaus zu erwarten, denn die Grundgedanken Horns sind auf einer richtigen und umsichtigen Auffassung vom Wesen der Sprache fundiert: die Sprache ist sowohl Zwecktätigkeit als auch Ausdruckstätigkeit, dadurch wird die Entwicklung der Sprache bedingt und daraus erklärt sich auch oft der Mangel an Konsequenz, die Irrationalität, die wir in der Sprachentwicklung beobachten können.

Der zweite Vortrag, »Laut und Leben», will zeigen, wie mit Hilfe der Experimentalphonetik (genauer gesagt der elektrographischen Methode), durch exakte Beobachtungen und Messungen wichtige prinzipielle Fragen der Sprachwissenschaft gefördert werden können.[1] In den Vordergrund wird hier die Frage nach dem Zusammenhang zwischen Tonhöhe und Klangfarbe gerückt, die an Hand des englischen Sprachmaterials untersucht wird. Es stellt sich dabei heraus, dass in den von Horn beobachteten Fällen derselbe Laut in niedrigerer und höherer Tonlage ausgesprochen eine deutliche Neigung aufweist, sich auch quantitativ zu verändern; so hebt sich z. B. im Hochton $\bar{a} > \breve{\bar{o}}$ und $\breve{\bar{o}} > \bar{o}$. Diese von Horn festgestellten Schwankungen der Vokalqualität werden somit von ihm auf eine klar erkennbare Ursache zurückgeführt, und zwar auf die in der Tonbewegung eingetretenen Veränderungen.

Es gilt nun, diese wichtigen Beobachtungen an Hand von Material aus verschiedenen Sprachen nachzuprüfen, um ihre Reichweite genauer beurteilen zu können. Dasselbe gilt in noch höherem Masse hinsichtlich einer Frage von grosser prinzipieller Tragweite, die Horn hier aufwirft: ob nicht der Lautwandel, über dessen letzte Ursachen so viele sich den Kopf zerbrochen haben, mit diesen unter dem Einfluss der Tonbewegung eingetretenen Veränderungen zusammenhängt. Horn denkt an die Möglichkeit, dass eine Lautveränderung, die in einem gewissen Falle bzw. in gewissen Fällen unter dem Ein-

[1] Am Englischen Seminar der Berliner Universität arbeitet unter der Leitung Horns eine »Abteilung für die Erforschung der lebenden Sprache», die bereits eine Reihe von Arbeiten besonders aus dem Bereiche der englischen Lautbildung herausgegeben hat.

fluss des Hochtons eintrat, sich dann durch analogische Übertragung, d. h. durch eine Verallgemeinerung der Hochtonform, als alleinherrschende Form durchsetzte. Die Lautschwankung hätte auf diese Weise zum Lautwandel geführt. Der Gedanke an eine derartige analogische Ausbreitung des Lautwandels, der sicherlich bei manchem auf Bedenken stossen wird, steht besonders seit E. Hermanns »Lautgesetz und Analogie» vom Jahre 1931 zur Debatte, ohne dass ein einigermassen endgültiges Urteil sich herauskristallisiert hätte.

Die vorliegende Schrift Horns, die noch manche andere prinzipiell wichtige Frage berührt, sei jedem sprachgeschichtlich Interessierten als eine ausserordentlich anregende und den Horizont weitende Lektüre wärmstens empfohlen.

Emil Öhmann

Zum spanischen Einfluss auf die deutsche Sprache

Korrekturnachtrag zu Neuphilol. Mitteil. XLI (1940) S. 35 ff.

Die Absicht, meinem Aufsatz über den spanischen Einfluss auf die deutsche Sprache in der letzten Korrektur einige Nachträge hinzuzufügen, konnte ich nicht ausführen, da die Korrektur mich im Militärdienst, zu dem ich inzwischen einberufen worden war, nicht mehr vor der Drucklegung erreichte. Deswegen möchte ich das Versäumte jedenfalls teilweise auf diesem Wege nachholen, wobei ich allerdings darauf verzichte, einige stehengebliebene, ohne Weiteres erkennbare Druckfehler zu verbessern. Bei der (S. 41) beispielshalber herangezogenen Rekordanz der Ravensburger Handelsgesellschaft, die in Valencia – also im katalanischen Sprachgebiet — entstanden ist, wären ausser den spanischen Grundwörtern der im deutschen Text gebrauchten fremden Ausdrücke auch die katalanischen Formen zu nennen, die allerdings meistens nur unwesentlich von den spanischen abweichen, wenn sie nicht mit ihnen identisch sind. So ist bei dem deutschen *garbelador* das katalan. *garbellador* zu nennen, das der deutschen Form besonders nahe steht. Und die im deutschen Text auftretende Form *canamaseria* hat auch im Katalanischen das genau entsprechende Grundwort *canamàs*. Dem Buch Scheids widmete Hugo Suolahti in dieser Zeitschrift (1937 S. 278 ff.) eine eingehende Besprechung, die auch mehrere Verbesserungen bringt.

Emil Öhmann

Zum sprachlichen Einfluss Italiens auf Deutschland

II

Über einige mhd. Ausdrücke der Seefahrt

Die italienische Seefahrt hat bekanntlich schon im frühen Mittelalter in hoher Blüte gestanden und sie hat sich ihre hervorragende Stellung durch das ganze Mittelalter bewahrt. Als Vermittlerin des Verkehrs mit der Levante hat sie nicht nur für ihre Heimat, sondern für ganz Europa viel bedeutet. So hat denn auch die Seefahrt mancher anderer Länder vieles von der italienischen gelernt. Dieses gilt u. a. von Frankreich, und deswegen finden wir in der Sprache der französischen Seefahrt besonders seit dem 13. Jahrhundert eine beträchtliche Anzahl italienischer Entlehnungen.[1] Auch Deutschland hat sich diesem italienischen Einfluss nicht entzogen.

Unter den Schiffsnamen scheinen zwei aus Italien, oder jedenfalls aus dem Mittelmeerraum, teilweise erst auf langen Umwegen Deutschland erreicht zu haben, nämlich mhd. *barke* 'Barke, Schiff' und *galîe, galeide* 'Art Kriegsschiff'. Die geographische Verbreitung des mhd. *barke* erlaubt keinen sicheren Schluss hinsichtlich der Einmarschstrasse dieses romanischen Wortes nach Deutschland; die Zeit des ersten Auftretens, das 12. Jahrhundert, sowie die Art seines Gebrauchs würde am ehesten auf ein mit dem höfischen Einfluss aus Frankreich gekommenes Wort hindeuten. Die Möglichkeit mittelniederländischer Vermittlung ist dabei nicht auszuschliessen, denn auch hier ist *barke* früh belegt. Im Frz. beruht das Wort auf Entlehnung aus dem Mittelmeergebiet, wo es sowohl ital. als auch span. *barca* hiess. Die altfrz. Formen lauteten

[1] Vgl. B. E. Vidos, Storia delle parole marinaresche italiane passate in francese (Biblioteca dell' Archivum Romanicum, Serie II No 24; 1939) und B. H. Wind, Les mots italiens introduits en français au XVI^{e} siècle (1928).

barge, bargue, barche; in Nordfrankreich ist ein *barga* bereits im 9. Jh. bezeugt (vgl. von Wartburg, Frz. etym. Wb. I 251). Das mhd. *barke* lässt sich sowohl von *barca* als auch von *bargue* herleiten, nicht aber aus der Form mit *ǧ*. — Auch das seit dem 12. Jahrhundert im Mhd. öfters vorkommende *galîe* stammt aus dem Mittelmeerraum. Als Quelle dieses in der Romania weit verbreiteten Wortes wurde gewöhnlich spätgriech. *γαλέα* angesehen, das im Italien. als *galea* auftritt und von dort ins Altfrz. aufgenommen wurde, wo *galie* galt. Gegen diese von Vidos (Storia delle parole marinaresche S. 420) aufrechterhaltene Deutung hat J. Brüch (zuletzt in Zeitschr. f. roman. Philologie 55 (1935) S. 635 ff.) Einspruch erhoben. Nach seiner Auffassung handelt es sich um ein arab. Wort, das über das Spanische ins Altfrz. und ins Italien. gedrungen ist (dem Standpunkt Brüchs hat sich auch Meyer-Lübke, Rom. et. Wb.[3] (1935) Nachträge S. 807 angeschlossen). Wie dem nun auch sei, so haben wir in mhd. *galîe* ein aus dem Südroman. stammendes Wort zu erblicken, das ins Deutsche durch frz. Vermittlung gelangte; für die Form *galeide* ist wegen des eingeschobenen *-d-* und aus sonstigen Gründen mittelniederländische Vermittlung anzunehmen.[1]

Seit etwa dem Ende des 15. Jahrhunderts erscheint im Südwesten des deutschen Sprachgebietes *fust(e)* 'kleines Schiff' (vgl. Lexer III 619, Schweiz. Idiot. I 1125, Fischer, Schwäb. Wb. II 1900, Schmidt, Elsäss. Wb. 115). Dieses deutsche Wort geht auf das im ganzen romanischen Mittelmeerraum vorkommende *fusta* 'kleines Ruder- oder Segelschiff' zurück, dessen Ausgangspunkt man noch nicht hat feststellen können. Auch im Frz. ist *fuste*, aus dem Südromanischen entlehnt, seit dem 14. Jh. belegt (vgl. Vidos S. 413). Wie auch die Verbreitung des Wortes im Deutschen nahelegt, wird das deutsche *fust(e)* aus Italien stammen. — In der sogenannten Arigoschen Decamerone-

[1] Vgl. Öhmann, Studien über die französischen Worte im Deutschen im 12. und 13. Jh. (Diss. Helsinki 1918) Ss. 103, 111 Anm. 3; v. d. Meer, Historische Grammatik der niederländ. Sprache (1927) S. 172 § 210; und Suolahti, Der frz. Einfluss auf die deutsche Sprache im 13. Jh. (1929) S. 91.

übersetzung (etwa um 1460 entstanden) begegnet bereits *brigantin* 345,35 (hgg. v. Keller) (< ital. *brigantin(o)*) 'Brigantine', und zwar ohne dass das italien. Wort, auf das es zurückgeht, etwa an der betreffenden Stelle in der italien. Quelle gebraucht worden wäre. Ob *wargatin* bei Oswald von Wolkenstein (hgg. v. Schatz) 64,29 eine verderbte Form dieses italien. Wortes ist, möchte ich nicht entscheiden. — In einer Aufzählung verschiedener Schiffsarten bei Harff Pilgerfahrt 1496/99 S. 203 begegnet der Ausdruck *griffon(en)*, der wohl mit ital.-venezian. *grippo*, *grippone*, aber auch *ciriffo*, lat. *griphus* 'Art Schiff' (vgl. über die italien. Formen Dizionario di marina medievale et moderno (1937) S. 318 s. v. *grippo*) zusammenhängt. Falls dieses bei Harff Pilgerf. belegte Wort wirklich, wie ich glaube, aus dem Italien. stammt und auf die oben erwähnte italien. Sippe zurückgeht, würde es die von Vidos (S. 450) geäusserte Annahme stützen, dass venezian. *grippo* nebst Var. mit griech. *γρυψ*, *γρυπός* 'Greif' zusammenhängt, da ja *griffone* gerade der italien. Ausdruck für »Greif« ist. — Aus dem Süden ist latein. *navem* ins Oberrheingebiet und in Teile des Bairischen gedrungen, um später weiter nach Norden bis Nassau und in die Pfalz zu wandern, wo es *naue*, *näh(e)* 'Art Schiff' heisst (vgl. Frings, Germania Romana S. 74 ff. und Kretschmer, Wortgeographie der hd. Umgangssprache S. 247). Von dieser älteren Entlehnung ist zu trennen die in obd. Reiseberichten von Mittelmeerfahrten begegnende Form *naffe*, *nave*, das ein italien. Fremdwort zu sein scheint und dessen italien. Entsprechung *nave* lautet (vgl. Kluge, Seemannssprache S. 585 s. v. *naue*).

Die italien. Benennung für den 'Hinterteil des Schiffes' *poppa* findet sich in der Form *poppe* sowohl bei Oswald von Wolkenstein (über dessen diesbezügliche italien. Wörter ich unten näher handle) als auch in der Arigoschen Decameroneübersetzung, die das Wort meistens in Übereinstimmung mit der Vorlage gebraucht. Ebenso wenig wie durch diese Belege kann eine Einbürgerung des italien. Wortes im Deutschen bezeugt werden durch *pope*, *boppe* bei Konrad Grünemberg

Wallf. z. d. hail. Grab (Karlsruher Hs.) Bl. 6 b und 7 a, wo es als fremdes Wort verwendet erscheint. Die echt venezian. und überhaupt norditalien. Form müsste eigentlich *pope*, *popa* mit norditalien. Vereinfachung des *-pp-* > *-p-* heissen (vgl. über diese Erscheinung z. B. Bertoni, Italia dialettale (1916) S. 80 ff.), aber auch hier begegnen Formen mit *-pp-* von diesem Wort (vgl. Dizionario di marina S. 658 ss. vv. *pope* (venezian.) und *poppa*), die sich wohl durch gelehrt-lateinischen oder südlichen einheimischen Einfluss erklären. Für das deutsche *poppe* ist auch besonders mit der Möglichkeit lateinischen Einflusses zu rechnen. Das nhd. *poop* ist ein modernes Fremdwort aus engl. *poop* (vgl. Kluge, Seemannssprache S. 623), das seinerseits wieder auf altfrz. *pope* (< genues. *popa;* vgl. Vidos S. 543 ff.) zurückgeht. — Die Einbürgerung von italien. *calamita* 'Magnet' wird auch nicht durch die Belege bei dem deutschschreibenden Italiener Thomasin von Zerclaere und bei Oswald von Wolkenstein verbürgt, die beide *kalamit* gebrauchen. Dagegen scheint italien. *compasso* 'Seekompass' im Deutschen um 1450 Fuss gefasst zu haben (wegen der Belege und der Bedeutung des deutschen und italien. Wortes — 'Zirkel', 'Seekarte', 'Kompass' — vgl. Kluge, Seemannssprache S. 474; Grimm, DWb. s. v. *Kompass* und Dizionario di marina S. 184 s. v. *compasso*). Ins Deutsche ist das Wort in der Bedeutung 'Kompass' jedenfalls teilweise aus dem Frz. durch mittelniederländ. Vermittlung gelangt. Im Mittelniederländ. hat *compas(se)* gewöhnlich die Bedeutung 'Zirkel', aber gelegentlich auch schon 'Kompass'. Das bei Oswald von Wolkenstein begegnende *compass*, *kimpas* 'Kompass' wird schon aus dem Italien. stammen, besagt aber nichts für die wirkliche Aufnahme des Wortes ins Deutsche; dasselbe gilt für *kumpas* 'Zirkel' im Parzival von Wisse und Colin, das wahrscheinlich aus dem Frz. stammt (vgl. A. Rosenqvist, Der frz. Einfluss auf die mhd. Sprache in der 1. Häfte des 14. Jhs. (1932) S. 143). — Die im Deutschen eingebürgerte Form *Besan(segel)*, die über niederländ. *bezaan*[1]

[1] Vgl. über das anlaut. *b* J. Meier, Jolande S. XXXIX und Frank, Anz. f. dtsch. Altertum 35, S. 383.

auf italien. *mezzana* zurückgeht, hat früher im Deutschen und im Niederländ. auch Formen mit *m-* gehabt (vgl. Kluge, Seemannssprache S. 88). Von diesen geht der aus dem Jahre 1487 stammende Beleg (Grünemberg Wallf. z. d. hail. Grab (Karlsruher Hs.) Bl. 7 a) *missanen* offenbar auf das Italien. zurück, da es sich an der angeführten Stelle um die Erläuterung eines als fremd empfundenen Ausdruckes der italien. Mittelmeerschiffahrt handelt. — Der genannte Passus aus Grünembg. Wallf. bietet auch eine weitere (von Kluge nicht berücksichtigte) Benennung eines Segels: d e r f o r d r e s t [segel] h a i s t *drinket*. Dieser ebenfalls als fremdes Wort gebrauchte Ausdruck geht offenbar auf italien. *trinchetto* 'Focksegel' zurück (über dieses vgl. Dizionario di marina S. 1120 s. v. *trinchetto* und Vidos S. 596 ff.).

Mehrere aus dem Italien. stammende Benennungen für den Schiffer, den Seemann usw. begegnen auch im Mhd. — Schon im 13. Jahrhundert taucht in deutschen Quellen *galiot* mit der Bedeutung 'Seeräuber', 'Schiffer' auf (über die ältesten Belege dieses Wortes vgl. Suolahti, Der frz. Einfluss auf die deutsche Sprache im 13. Jh. S. 91. s. v.). Das erste Auftreten in der höfischen Literatur spricht dafür, dass das italien. *galeot(t)o, galioto* 'Steuermann', 'Matrose', 'Ruderer' (auf einer *galea*) jedenfalls teilweise durch frz. und vielleicht auch durch mndl. Vermittlung ins Deutsche gelangte; vgl. afrz. *galiot*, das sich in der Bedeutung 'Seeräuber' im 12./13. Jahrhundert nachweisen lässt (in Estoire de Eracles III, 23, S. 146: g a l i o t et corsar de mer)[1], und mndl. *galioot* nebst Var. sowohl 'Matrose', 'Ruderer' als auch 'Seeräuber' (vgl. Verwijs-Verdam, Mndl. Woordenboek II 900 ff.).[2] — Seit der ersten

[1] Zu trennen ist davon afrz. *galiote* 'kleines Schiff', entweder frz. Deminutiv zu *galie* oder direkt aus ital. *galeotta;* auch dieses roman. Wort dringt im 16. Jh. ins Deutsche (vgl. Kluge, Seemannssprache S. 297 s. v. *galiot*), und zwar sowohl aus dem Span. als auch aus dem Italien.

[2] Eine direkte Entlehnung aus dem Ital. ist steir. *galiot, gallot* 'Ruderer auf einer Galeere', das von Unger-Khull (S. 264) gebucht wird.

Hälfte des 15. Jahrhunderts bis ins 18. Jahrhundert wird im Obd. *patron* in der Bedeutung 'Kapitän', 'Schiffer' (auch 'Schiffseigentümer') gebucht (vgl. Kluge, Seemannssprache S. 609; Fischer, Schwäb. Wb. I 677; Schweiz. Idiot. IV 1807). Zur Erklärung dieser Bedeutung des Wortes macht Kluge die Bemerkung »nach lat. *patronus* = ital. *padrone*». Kluge befindet sich hier auf richtiger Fährte, denn diese obd. Gebrauchsweise des Wortes hängt offenbar mit dem Italien. zusammen. Das wird eindeutig durch einige auffallende im Deutschen vorkommende Formen dieses Wortes erhellt: *paron* (Grünemberg 1487 Wallfahrt z. d. hail. Grab (Karlsruher Hs.) Bl. 6 b) und *baron* (1440 Girnand v. Schwalbach; 1496 Peter Rindfleisch). Die Form *paron* stammt offenbar aus dem Venezian., wo es tatsächlich *paron* (*de barca*) 'quegli che soprantende alla barca e la regola' heisst, und sie erklärt sich dadurch, dass latein. *t* in der Gruppe Vokal+*tr*+Vokal hier schwindet.[1] Dieses venezian. *paron* ist auch ins Mailänd., Com. (vgl. Salvioni, Romania XXXIX 457) und ins Rätoroman. (vgl. Tagliavini, Il dialetto del Livinallongo (1934) S. 237) gedrungen. Die Form *baron* ist offenbar durch volksetymologische Anlehnung an das bereits eingebürgerte Lehnwort *Baron* 'comes' entstanden.

Dem heutigen *Kapitän*, früher auch *Capitain* (< frz. *capitaine*), entspricht in den Quellen des 15. und 16. Jahrhunderts oft die Form *capitan* und *capitani* 'Schiffsbefehlshaber' (wegen der Belege vgl. Kluge, Seemannssprache S. 422 ff.). Das deutsche *capitan* stammt aus italien. *capitano* (einige Belege beziehen sich eindeutig auf italienische Zustände). Die Form *capitani* beruht wahrscheinlich auf venezian. und genues. *capitanio* (vgl. Dizionario di marina S. 134). Schon im 13. Jahrhundert begegnet *kapitan* 'Anführer, Hauptmann' (über dieses Wort vgl. Suolahti, Der frz. Einfluss auf die deutsche Sprache im 13. Jh. S. 117). Seit der zweiten Hälfte des

[1] Vgl. Battisti, Le dentali esplosive intervocaliche nei dialetti italiani (Beihefte z. Zeitschr. f. roman. Philologie XXVIII A; 1912).

16. Jahrhunderts ist *pilot* 'Steuermann, Lotse' häufig im Deutschen belegt (der älteste Beleg sowohl bei Kluge-Götze als auch bei Weigand stammt aus dem Jahre 1562). Ein Teil dieser Belege deutet auf frz. und ndl. Vermittlung bei der Aufnahme des ursprünglich italien. Wortes hin. Das italien. *piloto* ist bereits im 14. Jahrhundert ins Frz. gedrungen (vgl. Vidos S. 533) und hat sich gegen Ende des Mittelalters durch frz. Vermittlung auch im Mittelniederländ. eingebürgert (vgl. Verwijs-Verdam, Mndl. Woordenb. VI 347). Schon bedeutend früher, im Jahre 1487 (Konrad Grünemberg Wallfahrt z. d. hail. Grab (Karlsruher Hs) B 6 b), findet sich die Form *pillot*, wohl als fremdes Wort gebraucht und durch hinzugefügtes *der weg furer* erläutert. Die Quelle dieses Belegs ist ohne Zwischeninstanz in italien. *piloto, pilota* (< mgriech. *πηδώτης) zu erblicken.

Das von Weigand erst aus dem Ende des 15. Jahrhunderts belegte *pirat* 'Seeräuber' begegnet schon im 14. Jahrhundert im Apollonius Heinrichs von Neustadt in der Form *perate*, die wohl auf italien. *pirata* zurückgeht; im Frz. tritt *pirate* (< lat. *pirata*) im 14. Jahrhundert auf (vgl. Dauzat, Dictionnaire étymologique de la langue française s. v. *pirate*). Die (von Kluge, Seemannssprache S. 482 gegebenen) Belege für *Korsar* »Seeräuber» aus Reiseberichten aus dem Jahre 1460 (Rieter Reisen) *Kurser* und 1491 (Dietrich von Schachten) (e t l i c h e) *kursari* lassen das Wort zu dieser Zeit als ein Fremdwort bzw. fremdes Wort aus dem Italien. erscheinen, wo es *corsare* (neben *corsale*) hiess.

Das Wort *golf(e), chulf* (*golfo* im 17. Jh.) nebst Var. belegt Kluge (Seemannssprache S. 323) seit 1346 und führt es mit Recht auf italien. *golfo* zurück. — Das italien. *calma* 'Windstille' (< griech *καῦμα*; über die Bedeutungsentwicklung usw. des griech. Wortes im Romanischen vgl. Vidos S. 274 ff.) hat ebenfalls Deutschland etwa um die Wende des 15. und 16. Jahrhunderts erreicht. Das in Norddeutschland auftretende *kalm* ist offenbar aus dem Frz. durch niederländ. Vermittlung übernommen worden (vgl. Kluge, Seemannssprache S. 415 ff.);

dabei darf man nicht die Möglichkeit ausser acht lassen, dass das Frz. dieses Wort aus dem Portugies., Span. oder Italien. aufgenommen hat, ohne dass eine sichere Entscheidung hinsichtlich des Ursprungs vorliegt. Im Süden des deutschen Sprachgebiets scheint aber das Wort auf direkter Entlehnung aus dem Italien. zu beruhen. — Endlich sei hier noch ein im Schweiz. belegtes Wort für 'Windstille' genannt: *bonatze* (Schweiz. Idiot. IV 1317; ältester Beleg aus dem Jahre 1519), das auf italien. *bonaccia* zurückgeht. Falls wir nicht eine im Deutschen stattgefundene Lautsubstitution annehmen — und besondere Gründe dazu liegen in diesem Falle nicht vor —, setzt das deutsche *bonatze* eine italien. Form voraus, die nicht auf das gemeinital. *-accia* (d. h. *-atscha*) ausgeht, sondern auf *-azza*. Gerade in den norditalien. Mundarten, aber nicht im Rätoroman., gilt diese zuletzt erwähnte Form des Suffixes [1], und so dürfen wir in *bonatze* eine norditalien. Entlehnung erblicken.

*

Eine Sonderstellung nehmen einige italienische Ausdrücke der Seefahrt (u. a. auch Windnamen) ein, die Oswald von Wolkenstein († 1445) bewusst als fremde Wörter verwendet (es handelt sich dabei insbesondere um sein Seefahrtslied, Nr. 17 der Schatz'schen Ausgabe [1904]). Es war sicherlich kein Zufall, dass der Tiroler Oswald von Wolkenstein, der gern seine Leser mit Brocken aus fremden Sprachen beeindruckte, bei dieser Gelegenheit gerade zum Italienischen griff: zwischen seiner inmitten hoher Berge liegenden Heimat und dem Mittelmeer lag eben das Land der Italiener, eines alten Seefahrervolkes, dessen Sprache ihm vertraut war. — Aus praktischen Gründen behandle ich die Wörter nach der

[1] Über die Behandlung des latein. *c* vor *i* in den italien. Mundarten vgl. z. B. Bertoni, Italia dialettale S. 84 ff. und Gröbers Grundriss I² S. 705; im Rätoroman. Gartner, Handbuch der rätoroman. Sprache (1883) S. 187 ff. und Gröbers Grundriss I² S. 627.

Reihenfolge ihres Auftretens im Seefahrtslied Oswalds von Wolkenstein unter Angabe der Zeile und ev. anderer Belegstellen. — Schatz, Sprache und Wortschatz der Gedichte Oswalds von Wolkenstein (Denkschriften der Akademie der Wissenschaften in Wien. Phil.-hist. Klasse. 69. Bd., 2. Abh., 1930) zitiere ich abgekürzt: Schatz, Spr. u. Wortsch.

kalamit 17, 18 'Magnet'; vgl. oben S. 148.

levant 17, 20 und 30; 6, 2 'Ostwind' ital. *levante* (vgl. Lexer I 1893).

ponant 17, 22, *ponent* 6, 13 und 6, 84 nach Lexer II 285 'Segelwind', muss aber 'Westwind' heissen, da ital. *ponente* 'Westwind' zugrunde liegt. Das Wort *ponent* kommt (nach einer in meinem Seminar 1938 eingereichten Arbeit von Frl. Marjatta Tissari über das italien. Wortgut in der Arigoschen Decameroneübersetzung) auch in der Arigoschen Decameroneverdeutschung (hgg. v. Keller 75, 19 und 648, 30) vor, und zwar als Entlehnung aus der Quelle.

poppe 17, 22 'Hinterteil des Schiffes' wird von Lexer II 285 und Schatz, Spr. u. Wortsch. S. 54 auf lat. *puppis* zurückgeführt, aber offenbar stammt das Wort aus ital. *poppa;* vgl. auch oben S. 147 ff.

timun 17, 25 fehlt bei Lexer und wird von Schatz, Spr. u. Wortsch. S. 102 nur mit der Bemerkung »ein Schifferwort» versehen. Das Wort geht offenbar auf ital. *timone* zurück und bedeutet demgemäss 'Steuer'.

maistro provenz 17, 26 fehlen bei Lexer und scheinen Schatz unklar geblieben zu sein, weil er sie Spr. u. Wortsch. S. 55 s. v. *provenz* und S. 87 s. v. *maistro* mit einem Fragezeichen versehen und sich nur mit der Bemerkung 'Windname' begnügt hat. Auch diese Ausdrücke erklären sich ohne Schwierigkeiten mit Hilfe des Italienischen: *maistro* ist das ital. (vento) *maestro* 'Nordwestwind' (vgl. Dizionario di marina S. 1187 s. v. *vento*) und *provenz* das ital. *provenza* 'Westwind, Südwestwind' (vgl. Dizionario di marina S. 694 s. v. *provenza*).

trumetan 17, 27 und 6, 80 'Nordwind' wird bereits bei Lexer II 1503 richtig aus ital. *tramontana* hergeleitet. Dagegen

befindet sich Lexer im Irrtum, wenn er mhd. *tremuntâne* 'Nordstern' auf dasselbe Grundwort zurückführt, denn dieses durch Wolfram von Eschenbach eingeführte höfische Fremdwort stammt aus altfrz. *tresmontaine* 'Nordstern' (sämtliche Belegstellen von mhd. *tremuntâne* 'Nordstern' im 13. Jahrhundert bei Suolahti, Der frz. Einfluss auf die deutsche Sprache im 13. Jh. S. 264). Dass *trumetan* 'Nordwind' bei Oswald von Wolkenstein aus dem Italien. stammt, geht daraus hervor, dass der Dichter in diesem Zusammenhang gerade italien. Seefahrtswörter verwendet; dafür spricht auch der Umstand, dass *transmontane* mit der Bedeutung 'Nordwind' im Frz. (nach Godefroy, Dictionnaire de l'ancienne langue française. Complément X s. v. *tramontane* und Dauzat, Dictionnaire étymol. de la langue française s. v. *tramontane*) erst im 16. Jahrhundert aufzutreten scheint, während altfrz. *tremontaine* 'Nordstern' bereits im 13. Jahrhundert bekannt gewesen ist (vgl. Dit de la tremontaine hgg. von Långfors, Romania XLIV, S. 566).

grego 17, 28 'Nordostwind' führt Schatz, Spr. u. Wortsch. S. 75 (im Anschluss an B. Weber, den ersten Herausgeber der Gedichte Oswalds von Wolkenstein) auf span. *gregal* zurück. Diese Herleitung, die wahrscheinlich dem inlautenden *-g-* der deutschen Form ihre Entstehung verdankt, lässt sich bei näherem Zusehen nicht aufrechterhalten. Zwar lautet die gemeinitalien. Form dieses Wortes *greco*, aber in den norditalien. und rätoroman. Mundarten, in denen eine ausgesprochene Tendenz zur Erweichung der intervokalischen Tenues bestand [1], hiess es gerade *grego*. In Anbetracht der Bedeutungssphäre des Wortes sowie der geographischen Lage der Heimat Oswalds von Wolkenstein dürfen wir in dem von ihm gebrauchten *grego* eine venezian. Form erblicken.

orzen 17, 28 'mit halbem Winde segeln' wird von Lexer II 174 richtig aus ital. *orzare* hergeleitet.

[1] Vgl. z. B. Bertoni, Italia dialettale S. 81 ff., 112, 117; Gröbers Grundriss I² S. 676; Gartner, Handbuch der rätoroman. Sprache und Literatur (1910) S. 180, 183 und Gröbers Grundriss I² S. 626.

katza 17, 29 ist Schatz, Spr. u. Wortsch. S. 80 unklar geblieben. Wahrscheinlich ist es der Imperat. 2. Pers. Sing. zu ital. *cazzare* 'tendere una manovra corrente quanto è possibile' (vgl. Dizionario di marina S. 158 s. v. *cazzare*).

potzu 17, 29 hat Schatz, Spr. u. Wortsch. S. 54 nur durch die Bemerkung »Schifferwort» erläutert. Ich glaube, dass hier nicht *potzu*, sondern *potza* zu lesen ist (da eine Kollation der Handschriften mir zurzeit nicht möglich ist, vermag ich nicht zu entscheiden, ob es sich um eine falsche Lesung oder um eine verderbte Form handelt, die durch die Ähnlichkeit der Buchstaben *a* und *u* verursacht wurde). Die Form *potza* wäre dann als die norditalien.-venezian. Entsprechung des gemeinitalien. *poggia* 'cavo attaccato al capo inferiore dell' antenna, adoperato per tirare il carro e con esso la vela e l'antenna, sottovento' (vgl. Dizionario di marina S. 645) anzusehen. Dieses italien. Wort geht bekanntlich auf griech. *podia* 'Seil am unteren Zipfel des Segels' zurück (vgl. Meyer-Lübke, Rom. et. Wb[3] N:o 6625), und das norditalien.-venezian. *-ts-* ist hier die regelrechte Entsprechung des gemeinitalien. *-dž-* (*-ggi-*).[1] Im Norditalien.-venezian. ist *pozza*, *poza* gut belegt. — Das Komma im kritischen Text zwischen *katza* und *potza* ist somit zu tilgen.

karga 17, 29 von Schatz, Spr. u. Wortsch. S. 80 mit einem Fragezeichen versehen. Wohl der Imperat. 2. Pers. Sing. von ital. *caricare* 'fare quanto più forza è possibile su d'una manovra che si sta tirando' (vgl. Dizionario di marina S. 145), oder genauer gesagt von der (wegen venezian. *carga* = gemeinital. *carica;* vgl. Dizionario di marina S. 144 s. v. *carica*) vorauszusetzenden venezian. Form **cargar*.

kimpas, Hs. C *compass* 17, 30; vgl. oben S. 148.

forzen 17, 31 (Schatz, Spr. u. Wortsch. S. 68: »Schifferwort, drängen») geht offenbar auf ital. *forzare* 'zwingen, drängen' zurück.

---

[1] Vgl. z. B. Bertoni, Italia dialettale S. 84, 112 und Gröbers Grundriss I[2] S. 705 ff.

forton 17, 34 (von Schatz, Spr. u. Wortsch. S. 68 mit einem Fragezeichen versehen) ist das ital. *fortuna* 'Sturm'.

scherock 17, 40 'Schirokko', das in der Form *Schirokko* nach Kluge-Götze, Et. Wb. s. v. erst zu Beginn des 19. Jahrhunderts ins Deutsche aufgenommen wird, beruht entweder auf der italien. Form *scirocco* mit deutscher Apokope des auslautenden Vokals oder aber auf der sowohl in norditalien. als auch in rätoroman. Mundarten vorkommenden Form ohne auslautendes *-o* (z. B. mailänd. *siròcch*, Pavia *siroch*, comasc. *sciroch*, friaul. *sciroc*).

kalla Hs. BC *chala* 17, 45 (von Schatz, Spr. u. Wortsch. S. 80 mit einem Fragezeichen versehen) ist wahrscheinlich der Imperat. 2. Pers. Sing. von ital. *calare* (in: *calare le vele*) '(die Segel) streichen'. — In den kritischen Text ist demnach mit BC *c(h)ala* zu setzen.

fella 17, 45 (von Schatz, Spr. u. Wortsch. S. 63 ebenfalls mit einem Fragezeichen versehen) ist wohl ital. *vela* 'Segel' (vgl. oben s. v. *kalla*).

chaiola 17, 50 (von Schatz, Spr. u. Wortsch. S. 80 mit einem Fragezeichen versehen) ist vielleicht das ital. *gaiola* 'maretta', 'leichter Seegang' (vgl. Dizionario di marina S. 282 s. v. *gaiola*).

Emil Öhmann

Personnages historiques figurant dans la poésie lyrique française des XII[e] et XIII[e] siècles

X [1]

Deux dames du »Tournoiement» de Huon d'Oisi

Les dames du *Tournoiement* de Huon d'Oisi, l'imagination du poète, dans une intention satirique, en a fait de vaillantes amazones surpassant maris et frères en exploits chevaleresques, et se succédant rapidement dans un pêle-mêle si confus que celui qui chercherait une succession logiquement acceptable des épisodes y perdrait sa peine. Heureusement, la tâche de reconnaître les dames elles-mêmes ne s'est pas montrée aussi ardue. Plusieurs d'entre elles ont été identifiées dans notre première étude [2], et un peu plus tard, dans une note additionnelle [3], nous avons pu reconnaître Yolent de Couci, seconde femme de Robert II, comte de Dreux, dans l'Yolent à l'écu échiqueté, celle qui remporte le prix du tournoi. Cette fois-ci nous sommes à même d'identifier deux nouvelles combattantes de la bataille imaginée par Huon d'Oisi.

1. — Agnès de Tricot

La première est présentée en ces termes (v. 145 –152)[4]:

Agnès de Trïecoc va
Qui maint colp [a]
Parmi les braz
Le jour senti;
Mainte lance peçoia,

---

[1] Pour les articles précédents, voir *Neuphilologische Mitteilungen*, t. XXXVI, 1935, p. 1 et 65, t. XXXVII, 1936, p. 257, et t. XLI, 1940, p. 12, 49 et 118.

[2] *Ibid.*, t. XXXVI, 1935, p. 65 ss.

[3] *Ibid.*, t. XXXVII, 1936, p. 257 ss.

[4] Nous nous servons du manuscrit *M* (fac-similé p. p. Jean Beck et Louise Beck).

Maint frain tira,
Maint coup douna,
Maint en feri.

Triecoc est Tricot, Oise, arr. Clermont, cant. Maignelay. Voici les anciennes graphies de ce nom, enregistrées par V. Leblond:[1] *Triecoc* (1138, 1226, 1231, 1266), *Triecoq* (1225), *Triecok* (1231), *Triecock* (1241), *Triechoc* (1265), *Tricoc* (1231, 1244), *Triecot* (1229, 1237, 1258), *Triechot* (1295). La forme *Tricot* ne domine que depuis le XVII[e] siècle. — Le plus ancien membre connu de la famille de Tricot est *Pierre de Triecoc* qui, dans un acte de 1138, cède à l'église d'Ourscamps[2] tout le fief que Baudouin de Fournival[3] tenait de lui apud Archenvallem.[4] Il nous paraît hors de doute qu'il faut voir son fils dans le *Raoul, chevalier de Triecoc*, surnommé *Daridel*, qui figure dans une charte de 1156 où Henri, évêque de Beauvais[5] fait savoir que Raoûl, du consentement de sa femme *Aveline* et de son fils *Pierre* — le nom de son grand-père revient ici, comme c'est la coutume — ainsi que de son frère *Renaud* et ses deux sœurs *Odeline* et *Emeline*, donne à l'église d'Ourscamps ce qu'il tenait en dîme de Warnaviler.[6] Le même Pierre fils de Raoûl reparaît dans un acte de 1198 par lequel »Pierre de Triecoc, chevalier», et *Renaud Daridel*, chevalier, donnent au

[1] *Notes pour le nobiliaire du Beauvaisis d'après un manuscrit inédit du XVII[e] siècle et autres documents originaux*, Beauvais, 1910—1913, *Tables*.

[2] Ourscamps, Oise, arr. Compiègne, cant. Ribécourt, comm. Chiry-Ourscamps.

[3] Fournival, Oise, arr. Clermont, cant. Saint-Just-en-Chaussée.

[4] Évidemment Erquinvillers, Oise, arr. Clermont, cant. Saint-Just-en-Chaussée. — Nous renvoyons, pour tous les détails sur les seigneurs de Tricot, une fois pour toutes à l'ouvrage cité de V. Leblond, p. 247, 478 et 764—766.

[5] C'est Henri de France, fils de Louis VI dit le Gros, évêque de Beauvais de 1149 jusqu'au 14 janvier 1162, depuis cette date archevêque de Reims et mort le 13 novembre 1175. Voir Mas Latrie, *Trésor de chronologie*, col. 1388 et 1470.

[6] Warnavillers, Oise, arr. Clermont, cant. Saint-Just-en-Chaussée, comm. Rouvillers.

prieuré de Saint-Pierre de Neufvy [1] la dîme du droit de passage sur la chaussée du lieu. C'est toujours le même »Pierre, chevalier, seigneur de Triecoc» qui, aux termes d'un obituaire de l'abbaye de Ruricourt [2], avait pour femme *Agnès, dame de Triecoc*, et la même source indique qu'ils avaient un fils *Renaud, chevalier de Triecoc*. Ce Renaud fils de Pierre, que nous croyons identique à Renaud Daridel chevalier, mentionné plus haut, vu son surnom de Daridel (que Raoûl, de la deuxième génération, est le premier à porter)[3], figure dans plusieurs actes dont nous allons rendre compte. Mais nous ne saurions dire si le *Guillaume de Triecoc, chevalier*, mentionné dans un acte de 1226, était réellement — ainsi que nous sommes porté à le croire — un autre fils de Pierre et d'Agnès. Dans les actes conservés jusqu'à nous, Renaud de Triecoc se montre assez nettement caractérisé. Dès qu'il commence à reparaître dans les actes, ce qui arrive en 1225, il y joue le rôle d'un arbitre, d'un homme de confiance, ce qui permet de supposer qu'il n'était plus très jeune. Tout ceci parle en faveur de l'identité de ce Renaud de Triecoc et de Renaud Daridel, chevalier en 1198. Dans l'acte de 1225, Renaud de Triecoc est arbitre dans un différend entre Pierre de Milly[4] et l'évêque de Beauvais, qui était alors Milo de Châtillon-Nanteuil.[5] Celui-ci réclamait le stage, e s t a g i u m, à Pierre de Milly qui est condamné à une amende de 2000 marcs. On ignore l'année où Renaud avait succédé à son père dans la seigneurie, dès 1229 en tout cas on le trouve expressément désigné comme m i l e s et d o m i n u s de Triecoc. Une nouvelle preuve de sa réputation de droiture et de bon sens est fournie par un acte de 1230 où il figure de nouveau en

[1] Neufvy-sur-Aronde, Oise, arr. Compiègne, cant. Ressons-sur-Matz.

[2] S. M a r t i n u s i n B o s c o, Saint-Martin-aux-Bois, dit R u r i c u r t u m, Ruricourt, dans le diocèse de Beauvais, abbaye fondée vers 1100 (voir Mas Latrie, *o. c.*, col. 1905 et 1916); actuellement Saint-Martin-aux-Bois, Oise, arr. Clermont, cant. Maignelay.

[3] Voir la Table généalogique, p. 162.

[4] Milly-sur-Thérain, Oise, arr. Beauvais, cant. Marseille.

[5] Il était évêque de Beauvais depuis 1217 et mourut le 6 septembre 1234. Voir Mas Latrie, *o. c.*, col. 1388.

qualité d'arbitre, cette fois-ci dans un litige de pâturages.[1] Un acte de 1231 fait voir son sceau qui porte un écu à un émanché de trois pointes avec l'inscription: † *Sig. Renaudi de Triecoc.* Au contre-sceau il y a, dans le champ, un coq à senestre. En 1237, on le trouve deux fois, en août et en décembre. Le second de ces actes nous apprend qu'il avait été chargé de se prononcer sur un différend survenu entre l'abbé de Saint-Just [2] et un nommé Osmundus de Saint-Just. Il figure encore dans un acte de décembre 1241, dans un autre de 1242; au mois de mars 1244, »Renaus de Triecoc, chevalier et conseillier le roi», assiste à un jugement rendu à Pontoise par Louis IX sur un différend soulevé entre les magistrats de Saint-Quentin et le doyen et chapitre de cette ville: ceux-ci avaient la prétention que les magistrats de la commune devaient renouveler chaque année le serment de veiller à la sauvegarde des gens et des biens du chapitre. En 1247, Henri de Blargies [3] ayant entrepris, dans un accès de fureur, de battre et de blesser un certain nombre de prêtres et de clercs, l'affaire, rapportée au chapitre de Beauvais, fut jugée en la présence de Robert, évêque de Beauvais [4] et »Renaus, sires de Triecoc, chevaliers», qui apposèrent leurs sceaux à la sentence. Ici le sceau de Renaud présente un coq crêté et armé, posé à dextre. Nous trouvons chez A. Guesnon[5] la mention d'une dernière mission confiée au chevalier Renaud de Triecoc. Avant d'aller en croisade, Robert I^er^, comte d'Artois, frère de saint Louis, tué à

[1] Son co-arbitre est Renaudus de Berone. Il s'agi- probablement de Baron, Oise, arr. Senlis, cant. Nanteuil-let Haudouin.

[2] Sanctus Justus, abbaye fondée, selon Mas Latrie, *o. c.*, col. 1899, avant 1107, au diocèse de Beauvais, actuellement Saint-Just-en-Chaussée, Oise, arr. Clermont, ch.-l. cant.

[3] Blargies, Oise, arr. Beauvais, cant. Formerie.

[4] Il s'agit de Robert de Cressonsacq, évêque de Beauvais de 1237 à sa mort, dans l'île de Chypres, en octobre 1248. Voir Mas Latrie, *o. c.*, col. 1388.

[5] A. Guesnon, *Recherches biographiques sur les trouvères artésiens*, Paris, 1895 (extrait du *Bulletin historique et philologique*, 1894), *p. 14.* — Guesnon parle par mégarde de Robert de Tr., bien que l'acte reproduit en note porte Reginaldus de Triechoc.

Mansourah en 1250, avait chargé Reginaldus de Triechoc miles d'arbitrer un désaccord entre lui et l'évêque d'Arras[1], qui, de son côté, avait choisi pour arbitre maître Giles le Vinier, chanoine d'Arras, le trouvère bien connu. Leur enquête était terminée, mais avant le prononcé de la sentence, Giles le Vinier mourut, le 13 novembre 1252. Celui-ci ayant été remplacé, du consentement de Mahaut, veuve du comte Robert, par Pierre de Fontaines, bailli de Vermandois, la décision des nouveaux arbitres fut datée de mars 1253. Renaud est nommé enfin dans l'obituaire de Saint-Michel de Beauvais où on lit: Nonas martii (l'année n'est pas indiquée) obiit Reginaldus de Triecoc miles, qui dedit fabrice ecclesie XL libras.

On peut regarder comme certain que Renaud est décédé sans enfants et qu'il en était de même de Guillaume de Triecoc, chevalier, et des autres frères éventuels, car après la mort de Renaud c'est à sa sœur *Gile* qu'échut la seigneurie: dans un acte du mois de mars 1258 elle porte le titre de *domina de Triecot*. On serait tenté de supposer que c'est dans cette année même qu'est décédé Renaud de Triecoc, puisque c'est justement dans l'acte de 1258 que Gile, du consentement de son fils *Jehan*, qualifié de chevalier et de seigneur de Rouveroy[2], fait un don pour le salut de l'âme de son frère. Elle reparaît dans une charte de janvier 1265 où elle se nomme *Gile, dame de Triechoc et chastelaine de Roye*.[3] En 1266, *Gylla de Triecoc, domina ejusdem ville*, confirme une donation faite à l'abbaye de Lannoy[4] par Agnès des Quennes[5], veuve de Pierre de Cempuis.[6]

---

[1] C'est Jacques de Dinant, évêque d'Arras de 1247 jusqu'en 1259 (voir Mas Latrie, *o. c.*, col. 1376).

[2] Rouvroy-les-Merles, Oise, arr. Clermont, cant. Breteuil.

[3] Vraisemblablement Roye, Oise, arr. Beauvais, cant. Noailles, comm. Le Ponchon.

[4] Lannoy, Oise, arr. Beauvais, cant. Marseille, comm. Roy-Boissy. Cette abbaye a été fondée en 1135 et reconstruite en 1137 (voir Mas Latrie, *o. c.*, col. 1899).

[5] Probablement Caisnes, Oise, arr. Compiègne, cant. Noyon.

[6] Cempuis, Oise, arr. Beauvais, cant. Grandvilliers.

Nous ignorons la date où *Jehan*, fils de Gile, succéda à sa mère. Tout ce que nous en savons est que c'était après 1266, date où elle est encore appelée dame de Triecoc. Jehan, en plus de cet acte de 1258 où il figure avec sa mère, n'est plus nommé qu'une seule fois, et alors comme décédé: c'est dans une quittance de finance pour plusieurs échanges et acquisitions faites par les religieux de Saint-Martin-aux-Bois, dans le territoire de Tricot, datant du mois de juillet 1295. Il y est qualifié de quondam Joannes, dominus de Triechot et de Rouveroy, miles. La famille de Tricot s'est sans doute éteinte avec lui.

Table généalogique de la maison de Tricot

I — Pierre (I[er]) de Triecoc (acte de 1138) ép. N

II — Raoul de Triecoc, surnommé *Daridel* (acte de 1156) ép. Aveline (1156); Renaud (1156); Odeline (1156); Emeline (1156)

III — Pierre (II) de Triecoc (1156, 1198) ép. Agnès

IV — Renaud de Triecoc, surnommé *Daridel* (1198, 1225, 1229, 1230, 1231, 1237, 1241, 1242, 1244, 1247, 1253); Guillaume de Triecoc (1226); Gile, dame de Triecoc, châtelaine de Roye (1258, 1265, 1266) mari N

V — Jehan, seigneur de Triecoc et de Rouveroy (acte de 1258; mort dep. 1295)

Agnès de Tricot, femme de Pierre II, seigneur de Tricot, dont on voit les noms au milieu de ce tableau, ne peut être que

la vaillante jouteuse de la chanson de Huon d'Oisi. Il est vrai que nous ne possédons pas d'acte daté contenant son nom, mais sans doute on peut, du fait qu'elle n'est pas nommée dans l'acte mentionné ci-haut de 1198 où figurent son mari et son fils, tirer la conclusion qu'à cette époque elle était déjà décédée. Que, d'autre part, elle était, dans la période tombant entre 1188 et mars 1190, date approximative de la chanson, mariée depuis plusieurs années à Pierre de Tricot et, partant, avait droit à la qualification de dame de Tricot; cela résulte clairement du fait qu'environ dix années plus tard, selon l'acte précité de 1198, leur fils Renaud, puisque chevalier, était déjà majeur.

2. — *Clémence de Beausart (Beaussault)*

Il sera utile de faire d'abord une tentative d'interprétation du passage où figure le nom de Clémence:

Une route vint de la
A larron.
Amisse a (la) f(l)ourclose va(it)
Environ
Et sa lance peçoia
En blazon.
»*Lille!* crie, or lor alom!»
Tost as frains eles s'en vont.
La contesse de Clermont
A ferue d'un tronçon
Enmi le front
Qu'en un roion
Couchiee l'a.
Climence fiert d'un baston
Et sanz raison
Biausart! cria . . .

Si nous avons bien compris, c'est Amisse qui frappe la comtesse de Clermont d'abord, puis Clémence. Si le poète dit que c'est *sanz raison* qu'elle cria *Biausart*, c'est sans doute pour indiquer que c'est Amisse et non pas Clémence qui prononce le mot. Amisse emploie le *cri* de son adversaire en guise

d'interpellation. C'était en effet *sanz raison*, puisque contraire à l'usage: le *cri* était un cri de ralliement employé par celui qui y avait droit, et adressé à ses gens. En tout cas il paraît certain que le poète a voulu désigner, de cette manière insolite, une Clémence de Biausart.

Qui était-elle? Abusé par l'identité du nom, nous avons pensé[1] qu'il s'agissait d'un membre d'une famille tirant son nom du Beaussart du département du Nord[2], hypothèse qui trouvait un semblant d'appui dans le fait que ce Beaussart est situé non loin de la ville de Cambrai dont Huon d'Oisi était le châtelain. Cette hypothèse n'était cependant pas fondée. Nous n'avons en effet trouvé aucune famille seigneuriale se rattachant au Beaussart du département du Nord. Par contre, il peut être considéré comme établi qu'il s'agit de Beaussault, Seine-Inférieure, arr. Neufchâtel, cant. Forges-les-Eaux. La forme du nom ne s'y oppose pas: les deux types *Biausart* et *Beaussault* sont abondamment attestés dès le moyen âge. D'un côté on trouve, par exemple, *Belsart* (1160), *Beausart* (1203) et Bellus sartus (1230), de l'autre *Belsalt* (1160), *Beausaut* (1247) et Bellus saltus (1232, 1414). Cette localité fut le siège d'une seigneurie appartenant à une famille normande, et on y trouve une *Clémence de Belsart*. Cette dame de Belsart est-elle identique à celle de la chanson? Avant de répondre à cette question il sera nécessaire d'étudier la généalogie assez compliquée de cette famille.[3]

La première génération des Beausart. — En remontant le plus haut possible dans le temps, on rencontre d'abord deux frères, *Guillaume* et *Gautier de Belsart*. En 1160, Willelmus de Belsalt et Walterus frater ejus apparaissent comme témoins d'une donation d'Odon de Lihus[4]

[1] Dans notre première étude. Voir ci-dessus, p. 157, note 2.

[2] Beaussart, Nord, arr. Avesnes, cant. Solre-le-Château, comm. Liessies.

[3] Nous utilisons notamment les actes cités par V. Leblond, *o. c.*, p. 62—67, 125, 127, 150, 206, 501, 584, 726, 799, 845, 878 et 893.

[4] Lihus, Oise, arr. Beauvais, cant. Marseille.

aux religieux de Beaupré.[1] Guillaume de Beausault reparaît seul, dans un autre acte de la même année (1160) dont les témoins sont Giroldus de Conteio[2], Hugo de Teiz[3] et Guido de Bretecel[4]: il y fait don aux religieux de Lannoy[5] de la terre de Monceaux.[6] Deux ans plus tard, en 1162, les deux frères — Willelmus de Belsalt cum Waltero fratre meo — figurent de nouveau ensemble dans un acte. Dans une charte de 1166, Guillaume de Belsart, qui était, tout porte à le croire, l'aîné et, partant, le seigneur même du lieu, apparaît de nouveau, cette fois sans son frère Gautier, sans doute décédé dans l'intervalle, mais accompagné d'un autre frère, Hugues. Dans cette charte de 1166, rédigée dans le château même de Belsart, Willelmus de Belsart fait savoir que son frère *Hugues de Belsart* avec sa femme *Eufémie*, leurs fils *Godefroy* et *Guillaume* et leurs filles *Élisabeth*, *Ève* et *Mathilde* ont cédé à l'église de Notre-Dame de Briostel (nom primitif de l'abbaye de Lannoy) ce qu'ils possédaient in terris Moncellorum[7], Maisnilii[8] et Vaccariarum, que omnia Walterus, pater Eufemie, olim dederat. Il est a supposer que »Walterus, pater Eufemie», était seigneur de Formerie[9] et que cette seigneurie était échue à Hugues de Belsart du chef de sa femme, car, comme l'indique

[1] Bellum Pratum, Notre-Dame de Beaupré, abbaye cistercienne du diocèse de Beauvais, fondée en 1135 (voir Mas Latrie, *o. c.*, col. 1879); actuellement Beaupré, Oise, arr. Beauvais, cant. Marseille, comm. Achy.

[2] Conty, Somme, arr. Amiens, ch.-l. cant.

[3] Thoix, Somme, arr. Amiens, cant. Conty.

[4] Probablement Brestel, Oise, arr. Beauvais, cant. Le Coudray-Saint-Germer, comm. Saint-Germer-de-Fly.

[5] Lannoy, Oise, arr. Beauvais, cant. Marseille, comm. Roy-Boissy.

[6] Monceaux-l'Abbaye, Oise, arr. Beauvais, cant. Formerie.

[7] Monceaux-l'Abbaye, Oise, arr. Beauvais, cant. Formerie.

[8] Probablement Le Mesnil, Oise, arr. Beauvais, cant.Marseille, comm. Roy-Boissy.

[9] Formerie, Oise, arr. Beauvais, ch.-l. cant.

expressément le chanoine Du Caurroy (cité par V. Leblond [1]), Hugues était seigneur de ce fief que d'ailleurs nous trouverons plus tard encore en la possession de la famille de Belsart. En 1172, nous retrouvons, dans une charte de donation de Hugues de Belsart pour l'abbaye de Beaupré, la mention de sa femme Eufémie, du fils Guillaume, des filles Élisabeth, Ève et Mathilde, mais le fils Godefroy n'y est plus mentionné, ce qui indiquerait qu'en 1172 il était déjà mort. D'autre part l'acte en question présente une nouvelle fille, *Aélis*: lors de l'acte de 1166 elle n'était probablement pas encore née. Comme témoins de cette charte figurent »les fils de Gautier le Veneur, seigneurs du fief de Luyères».[2]

La lignée collatérale de Hugues de Beausart. — Suivons, aussi loin que nos sources nous le permettent, l'histoire de cette branche. En 1205, Eufémie, femme de Hugues de Belsart, vend à Milon Berenger, bourgeois de Beauvais, ses héritages sis à Luyères et Héricourt.[3] Dans un acte de la même année 1205, Hugues, chevalier de Belsart, agissant au nom de la famille, nomme sa femme Eufémie, leurs deux filles Élisabeth et Ève, leur petit-fils Hugo de Mare et Guillaume de Cauchi [4], leur beau-fils. Guillaume de Cauchi était le mari d'Ève de Belsart, comme nous l'apprend un acte de l'année suivante. On y voit encore qu'Aélis était religieuse; comme Mathilde n'est mentionnée ni dans l'acte de 1205 ni dans celui de 1206, et que, dans celui-ci, Hugues de Belsart

[1] Voir V. Leblond, *o. c.*, p. 66. Selon la même source, Hugues de Belsart aurait été également seigneur de Fay, évidemment Fay ou Fay-les-Étangs, Oise, arr. Beauvais, cant. Chaumont.

[2] Luyères est Huyères, Oise, arr. Beauvais, cant. Le Coudray-Saint-Germer, comm. La Chapelle-aux-Pots. Le changement de Luyères en Huyères est dû à une évolution phonétique analogue à celle qui s'est effectuée, p. ex., dans le mot de »bataille»: la disparition du mouillement.

[3] Héricourt, Oise, arr. Beauvais, cant. Le Coudray-Saint-Germer, comm. La Chapelle-aux-Pots.

[4] Peut-être Cauchy-à-la-Tour, Pas-de-Calais, arr. Béthune, cant. Norrent-Fontes.

dit expressément qu'il n'a que trois filles, Élisabeth, Ève et Aélis, il faut en conclure qu'en 1205 elle était morte. Ainsi il devient certain que Hugo de Mare était le fils d'Élisabeth, dont le mari, *N* de Mare, n'étant pas nommé dans l'acte, n'était donc plus en vie en 1205. L'acte dont nous venons de citer quelques détails, daté de 1206, est le dernier où figure Hugues de Belsart. Il y fait connaître sa décision de se rendre religieux à Lannoy et fait don d'un demi-muid d'avoine en perpétuelle aumône à la dite église en son nom et celui de sa femme Eufémie et du consentement d'Élisabeth, d'Ève et de son mari Guillaume de Cauchi et d'Aélis, religieuse, q u e e s t t e r t i a f i l i a.

Nous sommes porté à croire que Guillaume de Belsart avait encore un troisième frère. Comme tel nous regardons *Odo de Belsalt*, témoin dans une charte (sans date mais qui peut être datée d'environ 1165) de Hugues de Breteuil[1] qui donne aux religieux de Beaupré d i m i d i a m p a r t e m t e r r i t o r i i A l o d i o r u m.[2]

La branche aînée. — Nous procéderons dans l'ordre strictement chronologique à l'examen des actes qui sont encore à notre disposition. Nous avons ainsi à mentionner tout d'abord les deux frères *Godefroy* et *Simon de Belsart*, évidemment fils de Guillaume de Belsart et son épouse dont on ignore le nom. Nous les trouvons ensemble d'abord dans une charte de 1188, puis dans un acte de 1190 rendu par Gaufridus de Belsart, qui fait savoir que, du consentement de son frère Simon, il a fait don d'une charrue (c a r r u c a m t e r r e) dans le bois de Blargies.[3] Il résulte d'un autre acte de 1190, du mois de novembre, que Godefroy de Belsal est le suzerain de Jehan de Monsures[4] qui, du consentement d'Agnès, sa

[1] Probablement Breteuil-sur-Noye, Oise, arr. Clermont, ch.-l. cant.

[2] Très probablement Ailly-sur-Noye, Somme, arr. Montdidier, ch.-l. cant.

[3] Blargies, Oise, arr. Beauvais, cant. Formerie.

[4] Monsures, Somme, arr. Amiens, cant. Conty.

femme, de Hugues, son fils, et de ses filles Béatrix, Emeline et Asceline ainsi que concessione Gaufridi de Belsal, domini mei, fait don aux religieux de Briostel de CX acras terre in bosco de Blargies.

Ce n'est que douze ans plus tard, en 1202, qu'apparaît un nouveau membre de la famille de Belsart. Dans cet acte, auquel nous allons revenir, il est question de *Simon de Belsart.* Par un autre acte, non daté, ce même personnage donne, du consentement de sa femme *Clemence*, un muid de froment pro anima Simonis avunculi mei. Ainsi il est établi que ce Simon de Belsart, mari de Clémence, est fils de Godefroy de Belsart dont nous venons de parler: puisque le frère de celui-ci, Simon, est son oncle, c'est donc l'autre des deux frères qui est son père.[1] Voici enfin ce que nous apprend l'acte de 1202: Philippe-Auguste donne à Philippe, évêque de Beauvais,[2] la forteresse de Formerie pour en jouir durant vingt-deux ans; après ce temps, le roi pourra la rendre à Simon de bello sacco, héritier légitime, pour le tenir de l'évêque de Beauvais. Si, en 1202, le roi déclare Simon de Belsart héritier légitime de la forteresse de Formerie, cela implique que, dans cette même année, Hugues de Belsart, seigneur de Formerie, qui était encore vivant lui-même, n'avait plus d'héritier direct, qu'en d'autres termes ses deux fils étaient déjà morts. On voit aussi que, en l'espèce, les femmes n'avaient pas droit à l'héritage: sans cela, ou Isabelle ou Ève, ses filles, aurait été l'héritière.[3] L'attente de Simon, héritier du frère de son aïeul Guillaume, ne fut pas aussi longue qu'il était prévu dans la charte que nous venons de citer, car dès 1210 l'évêque de Beauvais

[1] Le chanoine Du Caurroy (voir V. Leblond, *o. c.*, p. 66) intervertit les deux premières générations de notre famille en faisant de Godefroy de Belsart le père de Guillaume, qui serait à son tour père de Simon. C'est une erreur.

[2] C'est Philippe de Dreux, évêque de Beauvais de 1180 à sa mort, le 4 novembre 1217, fils de Robert de France, troisième fils de Louis le Gros, Robert I[er] comme comte de Dreux.

[3] Des deux autres filles de Hugues, Mathilde était évidemment morte à cette époque et Aélis entrée en religion.

lui remit la forteresse: »Moi, Simon de bello sacco, c'est ainsi qu'on lit dans cette charte de 1210, fais savoir que j'ai acquitté et racheté la ville de Formerie que Philippe, évêque de Beauvais, par un don de Philippe, roi des Français, avait eue en gage, et que l'évêque me l'a remise, à la commande du roi, selon mon droit et mon héritage.»

Nous connaissons encore deux actes où figure Simon de Beaussart. En juillet 1203, Baudouin de Dargies [1] et Raoul de Clermont [2] se portent garants de la promesse faite par Simon de Beausart au roi Philippe-Auguste de lui rendre la forteresse de Beausart, quand il en sera requis. Enfin, dans un acte daté du mois d'octobre 1222, Simon de Biausart, chevalier, fait savoir qu'il a fait la donation d'un muid de froment, à prendre dans son moulin de Formerie, pour le salut de son âme et celle de sa femme Clémence.

Ce sont là tous les renseignements fournis sur les deux époux Simon et Clémence de Beausart par les sources exploitées jusqu'ici. Mais Mas Latrie [3], en traitant des seigneurs de Breteuil (B r i s t o l i u m) en Beauvaisis [4], chef-lieu d'une seigneurie qui dépendait féodalement des comtes de Blois et de Champagne, nous en donne de nouveaux. Thibaut de Blois, dit-il, comte de Blois et de Clermont, seigneur de Breteuil, fils de Catherine de Clermont et de Louis de Blois, étant mort sans enfants peu de jours après le 12 avril 1218, ses collatéraux partagèrent sa riche succession. Sa tante Marguerite eut le comté de Blois, sa tante Élisabeth le comté de Chartres; les cohéritiers du comté de Clermont le vendirent à Philippe-Auguste; Breteuil revint à sa grand'tante Amicie, fille et seul enfant de Valeran III, seigneur de Breteuil de 1146 à 1162 ou 1163, et de sa seconde femme Alix de Dreux, fille de Robert I[er] de France, comte de Dreux, et d'Havise d'Évreux.

---

[1] Dargies, Oise, arr. Beauvais, cant. Grandvilliers.

[2] Clermont, Oise, ch.-l. arr.

[3] *Trésor de Chronologie*, col. 1775—1776.

[4] Breteuil ou Breteuil-sur-Noye, Oise, arr. Clermont, ch.-l. cant.

Amicie de Breteuil, ayant ainsi pris possession de la seigneurie de Breteuil en 1218, mourut veuve de trois maris et âgée d'environ soixante-cinq ans, en 1226. Son premier mari était Baudouin du Donjon, mort peu de temps après que sa femme eut hérité de la terre de Breteuil. Quoique âgée de 56 à 57 ans, Amicie se remaria dès 1218.

Quelques erreurs de Mas Latrie. — Jusqu'ici nous suivons très bien l'exposé de Mas Latrie. Mais ce qui suit est fondé, en partie, sur de singulières distractions. Cette dame, âgée de 56 à 57 ans eut deux enfants de ce second mari (ce sont les propres termes de Mas Latrie), Jean Briard, dont elle était veuve peu après, ainsi que le constate une charte de mai 1220. Ces enfants étaient Clémence »Briard» et Jeanne »Briard». Elle convola une dernière fois, avant 1225, avec Gautier Risnel, mort en 1225 dans l'expédition de Louis VIII contre les Albigeois. C'était Clémence »Briard» qui hérita, à la mort de sa mère en 1226, de la plus grande partie de Breteuil, dont quelques domaines furent donnés cependant à sa sœur Jeanne, dame de Catheu[1], femme de Simon de Dargies, chevalier. Le mari de cette Clémence est notre Simon de Beausault, »d'une famille normande qui possédait Formerie et autres terres près de Neuchâtel.»[2] Mas Latrie ajoute que Simon était déjà marié à Clémence quand elle hérita (en 1226) de Breteuil.

Il y a dans cet exposé des détails qui n'inspirent vraiment pas confiance. Si Clémence »Briard» était réellement fille d'Amicie de Breteuil et de Jean Briard, mariés en 1218, on peut fixer sa naissance à l'année 1219 au plus tôt. Or nous savons par ailleurs que Clémence et Simon de Belsart étaient mariés déjà en 1222 (voir ci-dessus). Il n'y a pas de difficulté à calculer qu'elle n'aurait eu alors que tout au plus trois ans: l'impossibilité des dates indiquées par Mas Latrie saute aux yeux. Il faut sans doute poser en fait qu'à Mas Latrie, cette

[1] Catheux, Oise, arr. Clermont, cant. Crèvecœur-le-Grand.

[2] Neufchâtel ou Neufchâtel-en-Bray, Seine-Inférieure, ch.-l. d'arr.

date de 1222 se rapportant au mariage de Clémence était inconnue. Mais on ne peut que s'étonner que le savant généalogiste ne se soit pas aperçu de l'absurdité de ce qu'il avance: il affirme expressément que Clémence était déjà mariée à Simon de Belsart quand elle hérita de Breteuil, savoir en 1226, ce qui lui confère le tendre âge d'environ sept années! Nous jugeons à propos d'ajouter ici une considération d'une toute autre nature. Dans l'acte de 1222 où Simon et Clémence figurent comme mari et femme, il s'agit d'une donation (voir ci-dessus) faite pour le salut de ces deux personnages eux-mêmes. Or, une telle mesure, les hommes sont plutôt portés à n'y recourir qu'à la vieillesse approchante — dans d'innombrables cas, de telles dispositions datent de l'âge avancé des intéressés, voire même du lit de mort. Dans notre cas aussi elle fait supposer un certain âge chez les deux époux, en 1222. Certes, ce n'étaient pas de nouveaux mariés. Mentionnons troisièmement une circonstance par laquelle nous aurions peut-être dû commencer: l'impossibilité de croire aux deux enfants qu'Amicie se mariant, en 1218 à l'âge de *56 ou 57 ans*, aurait eus de son mari (avant mai 1220, puisqu'alors celui-ci était mort). Heureusement la cause de l'erreur n'est pas difficile à trouver: Clémence »Briard» n'était pas la fille d'Amicie et de Jean Briard. Elle, ainsi que sa sœur Jeanne, était fille d'Amicie de Breteuil et de son premier mari, Baudouin du Donjon. Cette hypothèse si naturelle explique tout. Elle sera renforcée par ce qui suit.

Guillaume II et Guillaume III, seigneurs de Beausart et de Breteuil. — Simon de Beausart et Clémence de Breteuil eurent deux fils, *Guillaume* et *Simon*. Il paraît que Simon, le père, n'entra jamais personnellement en possession de la seigneurie de Breteuil et que Clémence, presque immédiatement après la mort de sa mère, la céda à son fils aîné, car, selon Mas Latrie, Guillaume de Beausart, fils aîné de Clémence »Briard» — de l'autre fils on ne sait que le nom — posséda la terre de Breteuil conjointement avec Simon de Dargies, le mari de sa tante Jeanne, de 1226 à 1261. En 1261, Renaud de Dargies, fils de

Simon, lui vendit la part appartenant à sa famille, et Guillaume de Beausseault posséda Breteuil tout entier jusqu'à sa mort, survenue, paraît-il, en 1278. Nous voilà en possession d'une nouvelle indication propre à éclaircir, à un certain degré au moins, la question de l'âge que pouvait avoir Clémence, sa mère. Étant majeur en 1226, son fils ne pourrait être né à une date postérieure à 1205: donc Clémence et Simon de Belsart avaient contracté leur union dès 1204 environ. Mais il y a moyen de préciser quelque peu: la date du mariage sera reculée de quelques années par un acte de 1218, cité par V. Leblond, où *Willelme de Beausast, sires de Berthecourt*[1] approuve la vente qu'un certain Hemmeri Schart a faite aux nonnains de Voarevile[2] de six minées de terre qu'il tenait de lui. Il confirme le tout par son sceau. Il résulte de cet acte qu'en 1218 déjà Guillaume de Belsart, étant chef d'une seigneurie et chevalier — seuls les chevaliers avaient un sceau — n'était pas seulement majeur, mais qu'il avait probablement atteint au moins l'âge de vingt et un ans. Ainsi nous arrivons à l'année 1197 comme la date après laquelle il ne pourrait être né. Sa mère Clémence et Simon son père étaient donc avec certitude mariés dès 1196. Sur Guillaume de Belsart nous avons encore les renseignements suivants. »Il y a, dit V. Leblond (*o. c.*, p. 125), une charte de ce Guillaume de Beausault, sur la fin de l'an 1224, qui se dit comte de Clermont et seigneur de Breteuil dans l'inscription de son sceau.» Il y a là évidemment une confusion, car il est absolument certain que notre Guillaume de Belsart n'a pu se servir d'un tel sceau: il n'a jamais été, comme nous l'allons voir, comte de Clermont, et seigneur de Breteuil, il ne l'était qu'à partir de 1226. Nous ne savons pas où V. Leblond a pris ses renseignements, mais nous croyons entrevoir la cause de son erreur. Nous pensons que le sceau portait simplement l'inscription *comte de Breteuil*,

[1] Berthecourt, Oise, arr. Beauvais, cant. Noailles.

[2] Évidemment Variville, Oise, arr. et cant. Clermont, comm. Litz; le monastère de Variville, au diocèse de Beauvais, était en effet un couvent de religieuses; voir Mas Latrie, *o. c.*, col. 1975.

et nous dirons tout à l'heure pourquoi nons le pensons. Par surcroît, la date de l'acte est évidemment fausse. D'abord il nous faut noter que, après la mort, en 1218, de Thibaut de Blois, comte de Blois et de Clermont et seigneur de Breteuil, la seigneurie de Breteuil et le comté de Clermont n'avaient plus de seigneur commun. Acheté, comme nous l'avons dit, par Philippe-Auguste, le comté de Clermont appartenait dès 1218 à ce monarque qui, en 1223, le donna en apanage à son fils Philippe de France, dit Hurepel, plus tard comte de Boulogne. Après la mort de Philippe Hurepel (en 1234) et de son épouse, Mathilde ou Mahaut de Dammartin (en 1258), le comté fut réuni pour la deuxième fois à la couronne et le resta jusqu'en 1269, date où Robert de France, sixième fils de saint Louis, reçoit le comté de Clermont. Lui mort, en 1318, ce comté fut réuni à la maison de Bourbon, sous Louis I^{er}, dit *le Grand* et *le Boiteux*, fils aîné de Robert de France et de Béatrice de Bourbon, sire de Bourbon du chef de sa mère en 1310, comte de Clermont après son père en 1318.

Ainsi, après 1218 aucun seigneur de Breteuil n'avait droit au titre de comte de Clermont. Le sceau a porté, nous en sommes convaincu, l'inscription *comte de Breteuil*. Quelque historien ou généalogiste qui, d'une part, n'aura pas accepté comme possible cette dénomination et qui, d'autre part, se sera souvenu qu'autrefois les deux seigneuries avaient été réunies, aura cru bien faire de »corriger». En le faisant, il ne s'est sûrement pas aperçu de l'anachronisme dont il se rendait coupable. C'est ce qui est arrivé aussi, disons-le dès maintenant, pour ce qui est d'un acte de 1296 (cité par V. Leblond, p. 66), concernant le fils de notre Guillaume, un autre Guillaume de Belsart, qui y est qualifié de *Guillaume de Beausault, comte de Clermont et seigneur de Breteuil*. Notre supposition est singulièrement corroborée par une indication que fournit également V. Leblond (p. 66) en notant qu'en 1296, ce même Guillaume »prend la qualité de comte de Breteuil». Voici comment s'explique cette qualification. Nous citons Mas Latrie (*o. c.*, col. 1574): »Les premiers seigneurs

de Breteuil paraissent avoir porté le titre de comte; mais la plupart, et dès le XI^e siècle, semblent se contenter du titre de Dominus ou de Vicecomes. Un mariage leur avait donné la vicomté de Chartres. En 1627, Henri II, prince de Condé, vendit Breteuil à Sully, qui ajouta à ses titres celui de vicomte de Breteuil.» Nous pensons que, dans les actes dont nous parlons et où nous supposons l'inscription *comte de Breteuil*, nous avons une preuve de plus du fait que signale Mas Latrie: dans l'usage, le qualificatif des seigneurs de Breteuil n'était pas fixé.

Voici ce que nous apprennent encore les actes sur la vie de Guillaume II de Belsart. En 1230, Guillaume, chevalier de Belsart, se porte caution auprès du roi pour Simon, comte de Ponthieu. Ce même Guillaume de Belsart, chevalier, seigneur de Breteuil, figure dans des actes de 1231, de 1232 et de 1234. En août 1246 on trouve la mention de sa femme *Eleonor* [1] dans le titre d'une donation que fait Guillaume de Belsart pour la chapelle de son château de la Faloise.[2] Guillaume de Beausault, seigneur de Breteuil, apparaît encore dans deux actes de 1247 et de 1248. Dans celui-ci, Ancellus de Plesseio, dominus de Goocurt, donne aux religieux de Breteuil 120 journaux de bois à défricher, situés au territoire de »le warde»[3] et qu'il tenait de Guillaume de Beausault, seigneur de Breteuil. En 1250, Eustache, chevalier, seigneur de Campremy [4] notifie la vente d'une maison faite aux religieux de Breteuil du consentement de Guillaume de Beausault, son suzerain. Guillaume de Beausault, chevalier, seigneur de Breteuil, figure encore dans des actes de 1255, 1256,

[1] Nous n'avons pu avoir confirmation de l'indication de V. Leblond et du chanoine Du Caurroy, source très probable de celui-là, que Guillaume de Beaussart aurait été marié, avant Éléonor, à *Amicia, dame de Breteuil:* nous croyons qu'il y a confusion avec Amicie, dame de Breteuil, grand'mère de Guillaume.

[2] La Faloise, Somme, arr. Montdidier, cant. Ailly-sur-Noye.

[3] La Warde-Mauger, Somme, arr. Montdidier, cant. Ailly-sur-Noye.

[4] Campremy, Oise, arr. Clermont, cant. Froissy.

1258 et 1259; une dernière fois nous le retrouvons en 1261: l'Hôtel-Dieu de Beauvais cède à Guillaume de Beausault, seigneur de Breteuil, de l'Écu et d'Épineuse[1], son droit d'usage dans le bois d'Écu.

Guillaume II de Beausault et Éléonor avaient deux enfants, *Guillaume* qui succéda à son père, et une fille, *Clémence*. Voici ce qu'on sait de Guillaume, troisième du nom comme seigneur de Beaussart. Dans un acte de 1296, acte dont nous venons de parler et où, tout au moins d'après l'imprimé, il est appelé erronément *comte de Clermont et seigneur de Breteuil* (au lieu de *comte de Breteuil*), Guillaume et *Jeanne*, sa femme, font un accord avec les religieux de Breteuil. Nous avons également déjà mentionné un autre acte de la même année où Guillaume prend la qualité de *comte de Breteuil*. Dans deux actes postérieurs, nous le voyons se qualifier simplement de seigneur de Breteuil, nouvelle preuve de l'hésitation régnant dès les plus anciens temps relativement au titre des seigneurs de Breteuil. Ces actes sont datés de 1302 et de 1310, et Guillaume y est nommé respectivement *Guillaume de Beausault, chevalier, seigneur de Breteuil* et *Guillelmus, dominus de Bello saltu et de Britolio*. Notons que, dans le premier, Guillaume prend à bail aux religieux de Breteuil »tout le droit de le banerie» qu'il avait sur une partie d'Oursel-Maison[2] et de Merles.[3]

La maison de Beausart tombe en quenouille. — Guillaume est mort vers 1311[4], sans enfants. Il eut comme successeur sa nièce, fille de sa sœur Clémence. Celle-ci avait épousé Henri de Muret, seigneur de Chérizy[5], qui vivait encore en 1301. C'était leur fille, *Clémence de Muret*[6], mariée depuis 1305 à

[1] Epineuse, Oise, arr. et cant. Clermont.

[2] Ourcel-Maison, Oise, arr. Clermont, cant. Froissy.

[3] Les Merles, Oise, arr. Clermont, cant. Breteuil, comm. Rouvroy-les-Merles.

[4] Voir Mas Latrie, *l. c.*

[5] Probablement Chérisy, Pas-de-Calais, arr. Arras, cant. Croisilles.

[6] V. Leblond, *o. c.*, p. 125, dit par erreur que Clémence de Muret, qui épousa Évrart de Montmorency, était fille de Guillaume de Boursault; celui-ci était en réalité son oncle.

Évrard de Montmorency, fils de Mathieu III de Montmorency et de Jeanne de Brienne, grand échanson de France, qui hérita, en 1311, de Beaussault et de Breteuil. Nous trouvons chez V. Leblond quelques actes de leur règne. Il y a d'abord une procuration générale, datée de 1325, donnée par Clémence de Muret, dame de Beausaut, et Évrard de Montmorency, sire de Conflans [1], échanson de France. De 1327 on a un acte où figurent Érart de Montmorency, chevalier, seigneur de Conflans, Beausault et Breteuil, avec Clémence de Muret, dame de Beausault et de Breteuil. Dans un troisième acte, de 1334, Érart de Montmorency ne figure plus — il était mort, paraît-il, dès 1328 environ —, mais bien son épouse Clémence de Muret, dame de Beausault et de Breteuil, qui par cette charte fonde une chapellenie en l'église de Breteuil.

Par le mariage de Clémence de Muret, la terre de Beausault, ainsi que celle de Breteuil, est entrée dans les domaines des Montmorency. Dans cette grande famille, Évrard de Montmorency a fondé ainsi la branche des seigneurs de Breteuil et de Beausault. Il ne nous appartient pas ici de poursuivre jusqu'au bout les générations de ces seigneurs — d'autant plus que leur succession n'offre plus de difficultés d'aucune sorte —, bornons-nous à en mentionner les deux suivantes. Suit d'abord [2] *Jean de Montmorency I^er^ du nom*, seigneur de Beausault, de Breteuil, de la Falaise [3] et des Tournelles, mort en 1337, marié à Jeanne de la Tournelle [4], fille et héritière de Robert, seigneur de la Tournelle, chevalier, et de

[1] Conflans-Sainte-Honorine, Seine-et-Oise, arr. Versailles, cant. Poissy.

[2] Voir le P. Anselme, t. III, Paris, 1728, p. 621.

[3] Probablement La Falaise, château, Seine-et-Oise, arr. et cant. Mantes, comm. La Falaise.

[4] La Tournelle, Seine-et-Oise, arr. Mantes, cant. Houdan, comm. Septeuil ou La Tournelle, Seine-et-Oise, arr. Mantes, cant. Houdan, comm. Courgent. — A vrai dire, il nous paraît probable que la famille de Jeanne possédait les deux localités, si proches l'une de l'autre, et qu'elle en avait hérité. C'est sans doute là l'explication du pluriel Les Tournelles, possession de Jean II.

Marie de Ferrières.[1] Il eut pour successeur son fils *Jean de Montmorency II*, seigneur de Beausault, de Breteuil, de la Falaise, des Tournelles et du Plessis-Cacheleu[2], mort environ l'an 1373. V. Leblond (p. 67) cite un acte de 1365 où il se qualifie Jehan de Montmorency, chevalier, seigneur de Beausault et Breteuil.

Clémence de Beausart. — C'est là que nous nous arrêtons pour revenir enfin au sujet principal de notre étude. Avons-nous retrouvé la Climence du »Tournoiement des dames»? Est-elle sûrement identique à Clémence, femme de Simon de Beausart? La réponse à cette question sera affirmative dans le cas où on pourra prouver ou rendre probable que Clémence, à l'époque où Huon d'Oisi écrit sa chanson, était déjà mariée à Simon de Beaussart et partant, comme membre de cette famille, avait le droit de »crier» Beausart. Récapitulons ici ce que nous en savons déjà. Nous venons de voir qu'en 1218 Guillaume de Belsart, fils de Simon et de Clémence, était majeur et chevalier et qu'il n'avait donc, vers cette époque, selon toute vraisemblance, pas moins de vingt et un ans, dont il s'ensuit qu'il était né, au plus tard, en 1197. Le mariage de Simon et de Clémence avait donc sûrement été contractée dès 1196. Rien ne devrait cependant empêcher, semble-t-il, de reculer leur union de quelques années encore et de se les représenter comme mariés déjà vers 1189, époque approximative de la composition de la chanson. Cette supposition, naturelle et plausible au premier coup d'œil, a pourtant besoin d'être soumise à une contre-épreuve. Il s'agit de savoir si en 1189 Clémence, épouse de Simon de Beaussart depuis une certaine date que nous n'avons pas encore pu fixer exactement, était en âge d'être mariée. Il faut, pour avoir une date et un point de départ solidement établi, remonter jusqu'à l'arrière-grand'mère de

[1] Probablement Les Ferrières, Seine-et-Oise, arr. Mantes, cant. Bonnières, comm. La Villeneuve-en-Chevrie.

[2] Le Plessis-Cacheleux, Oise, arr. Compiègne, cant. Lassigny, comm. Dives.

Clémence de Beausart.[1] On sait[2] que celle-ci, c'est-à-dire Harvise d'Évreux, fille de Gautier d'Évreux, baron de Salisbury, et veuve de Rotrou I^er^[3], comte du Perche, avait épousé en 1144 Robert I^er^ de Dreux, fils du roi Louis le Gros, devenu veuf en 1143. Leur seule enfant,[4] Alix de Dreux, évidemment née en 1144 ou en 1145, disons donc vers 1145, fut la femme de Valeran III, seigneur de Breteuil, qui, selon Mas Latrie (col. 1575), l'aurait épousée »après 1157, ou même 1160», indication un peu vague. Née vers 1145, Alix de Dreux aurait pu contracter son mariage vers 1159, à l'âge de quatorze ans: rien n'empêche en effet cette supposition ni même de penser à un âge moins avancé encore, les usages de la haute société féodale favorisant les alliances où la future épouse n'avait pas dépassé la toute première jeunesse. Alix et son époux n'eurent qu'un seul enfant, Amicie de Breteuil, la mère de Clémence, née selon toute vraisemblance vers 1160. En supposant qu'Amicie en épousant Baudouin du Donjon, son

[1] I Harvise d'Évreux
ép., en 1144, Robert I^er^ de Dreux

II Alix de Dreux
ép., vers 1159, Valeran III, seigneur de Breteuil

III Amicie de Breteuil
ép., vers 1174, Baudouin du Donjon

IV Clémence
ép., en 1189, Simon de Belsart

[2] Voir Mas Latrie, *o. c.*, col. 1592.

[3] Mas Latrie, *l. c.*, dit erronément qu'il s'agit de Rotrou II, comte du Perche. Relevons, à l'endroit cité, une autre faute encore. Étienne du Perche, chancelier de Sicile et archevêque de Palerme, mentionné comme le second enfant de Robert I^er^ de Dreux et d'Harvise d'Évreux, était en réalité le fils d'Harvise et de son premier mari. Cela ressort avec évidence de ce qu'on lit dans le répertoire de Mas Latrie, col. 1658.

[4] Voir la note précédente.

Table généalogique des seigneurs de Beausart (Beaussault)

I — Guillaume Ier, seigneur de Belsart (actes de 1160, 1162 et 1166), ép. N

Walterus (1160, 1162) était mort en 1166

Hugues de Belsart (1166, 1172, 1205, 1206), ép. Eufemia, fille de Walterus (de Formerie?) (1166, 1172, 1205, 1206)

Odo de Belsart(?) (vers 1165)

II — Gaufridus; Simon seigneur de Belsart (1188, 1190) (1188, 1190), ép. N

Gaufridus (1166) était m. en 1172

Willelmus (1166, 1172) m. avant 1202

Isabella (1166, 1172, 1205, 1206), ép. N de Mare, mort av. 1205

Eva (1166, 1172, 1205, 1206), ép. Guillaume de Cauchi (1205, 1206)

Mathilda (1166, 1172) m. av. 1205

Aelis (1172, 1206) religieuse

III — Simon, seigneur de Belsart (1202, 1203, 1210, 1222), ép. Clémence (1222)

Hugo de Mare (1205)

IV — Guillaume II, seigneur de Beausart, de Berthecourt (dep. 1218) et de Breteuil (dep. 1226) (actes de 1218, 1230, 1231, 1232, 1234, 1246, 1247, 1248, 1250, 1255, 1256, 1258, 1259, 1261; m. vers 1278), ép. Eleonor (1246)

Simon

V — Guillaume III, seigneur de Beausault et de Breteuil (1296, 1302, 1310; m. vers 1311), ép. Jeanne (1296), sans enfants

Clémence, ép. Henri de Muret, seigneur de Chérizy, qui vivait encore en 1301

I — Clémence de Muret, héritière vers 1311 de Beausault et de Breteuil (1325, 1327, 1334), mari (depuis 1305): Evrard de Montmorency, seigneur de Conflans, de Breteuil et de Beaussault, échanson de France (1325, 1327; m. vers 1328)

II — Jean de Montmorency Ier, seigneur de Beausault, de Breteuil, de la Falaise et des Tournelles (1329, 1332, 1335; m. 1337), ép. Jeanne de la Tournelle

III — Jean de Montmorency II, seigneur de Beausault, de Breteuil, de la Falaise, des Tournelles et du Plessis-Cacheleu (1365; mort vers 1373)

premier mari, avait, elle aussi, quatorze ans, on arrive à environ 1174 comme date de leur union. Clémence, leur premier enfant, serait donc née vers 1175, et ainsi, en 1189, ayant atteint l'âge d'être mariée, elle pouvait déjà être la femme de Simon de Belsart.

Par sa haute naissance Clémence occupe une place à part dans la famille de Beausart; c'est grâce à elle que celle-ci est entrée dans la possession de la riche seigneurie de Breteuil. Dans notre chanson, Clémence de Beausart représente d'une manière heureuse et la jeunesse et la plus grande distinction — Philippe-Auguste appelait sa grand'mère, Alix de Dreux, sa cousine germaine — et par là même elle était particulièrement désignée pour jouer un rôle dans la mêlée des nobles dames célébrées par Huon d'Oisi.

Holger Petersen Dyggve

Randbemerkungen zur deutschen Grammatik von Jakobsson-Öhmann

Im grossen und ganzen bezeichnet meines Erachtens dies vor ein paar Jahren in erster Auflage erschienene Buch auf seinem Gebiete einen erfreulichen Fortschritt. Dass es sehr willkommen war, ist wohl damit bewiesen, dass es schon jetzt in zweiter Auflage vorliegt. Ich kann der allgemeinen Charakteristik desselben beitreten, die Professor Katara in seiner Besprechung der Arbeit (Neuphilol. Mitteil. 1940, 1–2) gegeben hat. Die unten folgenden, auf Einzelheiten bezüglichen Bemerkungen dürften wohl für eine künftige Neuauflage beachtenswert sein.

In § 44, a), 2) und b) ist die Rede von der Flexion der Personennamen in dem Falle, dass ihnen eine »Apposition» (ich würde lieber sagen ein Substantivattribut) vorangeht. Es heisst ja z. B. entweder: *Die Verdienste des Fürsten Bismarck* oder: *Die Verdienste Fürst Bismarcks sind gross.* Dabei erhebt sich nun die Frage: kann man in solchen Fällen den bestimmten Artikel vor dem Substantivattribut immer nach Belieben anwenden oder auslassen. Auch ein sorgfältiger und denkender Schüler kann sich wohl diese Frage stellen. Darauf gibt ihm

nun seine Grammatik keine Antwort, und man kann daher bei finnischen Schülern auf Sätze stossen wie: *Die Werke Dichter Schillers sind berühmt.* Hier wäre deshalb ein Hinweis darauf am Platze, dass man den Artikel vor dem Substantivattribut am besten nur dann auslässt, wenn dieses ein Titel, ein Anredewort ist oder Verwandtschaftsverhältnisse bezeichnet. — Ich glaube sogar, es wäre nicht ganz überflüssig, in § 45, c) zum Vergleich zu sagen, dass man vor dem Substantivattribut eines g e o g r a p h i s c h e n Eigennamens den best. Artikel nicht auslassen kann.

In § 49, 3), b), »Merke» sollte, wie an der entsprechenden Stelle bei Lindelöf Öhquist, deutlich ausgesagt werden, dass man von Substantiven weiblichen Geschlechts den adverbialen Genetiv der Zeit nicht gebraucht. In ihrer jetzigen allzu knappen Form kann die Bemerkung zu der Auffassung führen, dass sie sich nur auf das Wort 'Nacht' bezieht.

In der Lehre von der Apposition haben die Verfasser verschiedenartige Satzteile unter der Benennung Apposition zusammengeführt. In dem Satze: *Als Prediger musste der Vater so handeln* ist *als Prediger* Apposition; in dem Satze: *Die Kinder kamen froh nach Hause* ist *froh* Apposition; in den Wortfügungen *Doktor Krause* und *Wilhelm der Eroberer* sind *Doktor* und *Eroberer* Appositionen; der Satzteil *als Prediger* heisst »Substantivapposition», die Bestimmungen *Doktor* und *Eroberer* nur Appositionen. Das alles muss, fürchte ich, auf die Schüler etwas verwirrend wirken. Ich finde, die Sache würde an Klarheit und Einfachheit sehr gewinnen, wenn nur Satzteile wie *als Prediger* und *froh* Appositionen genannt würden, Bestimmungen wie *Doktor* und *Eroberer* aber Substantivattribute, wenn also von den deutschen Satzteilen dieselben Benennungen gebraucht würden wie von den entsprechenden finnischen.

Unter § 57, 2) wäre hinzuzufügen, dass eine dem Hauptwort eines nachgestellten Substantivattributs vorangehende Präposition vor dem Substantivattribut nicht wiederholt wird (»Ich reise n a c h Berlin, n a c h der Hauptstadt von Deutschland» ist meiner Erfahrung nach eine bei finnischen Schülern nicht eben seltene kleine Inkorrektheit).

§ 61, Anmerkung 4 wird gesagt, dass in dem Adjektiv *hoch* das *c* vor einem folgenden *e* ausfällt. Das heisst doch wohl die Sache etwas unphilologisch ausdrücken, statt zu sagen, dass der Stamm *hoch* vor einer Endung seinen konsonantischen Auslaut verliert, was in der Schreibung durch Auslassung des *c* bezeichnet wird.

Aus § 132, 1) geht nicht deutlich genug hervor, dass die beiden pluralen Genetivformen des substantivischen Determinativpronomens *der* nur als possessive Genetive alternativ möglich sind und sonst nur *derer* gebraucht wird.

Die Regel in § 206 hat wohl eine allzu kategorische Fassung erhalten. Gegen Sätze wie z. B.: *Was er auch getan habe, in böser Absicht hat er es nicht getan* oder: *Was er auch tun werde, wir verlassen uns auf ihn* ist doch wohl nichts einzuwenden.

Der Gebrauch eines mit *da* gebildeten Pronominaladverbs als Hinweis auf eine folgende Infinitivkonstruktion ist eine für die Schüler recht wichtige Eigentümlichkeit der deutschen Sprache. Ein sicheres und richtiges Herübersetzen einschlägiger deutscher Sätze und noch mehr ein gutes Hinübersetzen setzt Vertrautheit mit diesem Gebrauch voraus. Beim Unterricht habe ich bei Lindelöf-Öhquist eine Besprechung dieser sprachlichen Erscheinung oft sehr vermisst, und dass die vorliegende neue Grammatik die Aufmerksamkeit der Schüler auf diesen Punkt richtet, finde ich also an und für sich lobenswert. Leider ist aber, scheint es mir, die Regel in § 218 in ihrem Wortlaut etwas unklar und kann den Schülern die Vorstellung eingeben, dass es Verben und Adjektive gebe, die mit den Präpositionen *anstatt* und *ohne* konstruiert werden. Ferner heisst es da, dass das deutsche Pronominaladverb beim Herübersetzen ohne ein entsprechendes finnisches Wort bleibt. Das ist aber nicht immer der Fall. Manchmal muss man das Pronominaladverb mit der gehörigen Form des Pronomens 'se' übersetzen und den deutschen Infinitiv mit einem 'että'-Satz, z. B. in einem Fall wie: *Er war stolz darauf, ein Engländer zu sein.* — Was dann das Hinübersetzen betrifft, so bestehen die Schwierigkeiten erstens darin, ein Pronominaladverb auch in Fällen, wo kein finnisches Wort dazu Veranlassung gibt, in den deutschen Satz einschalten, und zweitens darin, das im gegebenen Fall richtige Pronominaladverb wählen zu können. Beides erheischt natürlich reichliche Übung unter energischer Leitung des Lehrers.

Befremdend ist es, die Konjunktion *indem* unter den kausalen (§ 257,5) zu sehen, unter den temporalen nicht. Wenigstens hätte für ihre kausale Bedeutung ein besseres Beispiel gegeben werden sollen. In dem angeführten Beispiel gibt sie wohl Art und Weise oder Mittel an, kaum aber Ursache, Grund.

Die Regeln in § 275, 1) sind nicht stichhaltig. Vgl. zu der ersten: *Ich schreibe heute leider nicht gut; Ich kann meinen Aufsatz heute leider nicht gut schreiben;* und zu der zweiten: *Niemals habe ich gut geschrieben.*

E. Hagfors

Besprechungen

La Petite Philosophie, an Anglo-Norman Poem of the Thirteenth Century. Text with Introduction, Notes and Glossary, edited by **William Hilliard Trethewey.** Anglo-Norman Texts, I. Oxford, Published for The Anglo-Norman Text Society by Basil Blackwell, 1939. LXV-159 p. in-8. Prix: relié toile 30 sh.

La Petite Philosophie est un poème anglonormand [1] d'un peu moins de trois mille vers qui se divise en deux parties: la première est une cosmographie, la seconde, qui commence au v. 2475, un sermon. Si la provenance de celle-ci ne se laisse pas préciser immédiatement, la source de la première n'est nullement douteuse: elle est une traduction assez fidèle du premier livre de l'ouvrage intitulé *De imagine mundi* dû à un Reclus anonyme longtemps désigné sous le nom d'Honorius d'Autun.[2] M. T. n'a pas donné le modèle en regard du texte français.

Cependant, celui-ci étant souvent fort obscur, le latin aurait été d'un grand secours pour les lecteurs qui n'ont pas le temps d'aller le chercher dans la *Patrologie* de Migne. L'éditeur lui-meme aurait profité de la lumière qui jaillit d'une comparaison attentive du modèle et de la traduction. Ainsi pour l'interprétation des v. 741—2 relatifs à la Perse et qui ont la teneur que voici:

> Une piere pyride en vent
> Ke art la main de li quil prent.

Ni l'étude linguistique ni le glossaire ni les notes n'interprètent ce *prent*. Mais ouvrons la *Patrologie*, CLXXII, 125: ». . . pyrrhitem mittit, qui manum *prementis* urit . . .» *Prent* n'est donc pas *prendre*, mais *priembre*, *preindre* 'presser'. En règle générale, texte et commentaire paraissent [3] acceptables. Sur un

[1] Voir mes *Incipit*, p. 209 (*Li sage qui jadis esteient*), 228 (*Mult volenters escrivereie*) et 342 (*Ky vout saver del mapemund*). M. Trethewey a connu un manuscrit récemment entré au British Museum et qui n'est pas mentionné dans mes *Incipit*: Add. 45103 (anc. ms. Lambarde).

[2] Il aurait été utile de mentionner que Pierre de Beauvais, auteur d'une *Mapemonde*, a lui aussi mis largement à profit le même livre latin. Voir Ch.-V. Langlois, *La Vie en France au moyen âge*, III (1927), p. 124.

[3] Cependant le texte porte *Tinquitane* 1168, la table des noms *Tinguitane*, qui est peut-être la bonne forme (le latin a *Tingitania*).

point de théologie l'éditeur s'est cependant trompé. Il écrit (p. LV): »Special mention must be accorded the promise of heavenly mistresses to those who live chaste lives on earth, lines 2676—2704. As far as I am aware nowhere else in Christian literature is such a reward promised for celibacy.» Il est bien entendu que quand le poète dit:

> Et ki de amer ad cuvaitie[1]
> Dame u pucele eschevie,
> La est la bele cumpanie
> Ke suit la mer Crist Marie,

cela est pris au sens symbolique, ce qui n'a rien d'étonnant: p. ex. le poème bien connu intitulé *La court de Paradis* ou *La Carole de touz sainz* est entièrement fondé sur ce meme symbolisme.[2] L'éditeur continue: »Following this passage is a second, lines 2705—2719 which asserts that self-denying Christian marriages will be *re-constituted* [c'est moi qui souligne] in heaven. This idea is also extraordinary since the orthodox Christian heaven was not a place for 'marrying and giving in marriage'. Whether or not our author is responsible for such assertions we have no way of knowing, but it is obvious that they are heretical in character and one wonders how they were received by the religious authorities.» Ceci repose sur une fausse interprétation du texte. Le véritable sens en est qu'au ciel trouvent leur récompense d'une part la virginité, *d'autre part* (c'est le sens de *re-* dans *reest espousaile asise* 2705) la chasteté dans le mariage:

> Quant ele en soi ad sa char ocise
> E volenters de ses desporz demise. 2716

C'est tout à fait conforme à ce qu'enseignent, p. ex., les légendes de saints.

Arthur Långfors

V. **Frederic Koenig,** *Further Notes on Gautier de Coinci.* Reprinted from Modern Philology, Vol. XXXV, No. 4, May, 1938, p. 353—358.

[1] J'ai supprimé la virgule qui fausse le sens.

[2] Voir, p. ex., Maurice Vloberg, *La Cour de Paradis* (ici même, XXXII, 1931, p. 230).

Erhard Lommatzsch, *Anatole France und Gautier de Coincy.* Mit einer Tafel. Separatabdruck aus Zeitschrift für romanische Philologie, 1938, S. 670—683.

Les notes de M. Koenig sont au nombre de quatre. 1° Une Chronique de l'abbaye de Saint-Médard de Soissons, connue depuis longtemps, fournit des renseignements d'une rare précision sur la biographie de l'auteur des Miracles de Notre-Dame: elle indique, entre autres, la date de l'entrée en religion de *Galterus de Coinssiaco*: en 1193, à l'âge de quinze ou seize ans. Deux éditions de la Chronique, au lieu de *Coinssiaco*, portent *Coussiaco*, et divers critiques récents ont tablé là-dessus pour avancer que la localité ainsi désignée n'est pas Coincy, commune du département de l'Aisne, mais Conchy-les-Pots, près de Roye; *Coussiaco* serait alors une faute pour *Conssiaco*. Or les manuscrits vus par M. Koenig, et même l'édition de 1723 de la Chronique, portent bien *Coinssiaco*. Ils n'appuient donc pas l'hypothèse tendant à voir dans la commune du département de la Somme la patrie du poète. 2° La Chronique apprend que l'abbé de Saint-Médard, au moment où Gautier se fit moine, était un certain Bertrand. Qui était ce Bertrand? Dans des notes réunies aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles en vue d'un *Monasticon benedictinum* il est appelé *Bertrannus de Couciaco ex illustri gente*. M. K. suppose avec beaucoup de vraisemblance qu'il faut entendre *de Coinsiaco*. Dans son poème sur saint Ildefonse Gautier de Coinci parle de son oncle Gui [de Coinci], son prédécesseur comme prieur de Vic-sur-Aisne et abbé de Saint-Médard. La Chronique nous apprend encore que son successeur dans ces mêmes fonctions était Gobert de Coinci. Léopold Delisle a prouvé que c'est ce même Gobert qui est l'auteur de la Chronique. Il semble donc que l'auteur des Miracles a appartenu à une famille notable active à Soissons et dans son voisinage immédiat. 3° M. K., qui s'étonne à juste titre de la connaissance précise que possède Gautier de la vie mondaine, se demande s'il n'a pas été envoyé, étant jeune moine, à étudier à Paris, et invoque à ce propos un passage du poème sur saint Ildefonse où le poète parle de la vie dure que mènent à Paris les étudiants pauvres. 4° Mme Ducrot-Granderye a soutenu que Gautier de Coinci a donné à son recueil de Miracles la forme définitive vers 1222 Comme Gautier dit, toujours dans le même poème, qu'il a »gardé» sainte Léocadie (dont l'image était à Vic) »bien dix

ans» et que Gautier est devenu prieur claustral de Vic-sur-Aisne en 1214, M. K. voudrait remplacer la date de 1222 par celle de 1224.

*

Gautier de Coinci a occupé l'imagination d'Anatole France qui a connu ses *Miracles de la Sainte Vierge* par l'édition procurée par l'abbé Poquet en 1857. Cette édition, tirée à 167 exemplaires, a été faite sur le magnifique manuscrit enluminé qui se trouvait autrefois au Grand Séminaire de Soissons et avait disparu en 1905, lors de la promulgation de la loi sur la séparation des églises et de l'État; tout récemment il a enfin été déposé à la Bibliothèque nationale. Dans *Le crime de M. Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut*, Anatole France avait imaginé que son personnage avait par sa publication des œuvres poétiques de Gauthier de Coincy inauguré une méthode judicieuse et qui fit date . . . Un peu plus tard il s'est souvenu des précieuses miniatures du manuscrit de Soissons, reproduites et minutieusement décrites par l'abbé Poquet. En paraphrasant le conte pieux d'un anonyme du XIII[e] siècle, *Le Jongleur de Notre-Dame*, Anatole France fait figurer, dans le couvent où le jongleur Barnabé se fait moine, »un Picard qui mettait les miracles de Notre-Dame en langue vulgaire et en vers rimés» — allusion à Gautier de Coinci d'autant plus évidente qu'immédiatement après, »le génial compilateur» (comme l'appelle l'auteur d'*Anatole France en pantoufles*) met à profit la description donnée par l'abbé Poquet du superbe frontispice du manuscrit de Soissons. C'est une peinture à pleine page divisée en six compartiments. Le tableau central du haut représente la Sainte Vierge sur le trône. Les deux miniatures latérales placées sur le même plan représentent chacune deux personnages de l'Ancien et un personnage du Nouveau Testament: d'une part Isaïe et Osée encadrant saint Pierre, de l'autre, saint Paul entre Jésus fils de Sirach et Samuel. Le tableau central du bas a pour sujet le Christ sur la croix. Sur les deux tableaux latéraux sont figurées six vertus, trois dans chaque tableau, et au-dessous, douze lions échelonnés sur douze degrés, six de chaque côté, conduisant à des sortes d'estrades où se tiennent les vertus. Dans la description qu'a donnée l'abbé Poquet des différentes parties du frontispice, Anatole France à pris divers éléments dont il a agrémenté celle du tableau principal. Voici ce que, dans le conte d'Anatole

France, on voyait sur la »fine miniature» que peignait le frère Alexandre, enlumineur du couvent; je mets en regard les passages correspondants de l'abbé Poquet:

On y voyait la Reine du ciel, assise sur le trône de Salomon, au pied duquel veillent quatre lions; autour de sa tête nimbée voltigeaient sept colombes, qui sont les sept dons du Saint-Esprit: don de crainte, de piété, de science, de force, de conseil, d'intelligence et de sagesse. Elle avait pour compagnes six vierges aux cheveux d'or: l'Humilité, la Prudence, la Retraite, le Respect, la Virginité et l'Obéissance.

A ses pieds, deux petites figures nues et toutes blanches se tenaient dans une attitude suppliante. C'étaient des âmes qui imploraient, pour leur salut et non, certes, en vain, sa toute-puissante intercession.

. . . Cette disposition d'animaux symboliques semble se rapporter . . . aux versets 18—20 du livre des Rois . . .: *Fecit rex Salomon thronum*[1] . . . la Vierge est assise sur un large fauteuil . . . Douze lions . . . sont échelonnés au-dessous des vertus . . . Au-dessus . . . planent sept colombes . . . Ce sont les sept dons du Saint-Esprit: le don de sagesse, d'intelligence, de conseil, de force, de science, de piété et de crainte . . . Dans les deux tableaux au-dessous . . . sont représentées six vertus . . . ornées des attributs de la sainteté, d'un nimbe d'or qui resplendit sur leur blonde chevelure: . . l'Humilité, . . la Prudence, . . la Solitude, . . la Pudeur, . . la Virginité, . . l'Obéissance . . .

Sous le siège du fauteuil, on aperçoit dans des enfoncements ou niches, deux petits êtres, dont l'un debout et l'autre dans l'attitude de la prière, semblent contempler cette double scène avec un vif intérêt et une espérance pleine de consolation.

On a beaucoup écrit sur les sources d'Anatole France[2] et on savait qu'il ne dédaignait rien. Mais l'abbé Poquet inspirateur de l'illustre académicien, c'était tout de même un peu inattendu.

A. Långfors

[1] Sur ce motif, il existe un poème du XIII siècle (inc. *Salemons fist un trone, la matere ert d'yvoire*) que j'ai publié dans ma *Notice du manuscrit français 9220 de la Bibliothèque nationale* (*Romania*, LIV, 1928, p. 413).

[2] M. L.-J. Vaganay, *Le jeune Anatole France et Volney* (ici même, XXXV, 1934, p. 101), a signalé les rapports existant entre les *Ruines* de Volney et un devoir scolaire d'A. France.

Edwin H. Zeydel, *Ludwig Tieck, the German Romanticist.* A critical Study. Princeton University Press, for the University of Cincinnati; London, Oxford University Press, 1935. 206 S. 8:o. Preis: geb. Sh. 22/6.

Letters of **Ludwig Tieck** hitherto unpublished. 1792 1853. Collected and edited by *Edwin H. Zeydel,* University of Cincinnati; *Percy Matenko,* Brooklyn College; *Robert Hendon Fife,* Columbia University. With the co-operation of the Department of Germanic Languages, Columbia University. New York, Modern Language Association of America, London, Oxford University Press, 1937. 604 S. 8:o.

Professor Edwin H. Zeydel von der Universität Cincinnati hat durch seine kritische Untersuchung *Ludwig Tieck, The German Romanticist* ein Werk geschaffen, von dem man in dem wahrsten Sinne des Wortes sagen kann, dass man es lange vermisst hat. Soviel Forscherfleiss auch in den letzten Jahrzehnten dem Studium der deutschen Romantik als literarischer Zeitbewegung gewidmet worden ist, so ist doch gerade derjenige Schriftsteller, der seinerzeit als Hauptvertreter dieser Bewegung betrachtet wurde, von der modernen Literaturgeschichte vernachlässigt worden. Es ist, als habe man ihn für den allzugrossen Ruhm, den er zu seinen Lebzeiten genossen hat, büssen lassen wollen, indem man ihm im Bewusstsein der späteren Generationen einen ganz bescheidenen Platz einräumte.

Während über seine Zeitgenossen grosse Biographien verfasst wurden, musste sich Ludwig Tieck mit Einleitungen zu seinen »Ausgewählten Werken», mit kurzen Essays (darunter allerdings eines von Gundolf) und mit kurzen Kapiteln in allgemeinen literarhistorischen Darstellungen begnügen. Sucht man nach einem Gesamtbild seines Werdeganges und nach einer vollständigen Charakteristik, so muss man auf Köpkes Buch aus dem Jahre 1855 zurückgreifen, das allerdings eine in jeder Beziehung solide, flott und packend geschriebene Biographie ist, die durch das primäre Material, das Köpke zur Verfügung stand, geradezu unschätzbar wird. Es ist aber ebenso natürlich, dass eine literarische Wertung aus der Mitte des vorigen Jahrhunderts nicht ohne weiteres Gültigkeit für unsere Zeit besitzt, und in den biographischen Teilen des Buches kann man sich auf Köpkes Darstellung nicht unbedingt verlassen, da sie von einer fast unbeschränkten Bewunderung

für den Dichter getragen wird, und da Köpke aus einem natürlichen Zartgefühl auf Enthüllungen jeglicher Art in bezug auf das Leben seines verstorbenen Freundes verzichtet hatte.

Sowohl als Kritik als auch in biographischer Hinsicht ist Zeydels Werk unvergleichlich vollständiger und vielseitiger als dasjenige Köpkes. Wenn auch dem modernen Forscher die intime persönliche Bekanntschaft mit Ludwig Tieck fehlt, die den Scharm der alten Biographie ausmacht, so wird dieser Mangel einigermassen dadurch aufgewogen, dass Zeydel sich mit Tiecks schriftlicher Hinterlassenschaft gründlich vertraut gemacht hat. Er hat selbst eine umfangreiche Sammlung bisher unveröffentlichter Briefe herausgegeben und die wichtigste Memoirenliteratur, die etwas mit Tieck zu tun hatte, durchgenommen. Er sucht nicht nach Skandalgeschichten, geht aber auch keinen Tatsachen aus dem Wege, die wirklich auf Tiecks Arbeit und Charakter Licht werfen können. Wir erfahren somit, dass die Verzweiflung in Tiecks Jugendroman *William Lovell*, soweit man sich auf zeitgenössige Klatschgeschichten verlassen kann, auf erotischen Komplikationen in Tiecks persönlichem Leben beruhen könnte. Wir erfahren zahlreiche Skandalgeschichten über Tiecks Schwester, seine Schwägerin und seinen Neffen, aber der Verfasser versucht nicht, den Leser durch Pikanterien zu fesseln. Dies kann als ausgesprochenes Verdienst des Buches betrachtet werden, obgleich man andrerseits behaupten kann, dass die Beschränkung auf das rein sachliche Material dem Verfasser eine lebendige und anschauliche Darstellung der Persönlichkeit Tiecks einigermassen erschwert hat.

Dieselben positiven und dieselben negativen Seiten zeichnen auch Zeydels literarhistorische Darstellung aus. Sein Buch gibt uns nicht das, was man ein Porträt des Dichters nennen könnte, aber man findet darin so ziemlich alle Einzelzüge, aus welchen sich ein Gesamtbild des Dichters zusammenstellen lässt. Tiecks Werke werden in chronologischer Reihenfolge behandelt, und jedes wird mit Inhaltswiedergabe, kritischer Wertung und bibliographischen Notizen versehen. Besonderer Wert wird auf die genaue Darstellung der zeitgenössischen Aufnahme von Tiecks Gedichten und Erzählungen gelegt. Vergleicht man die grosse Zahl der Übersetzungen aus der Mitte des vorigen Jahrhunderts mit der Vergessenheit, in die jetzt Tiecks Name ausserhalb Deutschlands geraten ist, und die keinesfalls dadurch wettgemacht wird, dass Edmond Jaloux in Frankreich eine gewisse Reklame für

Tiecks Erzählungen gemacht hat, so hat man wirklich Anlass zu wehmütigen Betrachtungen.

Zeydels Darstellung wird wahrscheinlich manchen Leser zu einem Versuche, die Lebensarbeit Tiecks zu werten, verleiten. Diese Wertung kann — so glauben wir — im grossen und ganzen nur positiv ausfallen, auch wenn man die jedenfalls allzugrosse Bewunderung der Zeitgenossen nicht vollständig wird teilen können. Wir werden hier nicht *alle* Gründe aufzählen, die uns immer noch zwingen, in einer vollständigen kulturgeschichtlichen Darstellung des letzten Jahrhunderts Tieck einen Platz einzuräumen; es mögen hier aber folgende genannt werden: Tiecks Bemühungen, das deutsche Volk mit Shakespeare bekannt zu machen, haben auf ewige Zeiten das deutsche Kulturleben beeinflusst, zum Vorteil insofern, als er mehr als irgendein anderer von seinen Zeitgenossen die gesamte Dramatik des elisabethanischen Zeitalters berücksichtigt, zum Nachteil insofern, als man in Deutschland nach Tiecks Vorbild die englische Shakespeareforschung allzu gering eingeschätzt hat; Tieck hat durch seine Cervantes-Studien der sentimentalisierenden Auslegung Don Quijotes den ersten Anstoss gegeben; Tieck ist durch seine Versuche, Shakespeare-Dramen in elisabethanischer Regie aufzuführen, zum Vorbild für viele moderne Regisseure geworden; Tiecks Aufführungen von alten griechischen Trauerspielen waren von historischer Bedeutung u. dgl.

Obgleich Tiecks Dichtungen so viele gemeinsame Züge mit der modernen Dichtkunst aufweisen, so werden sie wohl dennoch nur im Bewusstsein einiger Literarhistoriker fortleben. (Es ist z. B. eigentümlich, dass man bei Tieck interessante Beispiele für Synästhesie findet, die sonst bei französischen Symbolisten beobachtet werden). Tiecks Prosa wird dagegen noch lange dankbare Leser finden, und es muss ihm die Ehre zugesprochen werden, einer von den ältesten Meistern der typisch-deutschen Erzählungskunst gewesen zu sein, die im Zeitalter der Romantik aufblühte und von Männern wie Gottfried Keller, Theodor Storm, Thomas Mann und Hermann Hesse zur Vollendung gebracht wurde.

*

Zeydels grosse Dokumentensammlung enthält, wie schon der Titel zeigt, keineswegs die gesamte Korrespondenz Tiecks. Seine Briefe an Goethe, Wackenroder, Brockhaus, die Brüder Schlegel, Raumer und Solger sind nämlich bereits früher

in Einzelsammlungen veröffentlicht worden. Die von Zeydel hier erstmalig edierten Briefe enthalten aber viel Interessantes über Tieck und seine Zeit. Der Wert der Sammlung wird besonders dadurch erhöht, dass Zeydel nicht nur über die Adressaten, sondern auch über sämtliche in den Briefen erwähnten Personen genaue Auskunft gibt. Seine Angaben sind, soweit es mir möglich war, sie zu kontrollieren, richtig. Hierbei kann man auch den kleinen Lapsus auf Seite 109 entschuldigen, wo die Herausgeber den von Tieck ganz richtig geschriebenen Namen des schwedischen Dichters Böttiger in »Böttinger» geändert haben wollen. Besonderen Dank schuldet man den Herausgebern dafür, dass jeder Brief mit einer kurzen Inhaltsangabe in englischer Sprache versehen wurde. Wählt man dann an der Hand dieser Angaben nur diejenigen Briefe, die etwas besonders Interessantes enthalten, zum genauen Durchlesen, so kann die umfangreiche Korrespondenz mit Genuss gelesen werden.

Y. Hirn

Mitteilungen

Mag. phil. *Urban Nyström* verteidigte am 25. September zur Erlangung der Doktorwürde eine Abhandlung Poèmes français sur les biens d'un ménage depuis *L'oustillement au villain* du XIII^e^ siècle jusqu'aux *Controverses* de Gratien du Pont. Texte critique accompagné d'une étude littéraire et matérielle. (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B XLVI, 1940). 389 S. 8:o.

Einheimische Beiträge zu ausländischen Veröffentlichungen: *Emil Öhmann*, Die ältesten germanisch-finnischen Beziehungen im Lichte der neuesten archäologischen Forschung, in Ungarische Jahrbücher, XIX (1939), S. 321–331. *Ders.*, Besprechung von A. P. Kieft, Homonymie en haar invloed op de taalontwikkeling (Diss. Leiden 1939), in Zeitschrift für Mundartforschung, 1939, S. 195—197. — *Holger Petersen Dyggve*, Bespr. von Gweneth Hutchings, Le roman en prose de Lancelot du Lac, le Conte de la charrette, in Literaturblatt für germanische und romanische Philologie, LXI (1940), Sp. 275–6.

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: *A. Långfors*, Miracles de Gautier de Coinci extraits du manuscrit de l'Ermitage, bespr. von St. Hofer in Literaturblatt für germanische und romanische Philologie, LXI

(1940), Sp. 164—165, und von Hans Rheinfelder in Archiv für das Studium der neueren Sprachen, CLXXVII (1940), S. 132—133. — *U. Lindelöf*, English Verb-Adverb Groups converted into Nouns, bespr. von G. Linke in Archiv für das Studium der neueren Sprachen, CLXXVII (1940), S. 54—55. — *Holger Petersen Dyggve*, Moniot d'Arras et Moniot de Paris, bespr. von Hans Spanke in Literaturblatt für germ. u. rom. Philologie, LX (1939), Sp. 500—502. — *Veikko Väänänen*, Le latin vulgaire des inscriptions pompéiennes, bespr. von H. Rheinfelder in Literaturblatt für germ. u. rom. Philologie, LXI, Sp. 32—34; von E. Gamillscheg in Zeitschrift für französische Sprache und Literatur, LXIV (1940), 1—2, S. 124—126, und von Helmut Arntz in Indogermanische Forschungen, 1940, III, S. 284—285.

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

INHALT DIESES AM 20. FEBRUAR HERAUSGEGEBENEN HEFTES

Pekka Katara, Drei mnd. Urkunden aus dem Kloster Wöltingerode (S. 1); **Ders.,** Salue zügheńde bǒlekyn. Ein mnd. Reimgebet (S. 15); **Ole Reuter,** Some Aspects of Thomas Deloney's Prose Style (S. 23); **V. Kiparsky,** Altpreuss. *arelat-* 'eine Münze', belegt im Mittelfranzösischen (S. 72); **Ole Reuter,** Instances of »the which» in the Glossed Prose Psalter and their Relation to the French Original, as represented by the MS. Bibl. Nat. fr. 6260 (S. 75). — Besprechungen: Gertrud Schmidt, Das Eindringen der hochdeutschen Schrifsprache in der Rigaschen Ratskanzlei, bespr. von **V. Kiparsky** (S. 83); David J. Jones, La Tenson provençale, bespr. von **Kurt Lewent** (S. 88); M. Delbouille, Le jugement d'Amour ou Florence et Blancheflor, bespr. von **J. Straka** (S. 97); J. Straka, Trois ballades en l'honneur de la Vierge, bespr. von **A. Långfors** (S. 99); Hilde Daum, Pierre Jurieu und seine Auseinandersetzung mit Antoine Arnauld im Streit um die Rechtfertigungs- und Gnadenlehre, bespr. von **Eino Sormunen** (S. 100); W. Naumann, Der Sprachgebrauch Mallarmé's; Stéphane Mallarmé, Gedichte, übers. von Franz J. Nobiling, bespr. von **Philipp Krämer** (S. 101). — Schriftenaustausch (S. 103). Eingesandte Literatur (S. 105). — Mitteilungen (S. 111).

Nr. 1-2 **XL-1939**

Die nächsten Hefte werden u. a. enthalten:

E. Auerbach, Sacrae Scripturae sermo humilis.
Y. M. Biese, Some Additions to the Oxford Dictionary.
Y. M. Biese, Englisches *tick-tack* und Verwandtes.
Adolf Kolsen, Zwei Lieder des Trobadors Raimon de Miraval.
A. Lasch, Palatales *k* im Altniederdeutschen.
Rita Lejeune, Moniot d'Arras et Moniot de Paris.
E. K. Neuvonen, Etimología de algunos arabismos del español.
E. Öhmann, Zum sprachlichen Einfluss Italiens auf Deutschland, I.
D. Scheludko, Klagen über den Verfall der Welt bei den Trobadors. Allegorische Darstellungen des Kampfes der Tugenden und der Laster.

Neuphilologische Mitteilungen, herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsinki (Helsingfors). Redaktion (seit 1926): A. Långfors, Prof.d. roman. Philologie, P. Katara, ao. Prof. d. deutschen Philologie. Jährlich acht Nummern. Jahrespreis Finn. Mark 35.—, bei der Redaktion Finn. Mark 30.— (nur für Finnland). Für die Mitglieder unentgeltlich.

Beiträge, Bücher und Zeitschriften an Prof. A. Långfors (Rahapajankatu 3 B), Abonnementsbeträge und Bestellungen an Mag. phil. Åke Furuhjelm (Yrjönkatu 10 B 9) erbeten.

Inhalt der letzten Jahrgänge

XXXIV (1933). — 272 S. FM. 35. — U. Lindelöf, The Subject of the Gerund in present-day English; A. Haggerty Krappe, La légende d'Œdipe est-elle un conte bleu? La légende de Persée; W. Krogmann, Das Ziel des »Urmeister«; L. Spitzer, *Bersilieren*; A. Långfors, A. Wallensköld, in memoriam; P. Verrier, Le rondeau et formes analogues; E. Öhmann, Zur Chronologie zweier Lehnsuffixe im Deutschen; A. G. Krüger, Die Handschuhepisode im Rolandsliede; H. Spanke, Zu den lyrischen Einlagen in den Versmirakeln Gautiers von Coinci; G. Tilander, Chansons inédites; A. S. C. Ross, The 1st. sg. pres. *-e* in Old English; J. P. Keins, Gott und Welt in den ersten religiösen Dramen Frankreichs; M. Alessandrini, Giosuè Carducci.

XXXV (1934). — 272 S. FM. 35. — D. Scheludko, Über den Frauenkult der Troubadours; Lyydia Alén, Über die Ausbildung der Neuphilologen; L. Karl, Lettres de Paul Meyer à Hugo Schuchardt; P. Katara, Das Deutsche Bibelarchiv in Hamburg; Ph. Krämer, Warum lernen wir fremde Sprachen?; G. Krause, Das Verhältnis der Menschen zum Besitz in Galsworthys »Forsyte Saga«; P. S. Pasquali, D'un gruppo di voci provenzali designanti uccelli di rapina; Ancora dei nomi italiani d'uc-

celli derivati da *dardu:* Appunti etimologici; A. S. C. Ross, The pl. pres. ind. in English and Low German; L. Spitzer, Kat. *malaguanyat;* Das Nein des Märtyrers; L. J. Vaganay, Le jeune Anatole France et Volney; P. Verrier, Metrische Fragen.

XXXVI (1935). — 312 S. FM. 35. — Holger Petersen Dyggve, Personnages historiques figurant dans la poésie française des XIIe et XIIIe siècles; Les personnages du *Tournoiement aus dames;* D. Scheludko, Die Marienlieder in der altprovenzalischen Lyrik; Leo Spitzer, *Tipse:* Zum Kommentar Villons, En lisant le *Burlador de Sevilla;* *Abasourdir, basir,* etc.; A. Lasch, Das altsächsische Taufgelöbnis; M. L. Wagner, Anlässlich *panporcino;* P. S. Pasquali, Il problema di *vignoble;* Eeva Riikonen, The Gerundial Constructions in Jane Austen's Novels; U. Lindelöf, English Agent-nouns with a suffixed Adverb; G. L. van Roosbroeck, An Unpublished Letter of Voltaire.

XXXVII (1936). — 344 S. FM. 35. — A. Långfors, A propos des explicit des mss. de la Bibl. de Bruges; D. Scheludko, Marienlieder in der altprovenz. Lyrik; H. Impiwaara, »La portentosa memoria de Cervantes»; K. Lewent, Zu einer neuen provenzalischen Cobla u. einem Liede des Gaucelm Faidit; L. Spitzer, Zum Text und Kommentar der »Flamenca»; Zu Victor Hugo's »Le Rouet d'Omphale»; Nochmals *Tipse:* E. Lerch, Flaubert et Baudelaire et les »hauts lieux»; L. Salvini, Development of Modern Ital. Lit.; P. Katara, Älteres deutsches Sprachgut u. Urkundenmaterial in Finnland; H. Spanke, Musik. Einlagen im Fauvelroman; P. de Luz, Colette et la langue franç.; H. Petersen Dyggve, Personnages hist. figurant dans la poésie lyrique franç. des XIIe et XIIIe s., V—VI; A. Kolsen, Sirventes-Canzone des Bertran de Born lo filh; G. Alessio, Un antico termine di cucina: *veru ustulare* (fr. *brûler,* it. *abbrustolare*); H. Marchand, Das engl. Ordinal *second:* T. E. Karsten, Zur Frage nach der Friesenzeit in Finnland; V. Kiparsky, Rapprochement artificiel des langues littéraires apparentées; Ph Krämer, Über das Verhältnis von Wissenschaft u. Leben.

XXXVIII (1937). — 400 S. FM. 35. — K. Lewent, Bemerkungen zur provenz. Sprache u. Literatur; E. Öhmann, Zur Geschichte des franz. Einflusses auf die deutsche Sprache, I—II; Nachlese zu Simon Roths Fremdwörterbuch; L. Forster, Four Poems by Opitz in MS. Sloane 1021 in the British Museum; B. Collinder, Ueber Quantität und Intensität; A. Kolsen, Das Lied des Trobadors Arnaut de Tintignac, *Lo jois comens' en un bel mes:* J. Straka, D'où viennent les traîtres et les mauvais, dit satirique du XIIIe siècle; O. Reuter, Some Notes on the Origin of the Relative Combination *the which;* O. Mäkeläinen, Fr. *crapaudine* et quelques parallèles sémantiques; E. Auerbach, Remarques sur le mot *passion:* D. Scheludko, Ueber die religiöse Lyrik der Troubadours; P. Ariste, Mots étrangers en allemand balte; J. W. Draper, Robert Shallow, ESQ., J. P.; C. E. Bazell, The Roumanian Neuter; G. Lozinski, Gautier de Coinci, glanures bibliographiques; H. Petersen Dyggve, Le ms. fr. 1708 de la Bibliothèque nationale, I.

XXXIX (1938). — 416 S. FM. 35. — H. Suolahti, Verba auf *-(l)ieren;* Kritische Randbemerkungen; H. Petersen Dyggve, Le ms. fr. 1708 de la Bibl. nationale, II; Les seigneurs de Broyes et la date de la *Bible* de Guiot de Provins; L. Spitzer, *Voter socialiste:* Eine Stelle in Calderons Traktat über die Malerei; G. Alessio, Saggi di etimologia; D. Scheludko, Die Troubadours, der Papst und der Kaiser; A. Kolsen, Fünf provenzalische Dichtungen; Sechs Gedichte des Trobadors Serveri de Girona; H. Marchand, »Children will play»; J.-J. Salverda de Grave, Gaston Paris; K. Lewent, Das Scherzgedicht des Peire Duran; O. J. Tuulio, Sur les passages en espagnol d'Ibn Quzman; V. Väänänen, Mots grecs changeant de déclinaison en latin; E. Lerch, Zur Interpretation Villons; A. H. Krappe, La source polonaise du conte *Jettatura* de Théophile Gautier; P. Aalto, Contribution à l'étymologie de *baraque.*

Ausserdem erschienen im Verlage des Vereins die *Mémoires de la Société Néo-philologique de Helsingfors,* Bde I—XI, 8:o, und zwar in zwangloser Folge seit 1893.

Folgende Personen haben es gütigst übernommen, die Anmeldung neuer Abonnenten sowie die Einsendung der Abonnementsbeträge an die Redaktion zu vermitteln:

Hanko (*Hangö*): Mag. phil. Lahja Selänne.
Hämeenlinna (*Tavastehus*): Mag. phil. Laina Viluksela.
Kajaani:
Kotka: Mag. phil. K. A. Aarnio.
Lahti: Mag. phil. A. Tähtinen.
Maarianhamina (*Mariehamn*): Cand. phil. Bruno W. Forss.
Oulu (*Uleåborg*): Cand. phil. Ebba Rosendal.
Pori (*Björneborg*): Lektor Anna Holm.
Porvoo (*Borgå*): Frau Tyyni Lindroos.
Rauma: Mag. phil. Siviä Harjama.
Sortavala: Lektor A. Lundelin.
Tornio: Lektor F. E. Arve.
Turku (*Åbo*): Cand. phil. Runa Nordenstreng.
Uusikaupunki (*Nystad*): Mag. phil. Veera Vesterinen.
Viipuri (*Viborg*):

Helsinki 1939 Suomalaisen Kirjallisuuden Seuran Kirjapainon Oy.